N° 93 JUIN 1927.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le précepte de la vigilance

Comme notre Sauveur nous aime infiniment, il nous veut tout le bien possible à sa puissance, et puisque nous sommes des voyageurs égarés dans la nuit de ce monde, son premier bienfait est de nous éclairer. Aucune parole comme la sienne ne dissipe les ténèbres de l'esprit. Le Verbe est une lumière qui brille pour toute âme sainte qui veut voir; encore faut-il ouvrir les yeux et les fixer attentivement, et regarder où on met le pas : c'est le précepte du Seigneur : *Vigilate*, veillez.

Il n'est pas peut-être d'appel plus pressant que celui-là dans l'Évangile, et bien qu'il se rapporte principalement au retour définitif du Sauveur, les Pères ont bien compris que cette vigilance est requise de chacun « par rapport à sa mort » (Cf. Lagrange, in Mat. XXIV, 44, et S. Thomas, ibid.).

Veillez donc, « puisque vous ne savez pas à quel moment votre Seigneur doit venir ». Le jour est incertain; notre sort aussi. « Alors de deux hommes qui seront dans un champ, l'un sera pris, l'autre laissé; de deux femmes qui

seront à moudre à la meule, l'une sera prise, l'autre laissée » (Mat. XXIV, 40).

Le Sauveur nous dit clairement : Pensez toujours à la surprise de ma venue; si vous voulez être « prêts » à me recevoir et être « pris », n'oubliez jamais que tel temps ne vous est pas donné pour vous préparer : *tout le temps* doit être consacré à cette œuvre capitale.

Cette nécessité d'une perpétuelle vigilance, Jésus nous la fait entendre avec une étonnante fermeté : nous ne devrions pas facilement négliger d'aussi graves avertissements. Nous allons voir qu'une vigilance commune est requise pour tous, mais qu'il y a une vigilance spéciale pour les ministres de l'Évangile. Un rapide regard sur la Tradition nous montrera ensuite comment le précepte du Maître fut toujours entendu au sein de l'Église.

I. — Vigilance commune.

Notre-Seigneur nous a souvent renouvelé ce précepte de la vigilance. La parabole des serviteurs fidèles contient peut-être le plus lumineux de ses enseignements sur ce point.

« Ayez la ceinture aux reins et vos lampes allumées » (Lc., XII, 35). Le Sauveur vient de parler du royaume des cieux, où se trouve tout le trésor du chrétien, où doit toujours être aussi son cœur : « Là où est votre trésor, là aussi doit être votre cœur. » Jésus a placé devant les yeux de ses disciples la fin dernière qui commande tout dans l'ordre pratique, et maintenant il veut enflammer leurs désirs dans l'attente de cette béatitude céleste, et Il leur enseigne « de quelle manière, avec quel soin, quelle vigilance, avec quelle disposition ils doivent l'attendre (1) »,

(1) Maldonat, in Lc. XII, 35.

et il leur explique par un exemple la conduite à tenir. Ils doivent être pareils à des serviteurs fidèles et pleins de dévouement qui attendent leur maître pendant la nuit et non seulement veillent, ne se laissent pas gagner par le sommeil, mais sont prêts, « la ceinture aux reins et les flambeaux allumés », de sorte qu'ils peuvent le recevoir sans retard, sans avoir à allumer leurs torches et à relever leurs robes, pour aller au-devant de lui et le servir.

Les Orientaux, en effet, se disposaient au travail en retroussant leurs longs habits au moyen d'une ceinture. Avoir la ceinture aux reins, veut donc dire : être tout à fait préparé au travail qu'exige le retour inopiné du maître. Par rapport à la venue soudaine de Jésus, qui viendra nous prendre pour nous introduire dans la maison de son Père (1), nous devons être comme ces serviteurs : tout à fait préparés.

Les Apôtres ont reproduit l'enseignement du Maître : « Soyez donc fermes, écrit saint Paul aux Éphésiens, les reins ceints de la vérité, revêtus de la cuirasse de justice, et les sandales aux pieds, prêts à annoncer l'Évangile de paix » (Ephes., VI, 15). « C'est pourquoi, dit à son tour saint Pierre, ayant ceint les reins de votre esprit, soyez sobres, et tournez toute votre espérance vers cette grâce qui vous sera apportée le jour où Jésus-Christ paraîtra » (I Petr., I, 13).

Cette préparation consiste essentiellement dans une vigilance de l'esprit, par laquelle on accomplit toutes choses en vue de la vie éternelle, selon le précepte même du Seigneur, et donc, si l'on veut dire à quoi la vigilance elle-même s'occupe, il faut lui assigner toutes les vertus chrétiennes, et non pas seulement la chasteté, comme l'ont assuré quelques Pères (2).

(1) Joan., XIV, 2-3.
(2) S. Basile, S. Augustin, S. Grégoire. « Nom enim sola hic castitate,

Les lampes allumées ajoutent au fini de la préparation. De même que les serviteurs zélés se tiennent prêts à accourir au-devant du Maître qu'ils attendent de nuit et à éclairer son entrée dès qu'il frappe à la porte, ainsi l'âme fidèle doit être *tout à fait prête* à recevoir le Christ quand il viendra la juger, de sorte qu'il ne lui reste plus aucun préparatif à faire, aussi minime soit-il. Quoi de plus facile que d'allumer la lampe ou la torche dès que retentit le premier coup du retour? Mais le Maître veut que même cet ultime préparatif ne soit pas à faire quand il dira : « Me voici. » Il ne laissera peut-être pas le temps d'allumer les flambeaux. Il semble donc que ce texte va plus loin encore que la parabole des vierges : elles se sont assoupies, les unes avec leurs lampes vides, les autres avec leurs lampes garnies d'huile. Les vierges prudentes ont le temps d'allumer et de former le cortège de l'Époux, les autres trouvent la porte du festin fermée (1).

Mais ici nul délai ne semble plus permis : « Et vous, soyez semblables à des hommes qui attendent le moment où leur maître reviendra des noces, afin que, dès qu'il arrivera et frappera à la porte, ils lui ouvrent aussitôt » (Lc., XII, 36).

Chaque détail ajoute une précision. Il ne suffit donc pas d'avoir la robe relevée, d'être prêts à courir au-devant du Maître avec les torches allumées : il faut encore se tenir en attente, sur ses gardes, être aux écoutes pour surprendre les moindres bruits qui pourraient révéler le retour de l'invité aux noces. La parabole est prise ici des mœurs du temps. Les noces se célébraient la nuit, et ceux qui étaient invités au repas nuptial revenaient à une heure incertaine, selon que le festin avait plus ou moins duré. L'exigence

sed omnibus virtutibus instructos nos, atque paratos esse jubet Christus » (Maldonat).

(1) Matth., XXV, 1-13.

des maîtres était extrême : à n'importe quelle heure, ils voulaient trouver leurs esclaves sur pied et ne voulaient pas attendre une minute à la porte.

De même, le Christ revenant vers nous veut trouver les siens en attente. Théophylacte interprète ce passage par le texte de l'Apocalypse : « Voici que je me tiens à la porte et je frappe » (Apoc., III, 20). Il s'agirait, selon lui, de ces touches de la grâce et de ces venues mystiques du Sauveur, de ces présences de grâce, par lesquelles il sollicite notre cœur au bien et nous rend meilleurs (1). Mais, visiblement, il s'agit du retour du jugement, de ce temps où le Seigneur ne nous rendra pas bons mais voudra nous trouver bons. On doit l'entendre du retour glorieux, mais on peut aussi l'interpréter du jugement particulier, de l'heure de la mort, où nous devons être prêts à ouvrir volontiers notre âme au juste Juge, avec une promptitude joyeuse, n'ayant rien à lui cacher dans les replis d'une mauvaise conscience, nos bonnes œuvres étant prêtes et nos vertus parfaitement disposées, ornant notre âme comme les lampes allumées ornent les mains des bons serviteurs. Ce sens moral qu'a lu saint Grégoire (2) est très bien suggéré par le tour même de la parabole.

Il ne faut pas seulement pousser les préparatifs de l'attente jusqu'au dernier détail et se tenir sur l'expectative pendant le temps probable où l'on peut escompter la venue du Maître : ce retour est tout à fait incertain — il peut se faire à la deuxième veille, à la troisième, aux heures les plus avancées de la nuit, où tout, d'ordinaire, se laisse gagner par la torpeur du sommeil (Lc., XII, 38).

« Vous entendez bien que si le maître de la maison savait à quelle veille le voleur doit venir, il veillerait et ne

(1) Conf. Maldonat, Lc. XII, 36.
(2) Hom. 13.

laisserait pas percer sa maison. Par conséquent vous aussi soyez prêts, car le Fils de l'homme vient *au moment qui n'est pas celui que vous pensez* » (Mt., XXIV, 43-45; Cf. Lc., XII, 39-40).

Ici la comparaison est tirée d'une maison isolée dans la nuit et guettée par les voleurs, où il faut par conséquent organiser la vigilance. La comparaison a quelque analogie avec les mœurs militaires, mais elle évoque une situation plus difficile que celle des soldats en campagne.

La nuit était divisée en quatre veilles, pendant lesquelles les sentinelles montaient la garde sans interruption, dans l'attente toujours possible et à peu près certaine de l'ennemi. Dans un camp c'est donc une règle nécessaire de veiller toute la nuit en raison même du danger toujours pressant. Mais dans la vie ordinaire, le chef de famille n'organise pas sa maison comme un camp : on ne peut toujours attendre le voleur. « Si le maître de la maison savait!... » Mais il ne sait pas, et le tour donné aux choses laisse entendre qu'il sera surpris, que sa maison sera percée, à moins qu'il ne prenne la résolution surprenante de veiller toute la nuit.

C'est à quoi se doit décider l'homme qui veut se trouver prêt, quand le Sauveur viendra. Jésus ne se compare au voleur que pour la surprise (1) : nous ignorons le moment de sa venue; nous ignorons notre ignorance même, car nous calculons le moment, nous le fixons par un sentiment inné à *plus tard* : les jeunes voient la mort dans leur vieillesse, les vieux dans leur décrépitude, mais nul ne voit sa ruine. Dites à un mourant qu'il meurt, vous l'étonnez : il meurt et il ne le sait pas; il faut l'avertir qu'il entre dans son éternité, et qui aime assez une âme pour lui donner un tel coup? qui s'aime assez, s'il n'est fidèle, pour le rece-

(1) Lagrange.

voir? Comme l'avertissement du Maître touche juste : « *Le moment n'est pas celui que vous pensez.* » Vous ne serez prêts que si vous êtes véritablement convaincus que vous serez surpris.

Tel est le sens général de la parabole. Saint Thomas y voit de plus un symbolisme qu'il applique ingénieusement à la vie intérieure.

La maison, c'est l'âme où l'homme doit toujours se tenir en permanence : *quiescere*. Le maître de l'intérieur, c'est la raison, « tel un roi qui, siégeant sur son trône, dissipe tout mal par l'éclat de son regard » (Prov., xx, 8). Le voleur qui veut faire effraction, c'est quelque fausse opinion, ou quelque tentation. Le voleur n'entre jamais par la porte, qui est ici « la connaissance naturelle », la prudence. « Tout ce qui entre par la raison, entre par la porte; mais ce qui entre par l'ouverture de la concupiscence, de la colère ou de tout autre vice, est comme un voleur. » Les larrons opèrent la nuit, le jour on ne les craint pas : quand l'âme se tient dans la lumière de la contemplation, la tentation ne vient pas, mais plutôt quand l'esprit se relâche ou se distrait des choses divines dans les soucis de ce monde. Une vigilance laborieuse s'impose donc surtout aux heures obscures de l'action. Plus on vivra dans le jour de la contemplation, moins on aura besoin de cette attention inquiète que la nuit seule impose : la vue dans la vie contemplative devient si perçante et si attentive à son Dieu, que l'âme est immédiatement avertie des moindres imperfections. Moins on vit en oraison, et plus il faut veiller avec art et effort.

De quelque manière qu'on envisage le précepte du Seigneur, il nous laisse entendre qu'il faut sans cesse veiller à la conduite de notre cœur : par une attention industrieuse, si nous sommes dans la nuit de l'action ; par une attention éminente et toute illuminée et facile, si nous

sommes dans la contemplation. Nous voyons déjà qu'il n'y a pas un temps pour la vigilance, et un temps pour l'insouciance : le divin Maître nous oriente vers une notion profonde de l'examen de conscience et de la « garde du cœur ».

2. Vigilance spéciale du serviteur principal.

Tous doivent veiller, surtout ceux qui sont dans la nuit de la vie active, mais ce devoir incombe spécialement aux serviteurs qui commandent à d'autres serviteurs : un sort spécial leur est réservé.

« Pierre dit : « Seigneur, est-ce pour nous que tu dis cette parabole, ou aussi pour tous ? » (Lc., xii, 41). La réponse de Jésus, indirecte et claire, est surprenante : « Quel est donc l'intendant fidèle et prudent, que le Maître établira sur toute sa maison, pour distribuer au moment venu la ration de froment? Heureux ce serviteur, que le Maître à son arrivée trouve faisant de la sorte. Vraiment je vous dis qu'il l'établira sur tous ses biens » (Lc., xii, 42-45).

Il faut envisager toute la situation dans la parabole. Le Maître choisit un serviteur pour veiller au soin de ses autres esclaves ; il le met à l'épreuve, et si, dans un brusque retour, il le trouve fidèle, il lui confiera la charge « de tous ses biens ».

Quelle est dans la vie de l'Église — dans la maison de Dieu — la situation correspondante, et quelle vigilance est ici requise? Le devoir des ministres y est différent de celui des simples fidèles.

Le père de famille défend sa maison, son bien, et tout homme à ce point de vue est chef de maison : il a *son âme* à protéger contre le voleur; même l'esclave, maître de son cœur, doit se conduire avec prudence, et pour son

intérieur personne ne peut être prudent pour lui (1). Ici, au contraire, la perspective change : l'intendant gouverne la chose d'un autre; il doit entrer directement dans les vues de son maître; il commande commandé et dans l'intérêt de son Seigneur : il n'a pas rempli sa tâche quand il a procuré son bien personnel et défendu sa propre maison : il lui faut, de plus, exactement distribuer le froment aux serviteurs.

L'âpôtre, et c'est clair, doit donner aux âmes le pain de la vie éternelle, et si le Sauveur le trouve fidèle en ceci, son apostolat lui méritera des accroissements nouveaux, dont il sera le premier bénéficiaire : il aura la surabondance « de tous les biens », de toutes les grâces, pour en nourrir son âme et celle de tous les fidèles.

De ces progrès, de cette ascension, une prudence, une sollicitude à part sont la condition. Un prêtre, un chef, ne peut donc se sanctifier dans sa charge, s'il se contente d'une prudence individuelle. S'il n'assurait pas les œuvres que sa charité pastorale lui impose, sa dignité tournerait à son châtiment, et son sacerdoce, qui peut l'unir si intimement à son Sauveur, servirait à sa ruine au lieu de promouvoir sa sainteté. Faveur plus grande, ou châtiment plus sévère, tel est le sort du serviteur principal.

« Mais si ce serviteur dit en son cœur : Mon maître tarde à venir; et s'il se met à frapper les serviteurs et les servantes, à manger, à boire et à s'enivrer, le maître de ce serviteur viendra au jour où il ne s'y attend pas et à l'heure

(1) C'est une vérité incontestable. « Parce que tout homme, en tant qu'il est raisonnable, a part au gouvernement selon l'arbitre de sa raison, pour autant il lui convient de se conduire avec prudence. » « Le serviteur n'a pas à conseiller, en tant que serviteur..., mais il doit se mener par son conseil, en tant qu'il est animal raisonnable. » *Summa Theologica*, II^{a} II^{ae}, q. 47, a. 12.

qu'il ignore : alors il le retranchera et le mettra parmi les infidèles (1). »

Contraste frappant et des manières d'agir et du dénouement : le bon intendant se dépense au soin des autres, mais selon les vues et les volontés de son maître; le mauvais, tout indulgence pour lui-même, se montre dur aux inférieurs, qu'il roue impitoyablement : il sera payé de retour : « Ce serviteur, *qui connaît la volonté de son maître*, et qui n'a pas préparé et agi selon sa volonté, recevra un grand nombre de coups » (Luc, XII, 47).

La réponse du Sauveur à Pierre se nuance tout à fait : la vigilance de l'apôtre doit être plus grande que celle des autres hommes, elle est, de plus, *différente*; il connaît, lui, « la volonté de son maître », il est entré dans les intérêts de son Dieu : ses responsabilités accrues lui imposent une sollicitude nouvelle. Un pasteur d'âmes, le soir venu, ne peut pas examiner sa conscience comme le simple serviteur, et pareillement tout chef qui doit commander plus qu'à lui-même et assurer un bien commun à plusieurs. « On exigera beaucoup de tous ceux à qui beaucoup a été donné! »

3. L'enseignement des maîtres de la vie spirituelle.

Fondée sur les paroles du Christ, la doctrine des saints ne peut que faire écho à celle du Seigneur. Tous recommandent cette vigilance chrétienne, dont la pratique méthodique est devenue l'actuel examen de conscience.

Saint Basile donne, comme règle, de faire tous les soirs un « sérieux examen de conscience », avant d'aller dor-

(1) Au sens littéral : « il le fendra », ce qu'il faut entendre moralement, puisque cet esclave pervers passe au rang des mauvaises têtes, mais n'est pas tué et coupé en deux, comme cela se pratiquait chez les païens (Luc, XII, 45-46. Cf. Lagrange, Com. sur S. Luc).

mir. Il voit là pour ses religieux le moyen le plus sûr pour rester exactement fidèles aux autres prescriptions de la Règle (1).

La Règle de saint Benoît demande au religieux bénédictin une continuelle attention à son âme et à la présence de Dieu. « Ainsi donc, le premier degré d'humilité est la crainte de Dieu qu'un moine doit avoir constamment devant les yeux, se gardant sans cesse de l'oublier. Il lui faut se souvenir toujours de toutes les choses que Dieu a commandées, et repasser souvent dans son esprit l'enfer dans lequel tombent pour leurs péchés ceux qui méprisent Dieu, et la vie éternelle qui est préparée pour ceux qui la craignent. Ainsi il se préservera à toute heure des vices et péchés de pensées, de la langue, des yeux, des mains, des pieds et de la volonté propre, empressé qu'il sera à retrancher les inclinations de la chair.

« L'homme doit être persuadé que Dieu le considère du haut du ciel continuellement et à toute heure; qu'en tout lieu ses actions se passent sous les yeux de la Divinité, et sont rapportées à Dieu par les anges à tout moment. C'est ce que le Prophète nous fait entendre, lorsqu'il nous montre Dieu toujours présent à nos pensées quand il dit : « Dieu scrute les cœurs et les reins ».

« Le frère vraiment humble doit donc dire sans cesse dans son cœur, s'il veut être en garde sur ses pensées perverses : « Je serai sans tache devant Dieu, si je me garde de mon iniquité » (VII, De l'humilité, trad. de Dom Bernard Laure, 1925, p. 105 et 110).

Pour que les religieux puissent se regarder dans leur Règle comme dans un miroir, *tanquam in speculo*, saint Augustin veut qu'on la leur lise toutes les semaines. L'homme adonné à la perfection doit se mirer sans cesse

(1) Cf. Rodriguez, *Trait. de l'ex. de consc.*, ch. I.

dans la loi de Dieu : cette perpétuelle vigilance est la condition de sa perfection.

Cassien, qui est avec saint Benoît le principal inspirateur de l'ascétisme latin, recueille des lèvres de l'abbé Moïse, au désert de Scété, des paroles semblables. Il compare l'art de discerner nos actions à l'art du changeur qui vérifie les monnaies. « Il nous faut être continuellement en éveil, dit l'Anachorète, quant à cette triple cause de nos pensées (Dieu, le démon et nous-mêmes), et appliquer à toutes celles qui naissent un sagace discernement. Nous en chercherons dès le principe l'origine, la cause, l'auteur, afin de considérer, d'après le mérite de celui qui les suggère, l'accueil que nous leur devons faire.

« Et d'abord quelque pensée qui se glisse en notre cœur, quelque maxime que l'on nous suggère, mettons à la sonder un soin extrême. Sort-elle toute purifiée du feu céleste de l'Esprit-Saint?... Ou est-elle tombée des lèvres orgueilleuses de la philosophie du siècle, et la piété qui y paraît n'est-elle que de surface?...

« Il conviendra, en second lieu, d'examiner soigneusement si nous ne sommes point dupes d'une fausse interprétation, qui, s'imprimant à l'or pur des Écritures, nous abuserait par le seul prix du métal (1). Sur ce point, le diable, maître fourbe, a tenté d'en imposer au Seigneur lui-même, comme s'il n'eût eu affaire qu'avec un homme... Il tâche encore à nous jouer par le moyen de pièces de contrefaçon, en nous incitant à telle œuvre qui ne porte pas la marque authentique des anciens et, sous prétexte de vertu, fait aboutir au vice. »

Si donc « quelque projet nous vient en la pensée, il y faut réfléchir avec grand scrupule, le mettre pour ainsi

(1) Ce texte de l'Écriture mal interprété serait d'autant plus dangereux que son autorité aurait plus de poids.

dire sur la balance de notre cœur et le peser avec la plus rigoureuse exactitude. Est-il complet par sa conformité à la règle commune; de grand poids à raison de la crainte de Dieu qui le pénètre; intact quant au sentiment qui l'inspire? Ou bien une excessive légèreté ne lui viendrait-elle point de l'ostentation ou d'une nouveauté présomptueuse, la vaine gloire n'en aurait-elle pas rongé le mérite et diminué le poids? De plus, cette épreuve immédiate se fera conformément aux règles publiques, c'est-à-dire que nous mettrons nos poids en balance avec la vie et les enseignements des prophètes et des apôtres. Se révèlent-ils intacts, parfaits et à bon poids, retenons-les. Mais s'ils apparaissent défectueux, dommageables et incapables de faire le poids, rejetons-les en toute prudence et diligence » (*I Conf.* Trad. de Dom Pichery, pp. 71-77, passim).

Dans son admirable lettre sur les trois vœux, le bienheureux Humbert de Romans donne des conseils tout semblables : « De tout votre effort, mes frères, montrez-vous devant Dieu dignes de louanges par la pureté d'un cœur sincère; devant les hommes soyez de mœurs honnêtes... Avec sollicitude cherchez le bon plaisir de Dieu, et le désirez ardemment : en tout accomplissez-le! Dans la charité et par mouvement d'amour efforcez-vous de tout faire, afin que, Dieu vous l'accordant, vous soyez revêtus de la charité et vous en ayez, par votre étude, l'élan. Si en effet quelqu'une de ces perfections manquait à vos actes, ils seraient sans mérites devant Dieu. Donc rapportez à Dieu dévotement tout ce qui s'offre à votre activité : à Lui, pour Lui, par amour, restez infatigablement unis... Ordonnez toute votre vie à la gloire de Dieu.... Qu'il soit, ce Dieu de votre cœur, le miroir sur lequel vous régliez tout votre maintien, le sceau où vous imprimiez votre vie, la voie où vous marchiez, la pierre précieuse qui vous orne, la fontaine qui vous lave, le pain qui vous conforte, l'élec-

tuaire qui vous guérisse, la clé qui ouvre au ciel votre cœur et le ferme au monde. Et si vos forces fléchissent en cet effort, que toujours du moins, pour le service du Créateur, les désirs de votre bonne volonté soient ardents. Aimez seulement ce que Dieu aime, et détestez seulement ce que Dieu déteste. Autant que cela est en vous, appliquez votre intelligence à le connaître, votre amour à l'aimer, votre diligence à le chercher : que votre sagesse incessamment le trouve, que votre conversation toujours lui plaise, que votre persévérance fidèlement l'attende.

« Que le monde vous soit un exil, et le ciel votre patrie. Dirigez fréquemment votre cœur vers Dieu, quoique brièvement, pour être avec lui comme dans une amitié familière. Pour chasser la tiédeur, accoutumez-vous peu à peu aux études spirituelles; imprimez dans votre cœur l'usage de la prière; accomplissez le devoir, non plus par habitude, mais entraînés par la douceur de la dévotion. Aimez les furtives oraisons, et volontiers attardez-vous à celles qui semblent le mieux exciter votre ferveur d'amour... Chaque jour, le matin en vous levant, offrez à Dieu tout ce que vous allez faire. Le soir venu, convoquez vos pensées, vos paroles, vos actions de la journée, et tenez chapitre avec vous-même. » (Epist. B. Humberti, *De tribus votis*, c. XLIV-XLVII, passim.)

Le B. Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, n'ont pas une autre manière de concevoir cette attention à Dieu et à sa loi en toutes nos actions, qui est l'idéal de la vigilance. L'*Aquinate*, qui a si minutieusement étudié les actes humains, parle accidentellement, une fois ou deux, si je ne me trompe, de la conscience qui s'examine, mais il a un luxe de précisions sur la prudence qui doit diriger parfaitement et constamment rectifier notre action, en l'ordonnant à Dieu, fin dernière de tous nos vouloirs. Mais la Prudence, qui est aussi une sagesse pratique, doit, comme

le bon architecte, non seulement diriger l'action dans chaque détail : il lui faut contrôler l'œuvre dans son ensemble et prévoir l'avenir, où il faudra jeter l'œuvre nouvelle. La place de l'examen de conscience se trouve ainsi placée au centre de la vertu qui le commande, comme un épisode de cette perpétuelle sollicitude qui accompagne la prudence toujours attentive à tout ordonner à Dieu.

Jean de Castel, dans son traité si profond *De l'union à Dieu*, ne conçoit pas autrement les choses : « Si vous désirez parvenir par une voie droite et sûre en peu de temps à l'union divine, fin de la béatitude, appliquez-vous intérieurement avec un soin vigilant à garder toujours votre cœur pur, votre esprit libre et vos sens dans le repos; recueillez sans cesse les affections de votre cœur et portez-les sans cesse en haut pour les fixer en Dieu » (*De l'union à Dieu*, c. v).

Saint Vincent Ferrier donne le même conseil : « Détournez les yeux de l'âme et du corps de dessus le prochain afin que vous puissiez vous considérer vous-même dans la lumière de la face de Dieu. Considérez-vous sans cesse et jugez-vous loyalement. Examinez chacun de vos actes, chacune de vos paroles, de vos pensées, pour y trouver matière à componction, car même vos bonnes actions sont loin d'être parfaites et pénétrées de la ferveur nécessaire : la négligence les souille et votre justice peut être justement comparée à un linge maculé. Reprenez-vous donc continuellement vous-même. Ne laissez passer sans un blâme sévère ni vos négligences en œuvres et en paroles, ni même vos pensées, je ne dis pas mauvaises, mais seulement inutiles. Exercez cette rigoureuse surveillance *à toute heure*, en la présence de Dieu » (*La vie spirituelle*, c. III, La pureté du cœur, trad. Bernadot, p. 21-22).

La doctrine de saint Ignace est plus apparentée qu'on ne pourrait tout d'abord le croire à cette doctrine tradi-

tionnelle. A le bien voir, la méthode ignatienne, si rigoureuse, si astreignante, ne tend qu'à faire contracter cette habitude de veiller toujours sur son cœur, laquelle étant acquise rend inutile l'exercice méthodique, puisque le but poursuivi est alors éminemment atteint. Qu'il faille aspirer à cette perpétuelle attention à son cœur, cela ressort de la première « *addition* ». Chaque fois que l'on tombe dans le péché ou défaut de l'examen particulier, il faut « porter la main à la poitrine en s'excitant intérieurement à la douleur ; ce que l'on peut faire même en la présence de plusieurs, sans être remarqué » (*Exercices*, trad. Jenneseaux, 1925, p. 50). Le P. Lallemant dit expressément que l'examen méthodique, n'étant qu'un moyen, devient inutile pour l'âme qui vit habituellement dans une grande pureté de cœur et en la présence de Dieu. Saint Ignace n'aurait pas contredit son illustre disciple. Par la pratique presque militaire de son examen particulier, il ne veut qu'une chose : faire sauter les obstacles qui barrent la route du cœur à Dieu. Ne viendra-t-il pas un moment où l'âme aura l'habitude de se laisser aisément mouvoir par les touches de l'Esprit ?

Saint François de Sales vise le même idéal : « Ressouvenez-vous donc, Philothée, de faire toujours plusieurs retraites en la solitude de votre cœur, pendant que corporellement vous êtes parmi les conversations et affaires ; et cette solitude mentale ne peut nullement être empêchée par la multitude de ceux qui vous sont autour, car ils ne sont pas autour de votre cœur, ains autour de votre corps, si que votre cœur demeure lui tout seul en la présence de Dieu seul... Retirez donc quelquefois votre esprit dedans votre cœur, où, séparée de tous les hommes, vous puissiez traiter cœur à cœur de votre âme avec son Dieu... » (*Vie dév.*, II^e^ part., ch. XII). Le soir avant le coucher il faut néanmoins s'examiner sur les actions de toute la

journée. Par cet exercice, qui ne « doit jamais être oublié », on ferme les fenêtres de son cœur « aux ténèbres de l'enfer » (Ibid., ch. xi).

Sainte Térèse reste en parfait accord avec tous les maîtres de la vie spirituelle. « *A chacune de tes actions et à chaque heure du jour, examine ta conscience,* et après avoir vu tes fautes, cherche à les corriger avec le secours de Dieu. Par cette voie tu atteindras la perfection » (*Avis*, 41e avis, trad. du Carmel de Paris). C'est un idéal vers lequel il faut tendre : on y arrive par la pratique d'examens moins fréquents, au début de la vie spirituelle. Il faut d'abord être « très fidèle à faire l'examen du soir », « s'examiner aussi, et réciter le *Confiteor* » avant de faire oraison (Ibid., 60e avis, et *Chemin de la perfection*, ch. 26).

On sait d'ailleurs la place prépondérante que l'examen méthodique par mode d'exercice a pris dans la piété moderne, sous l'influence de l'école ignatienne et de l'école française.

De cette course rapide à travers des siècles de vie chrétienne, une grande idée se dégage : notre activité volontaire doit tendre à se déployer dans la lumière et sous le regard de Dieu, par une attention aussi soutenue que possible à sa présence et à sa volonté; pour réparer les inévitables défaillances qui se glissent dans notre action, pour s'entraîner progressivement à cette parfaite possession de soi en tout, il faut établir quotidiennement l'exercice de l'examen de conscience, au moins une fois le jour, le soir avant de s'endormir, deux et trois fois le jour selon d'autres Maîtres : sainte Térèse semble même insinuer que ceux qui veulent atteindre la perfection doivent établir cet exercice à chaque heure, à chaque action importante de la journée, ce qui incontestablement doit se faire rapidement, comme ces fréquentes retraites « au-dedans de son cœur » dont parle saint François de Sales. Mais les exercices

d'examen et de vigilance ne sont qu'un moyen, un entraînement vers cette parfaite possession de soi et cette continuelle attention à Dieu qui font les âmes parfaites. Quand l'âme vit ordinairement en la présence de Dieu et dans le plein jour de la contemplation, l'activité de sa vigilance ne s'exerce plus à certaines heures seulement, elle est devenue habituelle et constante : tel est l'idéal vers lequel il faut tendre.

fr. Ét.-M. Lajeunie, O. P.

Le pain de vie

I

La composition du chapitre VI^e^ de saint Jean et le lien réel des événements

L'unité est manifeste dans la composition du chapitre VI^e^ de saint Jean; une organisation puissante en a ordonné les diverses parties, de manière à former un ensemble imposant. Le point culminant est la révélation et la promesse de l'Eucharistie; tout y converge.

Le miracle de la multiplication des pains, qui ouvre le drame, prépare les esprits à l'idée d'une nourriture merveilleuse, don magnifique de la toute-puissance et de la libéralité divines. Un bref intermède : Jésus fuit dans la montagne l'indiscrétion de la foule, qui voudrait le proclamer roi, et apparaît à ses apôtres sur le lac, durant la nuit : après l'avoir vu glisser à la surface des eaux, léger et rapide comme une ombre, soustrait aux lois qui régissent le monde corporel, ils se sentiront doublement disposés à l'entendre énoncer le grand mystère. Puis, le voici de nouveau face à face avec les Juifs, qui l'ont retrouvé. Aussitôt, il essaye de les élever de leurs préoccupations charnelles aux pures régions de la foi, où l'homme collabore avec Dieu; du pain ordinaire au pain céleste; de l'aliment de la vie qui passe, à celui de la vie éternelle. C'est

lui le pain descendu du ciel, supérieur infiniment à la manne, qu'ils lui objectent, et dont la nature demeurait terrestre, bien que la provenance en fût divine. A la Samaritaine, curieuse d'une eau qui éteindrait la soif pour toujours et la dispenserait de venir puiser à la fontaine de Jacob, il annonçait le don de Dieu, la vie divine communiquée pour un rafraîchissement et une fécondité sans fin; aux rudes Galiléens, admirateurs d'un pain matériel — le parallèle des situations et de la doctrine date de saint Augustin (1) —, il se présente comme le pain de vie qui suffit pour l'éternité. Il rassasie et à la fois il désaltère, car la plénitude de ses effets déborde l'image humaine : « *Qui venit et qui credit, non esuriet nec sitiet. Utroque enim illa significatur aeterna satietas, ubi nulla est egestas.* Celui qui vient et qui croit n'aura plus faim, n'aura plus soif. L'un et l'autre terme signifie l'éternel rassasiement, où le besoin n'existe plus (2). » Le salut est en action; le Père le veut, le Fils l'opère. Il ne serait que de croire. Mais les Juifs, déjà rebelles, refusent d'admettre son origine divine. Il doit la maintenir et la défendre contre leur incrédulité. Toutefois leur dureté de cœur n'empêche point sa miséricorde; il dit la merveille de la tendresse divine. Nourriture de l'âme par la foi, il le deviendra d'une autre manière, par sa chair et par son sang. Le pain qu'il donnera, c'est sa chair immolée pour le salut du monde. Sa mort sera notre vie; sa chair immolée appliquera le fruit de son sacrifice à qui la prendra comme aliment : car elle est une vraie nourriture, et son sang est un vrai breuvage. La seconde partie du discours n'a soulevé chez les Juifs, comme la première, que difficultés, murmures et résistances obstinées. Voici maintenant que le scandale gagne le cercle des disciples qui s'attachaient à ses pas et faisaient

(1) *Tract. XXV in Joann.*, n. 13. — (2) *Ibid.*, n. 14.

jusque-là profession de sa doctrine. En vain explique-t-il le caractère spirituel de cette manducation; eux non plus ne croient pas, et ils s'en vont. Cependant, les Douze sont demeurés. Pierre confesse au nom de tous leur foi en la mission divine du Maître. Au nom de tous? Hélas! l'un d'eux est un démon. Sa foi est morte aujourd'hui définitivement; il reste de corps, mais le schisme de l'âme est consommé. C'est Judas, fils de l'Iscariote.

Tel est le récit du disciple bien-aimé, spectateur des faits et témoin pénétrant des intentions. De tout temps, les écrivains catholiques se sont plu à montrer, sous l'ordonnance de la composition, le lien réel des événements. Le rapport du miracle de la multiplication des pains avec l'Eucharistie paraît évident; il la figure et l'annonce de loin. Ainsi l'avait disposé la divine Providence, qui sait écrire pour l'instruction des hommes, avec l'alphabet des événements. Et Notre-Seigneur se conforme, en toute plénitude de science et d'obéissance, à cette ordination de la Sagesse éternelle. On a pu remarquer que ses gestes étaient, dans ce prodige, les mêmes qu'à la cène. Ici et là, il prend du pain, rend grâces et le distribue. Tandis que sa miséricorde procure abondamment à la foule affamée l'aliment corruptible, il songe sans nul doute à l'institution du sacrifice de la Nouvelle Alliance, au sacrement de son amour, au don qu'il y fera de soi sans mesure et jusqu'à la fin des temps, pour nourrir de la vie éternelle les pauvres âmes défaillantes. L'Église est si persuadée de la relation des deux sujets, que le canon de la messe a introduit dans le récit de l'institution le geste de lever les yeux au ciel, que les Synoptiques n'avaient rapporté que de la multiplication des pains. D'autre part, l'épilogue s'enchaîne plus étroitement encore à la doctrine eucharistique. Et quant au discours lui-même, n'est-il pas véritable que ses aspect divers

se réunissent en un même point : notre vivification par le Christ? La manne, l'Incarnation, la Passion, la grâce invisible et le sacrement, la communion de la foi et la communion eucharistique : à titre de figure, de cause, d'effet ou de moyen, tout annonce le Pain de vie. Les deux moyens d'y communier, la foi et l'Eucharistie, prennent de beaucoup la plus grande part du développement; mais l'Eucharistie se révèle, par l'énergie du signe, comme le plus efficace : c'est manifestement à elle que le Seigneur voulait aboutir. De longtemps, on a souligné en saint Jean le procédé synthétique qui consiste à embrasser d'un seul regard des idées connexes, pour les développer ensuite chacune selon son caractère propre; une sorte de glissement quasi insensible sur les nuances multiples d'un même mot; une agilité de pensée qui passe aisément d'un motif à l'autre, sans nuire à l'unité de l'ensemble; l'insistance sur les préparations, pour aboutir enfin, après une progression lente, à l'énoncé très bref, presque à la simple indication du terme. Mais on reconnaît aussi que la contemplation personnelle qu'il a faite de la vérité durant les longues années d'une existence presque centenaire, n'a fait que mieux dégager le sens profond des paroles et des actes du Maître. Jamais le tour spécial de son esprit ni sa manière propre ne le servirent mieux qu'en la circonstance présente, pour se modeler sur la réalité; car si le Seigneur dut presque toujours user de prudence et de circonspection, il y était particulièrement obligé, lorsqu'il s'agit de proposer une doctrine aussi délicate et aussi nouvelle que celle de l'Eucharistie.

Quelques exégètes néanmoins, touchés de la difficulté plus grande que fait à leur esprit la juxtaposition des deux développements sur la foi et sur l'Eucharistie, ont suggéré qu'il pourrait y avoir là des discours différents. Le premier

aurait été prononcé devant des Galiléens, le second devant des Juifs (1), ou plutôt devant un auditoire intime de disciples (2). Saint Jean aurait cru pouvoir les réunir à raison de l'idée qui leur est commune, de la vie dans le Christ.

Plusieurs considérations, sans parler des arguments qui précèdent ni du sentiment commun, nous retiennent de céder facilement à l'autorité des noms et au prestige du savoir.

Il est parlé de Juifs dès le verset 42e, au milieu du « premier discours », et de nouveau au verset 53e, le « second discours » commencé. Mais les Juifs du verset 42e sont des Galiléens : les deux opinions mentionnées l'accordent, et c'est la vérité. Saint Jean ne fait pas plusieurs catégories de Juifs, et désigne uniformément par ce terme les adversaires du Seigneur; aussi bien, qu'ils soient ou non de Judée, ils ont l'esprit des Pharisiens de Jérusalem. Or, si les Juifs du verset 42e sont des gens de Galilée, pourquoi ceux du verset 53e n'en seraient-ils pas? Et si ce sont des Juifs, à qui Notre-Seigneur révèle l'Eucharistie, ce ne sont donc pas uniquement des disciples ; d'autant que les murmures de ces derniers et leur défection ne se produisent qu'ensuite, le discours une fois terminé.

D'autre part, rien dans le récit n'a indiqué un changement d'auditoire. La trame du développement se suit, comme d'une tunique sans couture. La transition entre les « deux discours » ou les deux développements est à ce point insensible, qu'il fut toujours malaisé aux exégètes de déterminer exactement où finit le premier, où commence le second.

Puis, saint Jean marque solennellement, au verset 60e, que le discours en son entier, sauf sans doute la première

(1) Cf. *D. T. C.*, V, 995.
(2) Cf. Lagrange, *L'évangile selon saint Jean*, 195-196.

prise de contact, fut prononcé dans la synagogue de Capharnaüm.

On insiste, en invoquant la diversité des sujets. Mais c'est un point auquel les partisans mêmes de l'unité du discours donnent trop de relief à notre gré. Incarnation et Eucharistie, communion de foi et communion sacramentelle s'impliquent et se tiennent indivisiblement dans la réalité concrète de l'économie divine, si bien que rien n'était plus naturel que d'en parler en même temps. Le montrer avec quelque étendue sera prouver la thèse plus clairement et, pour ainsi dire, par le dedans; ce sera du même coup développer les richesses de la doctrine, et pénétrer autant qu'il est possible la pensée du Seigneur.

II

Dieu, pain des anges et pain des enfants

On peut dire, en un sens très général, qu'à l'origine de tous les êtres il y a une communion. C'est, en effet, une participation de la bonté divine qui les a constitués, soit qu'ils la participent seulement par l'être, comme les choses inanimées, ou par la vie, comme les plantes, ou par la connaissance, comme les animaux, qui perçoivent le particulier, et à un degré très supérieur les hommes, doués avec la raison de la notion de l'être et du bien universels, enfin les anges.

Il n'est pas moins clair qu'ils ne se conservent dans l'existence que par une communion continuée, et ne parviennent à leur plein développement que par une communion de plus en plus parfaite. Le grand principe métaphysique, que tout revient à son principe, trouve ici son application la plus universelle, la plus grandiose et la plus émouvante. Essentiellement indigents, car ils sont

par un autre et non par eux-mêmes, vers qui se tourneraient-ils pour recevoir incessamment leur être et son achèvement, sinon vers la cause de qui ils l'ont reçu tout d'abord ? Aussi Aristote aimait-il à considérer Dieu comme le moteur immobile, centre vers lequel toutes choses convergent, dans un appétit de sa bonté aussi fort que leur être même.

L'ordre surnaturel ne saurait être conçu selon un autre plan. Ici encore, une communion est à l'origine ; mais sans comparaison plus élevée. Il ne s'agit plus seulement du vestige de la Trinité qui se rencontre jusque chez les créatures infimes, ni du pouvoir que possède naturellement l'intelligence humaine, d'obtenir une connaissance analogue de la cause première par la pénétration de ses effets. La grâce nous rend participants de la propre nature de Dieu par mode de vertu tendant vers lui : rejaillissement de l'intellectualité divine, elle nous élève jusqu'à le regarder comme objet spécificatif de connaissance et d'amour. Dès lors, il est, lui seul, notre nourriture, le pain de notre esprit. De même qu'il vit de soi en se connaissant et s'aimant, nous ne sommes en acte de vie surnaturelle, qu'en nous associant à son acte éternel par la connaissance et l'amour présentement exercés.

Tel est, d'après saint Thomas, l'aliment qui demeure pour la vie éternelle et que Notre-Seigneur exhortait les Juifs à poursuivre de leurs désirs : les anges s'en nourrissent dans la vision (1), nous y communions dès ici-bas par la foi vive ; tel est le pain de vie selon son sens premier : « *Qui quidem cibus est ipse Deus, in quantum est veritas contemplanda, et bonitas amanda, quibus reficitur spiritus.* Cet aliment est Dieu même, en tant qu'il est la vérité à contempler et la bonté à aimer, lesquelles refont

(1) Cf. *In Joann.*, cf. p. 358, VI, 27.

l'esprit (1). » Il dit encore : « *Verbum sapientiae est specialis cibus mentis, quia eo mens sustentatur.* Le verbe de la Sagesse est le spécial aliment de l'esprit, parce que c'est de lui qu'il se sustente (2). » Et quelques pages plus loin : « *Constat autem quod qui credit in Christum, sumit eum intra seipsum, secundum illud Eph.* (III, 17) : *Habitare Christum per fidem in cordibus nostris.* Il est manifeste que celui qui croit au Christ, le prend au dedans de soi, selon ce mot de l'épître aux Ephésiens : Que le Christ habite en vous par la foi (3). » Cette interprétation n'est du reste que l'écho fidèle de celle de saint Augustin : « Croyez, dit celui-ci, et vous avez mangé (4) » ; puis, de nouveau : « Croire en lui, c'est là manger le pain vivant. Celui qui croit, mange (5). »

Que ce langage n'étonne pas : c'est celui de l'Écriture, des Pères, de la liturgie ; il est conforme à l'usage courant de presque toutes les langues. Saint Thomas citait lui-même, à l'appui de ses dires, ces paroles des *Proverbes* : « Venez, mangez de mon pain (6) », et de l'*Ecclésiastique* : « La Sagesse nourrira le juste du pain de l'intelligence, et lui donnera à boire l'eau de la sagesse (7). » Il aurait pu invoquer pareillement ce passage, où la Sagesse exalte la suavité de ses goûts divins : « Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif (8) », et d'autres tout semblables (9). Selon Cassien, le moine parfait « se nourrit de la contemplation continuelle du Dieu tout-puissant (10) ; et saint Grégoire nous dit que « l'aliment de l'esprit est la parole de Dieu (11) ». Puis, c'est l'Église qui nous fait chanter, à Laudes du lundi, cette strophe délicieuse : « Que le Christ soit notre

(1) Cf. *In Joann.*, VI, 27. — (2) *Ibid.*, 35. — (3) *Ibid.*, 48. — (4) *Tract. XXV in Joann.*, n. 12. — (5) *Tract. XXVI*, n. 1. — (6) IX, 5. — (7) XV, 3. — (8) *Eccli.*, XXIV, 29. — (9) *Is.*, LV, 1-2 ; *Jer.*, XV, 16 ; *Amos*, VIII, 11 ; *Apoc.*, VII, 16. — (10) *Coll.*, IX, III. — (11) *Hom. XV in Evang.*, n. 2.

aliment ; la foi, notre breuvage. Enivrons-nous dans l'allégresse de la sobre ivresse de l'Esprit (1). » Enfin, est-il métaphores plus ordinaires et plus naturelles que celles-ci : « Boire les paroles de quelqu'un », « Se nourrir de la doctrine », « Rompre le pain de la parole » ?

III

Dieu nous a donné son Fils unique pour l'objet de notre foi et notre nourrriture dans le sacrement. L'Incarnation et l'Eucharistie.

L'homme innocent n'eût connu que cette communion de foi. Bien plus, il eût communié au Verbe de Dieu, mais non pas au Verbe Incarné et Rédempteur. Adam était en rapports directs avec le ciel, et recevait d'une manière toute spirituelle la lumière et la charité divines. Communion très parfaite, qui rejaillissait sur son corps par des effets où l'on croit découvrir comme une première esquisse de ceux de la vision sur nos corps glorieux. Car, tant qu'il fut fidèle à regarder vers Dieu, toutes les puissances inférieures demeuraient soumises, dans une révérence entière, à la partie supérieure ; même les forces végétatives se montraient dociles aux désirs de la raison ; et les autres créatures s'inclinaient encore devant une royauté qu'elles ne pouvaient que servir. La rectitude même de cet état, où les choses supérieures dominaient les inférieures et ne dépendaient aucunement d'elles, s'opposait à ce que l'âme fût perfectionnée, soit quant à la science, soit quant à la grâce, par quelque chose de corporel (2). Mais, parce que l'homme abandonna Dieu, pour glisser aux choses corporelles, il devint « convenable que Dieu

(1) *Hymne du bréviaire.* — (2) Cf. III[a], q. 1, a. 3, ad 1 ; q. 61, a. 2.

prît chair, et lui offrît par des moyens corporels le remède du salut. Ce qui fait dire à saint Augustin (*Tract. II in Joann.*, n. 16) : La chair t'avait aveuglé, la chair te guérit... ; le Christ est venu, afin d'éteindre par la chair les vices de la chair (1). » Cette même sujétion aux choses sensibles rendit nécessaires les sacrements (2).

Dieu nous a donné son Fils unique par l'Incarnation, pour être le remède à nos blessures et l'aliment de la vie éternelle. Lui qui descend du ciel et demeure dans le ciel, il a vu, il voit le Père ; il est tout entier, selon sa divinité, dans ce regard d'amour. Il ne possède pas seulement la science et la sagesse divines, il est cette science et cette sagesse : empreinte de la substance du Père et rayonnement de sa gloire, son image, son expression incréée, le mot substantiel qui le dit tout entier, le verbe de son cœur et qui le contient réellement. Sa science divine se transpose fidèlement dans son intelligence humaine, laquelle, en sa docilité filiale, ne veut savoir que ce qu'elle entend du Père, ce qu'elle perçoit de sa beauté par le regard exhaustif d'amour qui l'emporte aussi tout entière vers le sein de la tendresse première. La voix du Père s'est fait entendre parmi la gloire de Thabor, afin de l'accréditer auprès de ses disciples : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le (3). » Ses œuvres parlent éloquemment en faveur de sa mission divine. Il nous déclare de sa bouche qu'il ne dit rien de lui-même ; que sa doctrine n'est pas sa doctrine ; qu'il ne cherche pas sa gloire, mais uniquement la gloire de celui qui l'a envoyé. Ah ! quel témoin fidèle le Père nous a donné en sa personne !

Cependant, il ne rend pas seulement témoignage par sa parole ; c'est toute sa vie, tout son être qui est une révéla-

(1) III^a, q. 1, a. 3, ad 1. — (2) *Ibid.*, q. 61, a. 1. — (3) *Marc.*, IX, 6.

tion. Qui le voit, voit le Père. « Le Fils unique s'est manifesté, écrit saint Cyrille d'Alexandrie, Sagesse et Vie Substantielle... vainqueur de la mort et de la corruption, pur, exempt de mal, miséricordieux, saint et bon. Par là même, nous avons connu que ces attributs étaient aussi ceux du Père qui l'a engendré (1). »

Il n'est pas seulement le docteur, mais la doctrine. Il n'est pas seulement la voie, mais en lui nous trouvons le terme divin auquel nous sommes surnaturellement destinés. Il est la lumière du monde et sa vie. « Celui qui a le Fils, a la vie, dit saint Jean ; celui qui n'a pas le Fils n'a pas la vie (2). » Et que faut-il faire, pour avoir le Fils? Croire : « Vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu (3). » Ne dirait-on pas d'un écho de ce que le même apôtre nous rapporte du Seigneur, en ce chapitre VI^e^ de son évangile : « Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif... C'est la volonté de mon Père, que quiconque voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour (4) » ? Le connaître, c'est la vie éternelle. En lui, notre foi communie à Dieu, se nourrit de Dieu : il est le pain de vie.

Mais l'Incarnation se prolonge de quelque manière dans les sacrements : l'humanité de Notre-Seigneur se compare à sa divinité comme l'instrument conjoint, la main par exemple ; les sacrements, comme l'instrument séparé, le bâton que tient la main : sa vertu est en eux. L'Incarnation se prolonge éminemment par l'Eucharistie. « Sur le point de quitter ses disciples selon ses propres apparences, le Christ se laissa soi-même à eux sous les apparences du

(1) *In Joann.*, XVII, 6. — (2) I *Joann.*, V, 12. — (3) *Ibid.*, 13. — (4) 35, 40.

sacrement (1). » Nous possédons, sous les espèces très humbles d'un peu de pain, d'un peu de vin, notre Sauveur vivant, le même qui est né de la Vierge Marie, a souffert, est mort, est ressuscité, est assis à la droite de Dieu. La messe nous le donne à l'état de victime, comme une hostie : hostie qui ne peut plus souffrir ni mourir, mais qui nous apporte toute l'énergie rédemptrice de la Passion, toute la source de la vie éternelle. « Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique (2). » Il nous l'a bien donné, en effet, et par l'Incarnation et par l'Eucharistie ; par l'Eucharistie, comme le couronnement de l'Incarnation. Il est là, pour se faire notre nourriture ; et c'est pour manifester jusqu'à l'évidence son intention, qu'il a revêtu les apparences des choses qui forment la substance de l'alimentation humaine, le pain et le vin. De cette fois, nos yeux nous disent qu'il est le pain de vie. Mais écoutons sur ces mystères la grande parole de saint Thomas : « C'est le Verbe de Dieu lui-même qui est dit principalement le pain de vie. Voilà pourquoi le Christ dit : Je suis le pain de vie. Et parce que la chair du Christ est unie au Verbe de Dieu, elle aussi a la puissance de vivifier ; le corps du Christ, pris sacramentellement, est donc aussi source de vie. Car c'est par les mystères que le Christ a accomplis dans sa chair qu'il donne la vie au monde ; et ainsi, la chair du Christ, par suite de la parole du Seigneur, est le pain, non de la vie au sens vulgaire, mais de cette vie que la mort ne brise point. La chair du Christ est donc appelée pain.... Elle est signifiée par la manne. *Manna* signifie : Qu'est-ce ? parce que les Juifs, en la voyant, admiraient et se disaient les uns aux autres : Qu'est-ce là ? Mais rien n'est plus admirable que le Fils de Dieu fait homme... Et c'est aussi une chose bien admi-

(1) III^{a}, q. 73, a. 5. — (2) *Joann.*, III, 16.

rable, que la manière dont le Christ est dans ce sacrement (1). »

IV

La communion sacramentelle, moyen éminent de la communion spirituelle

Nous communions à Dieu en Notre-Seigneur; nous communions spirituellement par la bouche de la foi, sacramentellement par la réception de l'Eucharistie. Mais il est évident que la communion spirituelle est principale et a raison de fin par rapport à la communion sacramentelle. Les saints du ciel, qui maintenant pénètrent les secrets du plan divin, admirent que la Providence ait su trouver, dans sa miséricorde, un procédé aussi convenable et, s'il se peut dire, aussi humain, de nous donner le pain du ciel; mais ils n'envient pas notre bonheur, parce qu'une communion spirituelle totale fait déborder en eux l'océan de la vie divine.

Même, pour être efficace, la communion sacramentelle suppose, à titre de cause dispositive, la communion spirituelle : l'Eucharistie est un sacrement des vivants; lors même qu'elle produit par accident la grâce première en un pécheur ignorant de son péché, c'est qu'elle a trouvé chez lui l'attrition, et donc une disposition de foi, qui n'est pas la communion spirituelle, puisqu'elle laisse Dieu hors de nous, mais cependant un mouvement, une voie vers la communion spirituelle. Toute œuvre de salut commence en nous par la foi, soit dans les sacrements, soit en dehors des sacrements.

Mais, posée la disposition de communion spirituelle, et à proportion de cette disposition, l'Eucharistie agit comme

(1) *In Joann.*, VI, 35; cf. *Ibid.*, 27.

une cause physique, *ex opere operato*, c'est-à-dire par le fait qu'elle est reçue. Conçoit-on l'efficacité d'un sacrement qui renferme le Christ en personne, l'éminence de de la communion sacramentelle comme moyen de la communion spirituelle?

La chair du Christ « met en nous la participation de Dieu », dit saint Cyrille d'Alexandrie (1); « elle a puissance pour déifier », dit Théophylacte (2). C'est elle qui fait les vrais chrétiens; c'est le culte de l'Eucharistie et la pratique de la communion qui font les sociétés chrétiennes, et il est bien remarquable que la grande apostasie des temps modernes ait commencé, à la Réforme, avec la négation du sacrifice de la messe et de la présence réelle; c'est la communion fréquente qui fait germer les grandes fleurs merveilleuses de la virginité, et garde le mariage dans la sainteté de la pureté; c'est la communion qui fait les saints.

Si une âme ne voulait que la vie éternelle, n'avait faim que de Dieu, n'ambitionnait que la plénitude du Christ; si elle disait à Notre-Seigneur d'un cœur sincère : « *Tu mihi sis honor, tu gaudium, tu voluntas; tu in mœrore solatium; tu in ambiguitate consilium; tu in injuria defensio; in tribulatione patientia; in paupertate abundantia; in jejunio cibus; in infirmitate medicina* (3) » : en vérité, il lui serait tout cela. Chez lui se trouvent éminemment tous les biens; il possède des possibilités infinies de convenance avec tous nos besoins et nos désirs. Il est dit de la manne, au livre de la *Sagesse* (4), qu'elle avait toutes les saveurs : « Vous leur avez donné du ciel, sans travail, un pain tout préparé, procurant toute jouissance et approprié au goût de chacun... S'accommodant au désir de celui qui le mangeait, ce pain se changeait en ce qu'il voulait. » Faible

(1) *In Joann.*, VI, 35. — (2) *In Joann.*, VI, 54. — (3) *Pontific. rom.*, Consecratio virginum. — (4) XVI, 20-21.

image de la plénitude du Seigneur et des effets universels qu'il produit en l'âme ouverte à son amour : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui (1). » Cette pénétration mutuelle et cette transformation ne disent-elles pas tout? Il est sa consolation dans le chagrin, son conseil dans les difficultés, sa défense contre l'injustice, sa patience dans la tribulation, sa surabondante richesse dans la pauvreté : « Qui possède Dieu, rien ne lui manque; Dieu seul suffit (2). » Il est l'unique désir de sa volonté. Le flot de la charité, débordant de son cœur sacré, prend dans son courant toute cette activité humaine: « Comme... je vis par le Père, celui qui me mange vivra aussi par moi (3) » ; depuis le Principe jusqu'à la plus humble opération de cette âme filiale, c'est, passant par le Seigneur, le même mouvement vital. Il est sa joie et son honneur. « Par la vertu de ce sacrement, dit saint Thomas, l'âme est spirituellement refaite, parce qu'elle est spirituellement délectée et de quelque manière enivrée de la douceur de la bonté divine, selon ce mot du *Cantique* (v, 1) : Mangez, amis, et buvez; enivrez-vous, mes bien-aimés (4). » Parfois, c'est la joie pleine de l'union parfaite et son rayonnement glorieux, qui met dès ce monde comme un nimbe de lumière autour du front : « Tu es à moi, entendit un jour le bienheureux Ruysbroeck durant qu'il célébrait la messe, et je suis à toi. »

Au reste, tous ceux qui ont quelque connaissance de la vie spirituelle le savent, ce n'est pas toujours à l'instant de la communion que se produisent ces effets de renouvellement et de bonheur; mais souvent l'union qui se fera par la suite dans la prière, sera le fruit du sacrement reçu le matin. Les saints ont admiré la tendressse du Seigneur

(1) *Joann.*, VI, 57. — (2) Chacun connaît ce mot de sainte Thérèse. — (3) *Joann.*, VI, 58. — (4) III[a], q. 79, a. 1, ad 2.

en ces divines rencontres : il leur a donné à boire la coupe de sa joie; il a renouvelé leur jeunesse, multiplié leur force, soutenu leur vaillance, allumé leur enthousiasme. Qu'ils sont beaux ceux que Dieu aime, dans l'éclat communiqué par son regard; qu'ils sont heureux! Sainte Thérèse un jour s'échappa jusqu'à dire familièrement à son Seigneur : « Il n'est pas étonnant que vous ayez si peu d'amis; vous leur faites la vie trop dure! » Combien, elle surtout, pouvait-elle dire plus justement : « Est-il croyable, Seigneur, que vous ayez si peu d'amis, alors que vous leur faites la vie si belle? » Ici encore, c'est parfois le don sans retour, la possession tranquille, la communion pleine et perdurable, immédiat avant-goût de la communion parfaite de la vision.

En possession d'une vie divine, l'âme unie au Seigneur ne craint plus la mort; elle espère fermement la grâce de la persévérance, et que tant de fleurs qu'elle sent germer en soi à son contact iront s'épanouir à la lumière de sa face, dans le paradis. Et pourquoi encore redouterait-elle la mort, si elle est rendue certaine par l'espérance que son corps ressuscitera glorieux? Ce triomphe promis à la foi est aussi le fruit du sacrement. Par le fait de celui-ci, le corps, dès ce monde, commence d'échapper aux conséquences désastreuses du péché. On voit la chair du Seigneur, qui fut l'instrument physique de tant de prodiges, guérir encore miraculeusement dans l'Eucharistie et soutenir l'existence terrestre : *In jejunio cibus*; *in infirmitate medicina*. Toujours elle exerce une action sanctifiante sur le corps du communiant, non pas seulement par l'intermédiaire de l'âme et en vertu de l'influence que celle-ci possède naturellement sur la partie sensible, mais à titre de cause instrumentale physique (1). De même, elle est

(1) Cf. Salm., *De Eucharistiae sacramento*, disp. X, dub. 1, n. 16.

un gage de la résurrection, non pas seulement en la faisant mériter, mais de nouveau en qualité de cause instrumentale physique (1) : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, dit le Seigneur, a la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour (2). »

Ainsi, communion de foi et communion sacramentelle obtiennent mêmes effets, mais la communion sacramentelle plus énergiquement, parce qu'elle est une communion de foi plus parfaite, à moins de n'être qu'une profanation. Au fond, il n'y a qu'une communion sous deux modes différents. On le verra mieux encore, si l'on réfléchit qu'en un sens toute communion de foi est une communion eucharistique.

V

Comment toute communion spirituelle est ici-bas une communion eucharistique

Saint Augustin a une doctrine quelque peu surprenante de prime abord.

Notre-Seigneur l'affirme avec force dans le présent chapitre de saint Jean : l'union avec lui par le vœu et le désir, ou en d'autres termes la communion de foi vive, est absolument nécessaire de nécessité de moyen pour le salut : « L'œuvre que Dieu demande, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé (3). » Le Christ considéré en soi est la cause universelle de toute grâce ; il influe la vie en tous ses membres, ainsi que le cep de vigne dans les sarments, de telle sorte que sans lui nous ne pouvons rien faire.

Mais ce qui est incontestable du Christ en soi, est-il vrai du Christ dans le sacrement ?

(1) Cf. Salm., *l. c.*, n. 22. — (2) *Joann.*, VI, 55. — (3) 29.

Saint Augustin l'enseigne avec une netteté, une insistance, qui ne laissent aucun doute sur sa pensée; et, qui plus est, comme une doctrine fondamentale. Il a constamment étendu aux petits enfants la parole de Notre-Seigneur : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous (1). » Ce qu'il ne pouvait entendre pour eux d'une nécessité de précepte, mais seulement d'une nécessité de moyen. Voici comme il parle dans le *De peccatorum meritis* (2) : « Écoutons le Seigneur énoncer cette nécessité, non du sacrement du bain sacré, mais de celui de sa table sainte, dont personne n'approche sans être dûment baptisé : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, etc. Est-ce que par hasard il se trouverait quelqu'un, pour avoir l'audace de dire que cette parole ne regarde pas les tout petits, et qu'ils peuvent avoir en eux la vie sans la participation de ce corps et de ce sang? » Et un peu plus loin : « La chair qui a été donnée pour la vie du monde, a été donnée aussi pour la vie des petits enfants; et, s'ils ne mangent la chair du Fils de l'homme, eux non plus ne peuvent avoir la vie. » Dans le livre II *ad Bonifacium*, c. IV, il en appelle à l'autorité du pape Innocent I, et cite textuellement un passage de sa lettre aux évêques de Numidie, où s'exprime une pensée tout à fait identique : « Quant à l'opinion répandue par ces novateurs, que les enfants peuvent recevoir le prix de l'éternelle vie sans la grâce du baptême, c'est pure folie. Car s'ils ne mangent la chair du Fils de l'homme et s'ils ne boivent son sang, ils n'auront pas la vie en eux (3). » Il tient un semblable langage au livre IV, c. IV, du même ouvrage, dans le livre *De praedestinatione sanctorum*, c. XIII, dans les *traités* XXVI et

(1) 54. — (2) L. I, c. XX.
(3) *Lettre d'Innocent I au concile de Milève*, n. 5; P.L., XX, 592.

XXVII *sur saint Jean* et en beaucoup d'autres endroits (1).

Cependant, il n'ignore pas et il dit clairement que beaucoup meurent après le baptême, sans avoir reçu l'Eucharistie, qui vont droit au ciel. Évidemment, c'est qu'il comprenait une manducation, non point sacramentelle, mais spirituelle et en désir (2); et, comme les petits enfants sont incapables d'un désir personnel, nul doute qu'il n'ait voulu signifier un vœu impliqué dans le baptême, ainsi qu'il ressort du passage allégué d'Innocent I.

Il y a donc dans le sacrement de la foi une intention de l'Eucharistie, qui y opère de la même manière que la fin dans le moyen; la grâce du baptême agit donc comme une participation de la grâce de l'Eucharistie : si bien que recevoir le baptême, c'est communier au corps et au sang du Seigneur, spirituellement certes, non sacramentellement, mais véritablement.

Saint Thomas reprend la thèse : « Cette parole, dit-il : Si vous ne mangez, etc., peut se rapporter à la manducation spirituelle ou à la sacramentelle... Celle-ci n'est de nécessité que pour les adultes, qui la doivent faire réellement ou en désir (mais par un désir personnel), selon l'institution de l'Église... Quant à la première, nul doute

(1) Cf. Salm., *De Euch. sacr.*, disp. III, dub. I, n. 8, 11; Jean de Saint-Thomas, *De sacr. Euch.*, disp. XXVI, a. IV, n. 11.

(2) Littéralement, le texte ne s'entend toutefois que de la manducation sacramentelle, et ne signifie point dès lors une rigoureuse nécessité de moyen. C'est, il est vrai, en des termes analogues que Notre-Seigneur énonce la nécessité du baptême (*Joann.*, III, 5); mais le sujet est, de part et d'autre, fort différent, et c'est d'après lui que doit se déterminer la nécessité dont il s'agit. Si la naissance spirituelle est requise essentiellement, pour entrer dans la vie sans laquelle personne n'est sauvé, l'aliment spirituel ne l'est, pour conserver la vie, qu'en ceux qui la peuvent perdre par un péché mortel. Encore n'exigera-t-on pas la même fréquence que pour l'alimentation corporelle.

ne se pose, aucune matière à distinction. Celui-là, en effet, mange spirituellement la chair du Christ et boit son sang spirituellement, qui devient participant de l'unité de l'Église, laquelle est l'œuvre de la charité... Et quiconque ne mange pas de la sorte est hors de l'Église, hors de la charité par conséquent, et il n'a pas la vie en lui (1). »

Voici, d'un autre endroit, un exposé plus clair : Dans ce sacrement, il y a deux choses à considérer : le sacrement lui-même, et la chose du sacrement, signifiée, contenue et donnée par lui. Or, la chose du sacrement est l'unité du corps mystique, sans laquelle il ne peut y avoir de salut : hors de l'Église, en effet, point de salut, comme au temps du déluge hors de l'arche de Noé, qui signifiait l'Église. Mais ne peut-on avoir la chose du sacrement, sans recevoir le sacrement lui-même? Si, assurément. L'on peut avoir la chose d'un sacrement avant de le recevoir, par le seul vœu de le recevoir. Il suit qu'avant la réception de l'Eucharistie, l'homme peut avoir le salut en vertu du vœu de la recevoir. Et comment ce vœu existera-t-il chez les enfants? Par la seule réception du baptême. L'Eucharistie, en effet, est comme la consommation et la fin de tous les sacrements, qui y sont ordonnés. Par suite, du fait que les enfants sont baptisés, ils sont ordonnés par l'Église à l'Eucharistie. De même qu'ils croient en vertu de la foi de l'Église, ils désirent l'Eucharistie en vertu de l'intention de l'Église. Ou mieux, à parler proprement et non plus par une sorte d'accommodation, ils ont reçu la chose de l'Eucharistie dans son commencement, dès là qu'ils ont reçu le baptême, où se trouve imbibé, en vertu d'un ordre essentiel, l'effet de l'Eucharistie (2).

Le saint docteur a encore ces paroles d'une singulière énergie : « Ce sacrement (de l'Eucharistie) a de soi la vertu

(1) *In Joann.*, VI, 54. — (2) Cf. III^a^, q. 73, a. 3.

de conférer la grâce, et personne ne la possède avant de le recevoir, si ce n'est par suite du vœu de le recevoir, que ce soit par un vœu personnel, comme chez les adultes, ou par le vœu de l'Église », mieux encore : par le vœu impliqué dans le baptême, « comme chez les enfants... Ainsi, l'on doit à l'efficacité de sa vertu d'obtenir la grâce et d'être spirituellement vivifié par le seul vœu de le recevoir (1). » Tel est son pouvoir, que, reçu seulement en désir, il cause la grâce même produite par le baptême.

Cette doctrine a reçu comme une sorte de consécration officielle par le fait que le catéchisme du concile de Trente l'a faite sienne : « Même la grâce première, y est-il dit avec une concision qui relève la force de la pensée, n'est accordée à personne, s'il ne reçoit ce sacrement en désir et en vœu : l'Eucharistie est, en effet, la fin de tous les sacrements (2). »

Aussi les théologiens thomistes se sont-ils appliqués à la mettre en lumière, mais nul avec autant de profondeur que Jean de Saint-Thomas (3).

Il pose ainsi la thèse : L'Eucharistie, non pas dans le genre de la cause efficiente, c'est-à-dire en tant que sacramentellement reçue, car de cette sorte c'est un sacrement des vivants et qui ne donne pas régulièrement la grâce première, mais dans le genre de la cause finale, c'est-à-dire en qualité de fin poursuivie, « possède une influence sur tous les sacrements, et sur toute grâce donnée par le Christ dans les sacrements ou avec un ordre aux sacrements (4) ».

(1) Cf. III[a], q. 79, a. 1, ad 1. Cf. *Ibid.*, q. 63, a. 6; q. 65, a. 3; q. 73, a. 4, ad 2; a. 5, ad 4; q. 80, a. 9, ad 3; a. 11; *In Joann.*, VI, 52.

(2) *De Euch. sacr.*, n. 50.

(3) *De sacr. Euch.*, disp. XXVI, a. IV. Cf. Salm., *De Euch. sacr.*, disp. III, dub. 1.

(4) *L. c.*, n. 7.

Et voici sa preuve principale :

Tous les sacrements ont été institués par le Christ en qualité d'instruments destinés à nous communiquer la vertu de sa Passion, afin que nous lui soyons unis et incorporés, comme les membres au chef.

Or, lorsque plusieurs agents ou instruments sont ordonnés à quelque effet, ce qui est agent ou instrument par soi et essentiellement, est fin ou principe de ce qui est tel par participation.

Mais l'effet qui consiste à nous unir et incorporer au Christ, appartient essentiellement et par soi à l'Eucharistie, parce qu'elle contient réellement le corps du Christ et nous unit à lui.

Donc les autres sacrements ne peuvent avoir cet effet que par la vertu de l'Eucharistie et par ordre à elle (1).

Le catéchisme du concile de Trente avait déjà dit, reprenant presque de mot à mot un texte de Cajetan : « l'Eucharistie se compare à la source, les autres sacrements aux ruisseaux (2). » La cause principale de la grâce, qui est Dieu, et la cause instrumentale conjointe à la divinité, qui est l'humanité du Christ, n'agissent dans les autres sacrements que pour la *chose* de l'Eucharistie, c'est-à-dire en vue de l'union au Christ et pour former son corps mystique ; de sorte que ceux-ci, comme causes instrumentales séparées, reçoivent une vertu qui n'est qu'une participation de la vertu de l'Eucharistie, et n'opèrent qu'avec l'intention, imbibée en eux par la cause principale et par le Christ comme cause instrumentale éminente de leur institution, de l'union eucharistique et de l'unité de l'Église. Lorsque le baptême, par exemple, donne par mode de cause efficiente l'incorporation au Christ en son état initial,

(1) *L.c.*, n. 14.

(2) *De Euch. sacr.*, n. 47. Cf. Caj., *In* III^{am}, q. 79, a. 1, ad 1..

c'est l'Eucharistie qui opère principalement en lui et comme la fin vers laquelle il tend; et lui n'est qu'un moyen, qui agit par la vertu de l'Eucharistie et par ordre à elle, de même que tout moyen agit dans la vertu et l'intention de la fin. L'influence de l'Eucharistie n'empêche pas du reste l'influence du baptême d'être réelle, non plus que la cause universelle n'empêche l'influence de la cause particulière; mais la cause universelle et la cause particulière concourent au même et identique effet (1).

La comparaison du roi et de ses ministres peut illustrer cette doctrine, et montrer en même temps la différence qui existe entre l'Eucharistie comme cause efficiente et l'Eucharistie comme cause finale. On distingue à juste titre dans le roi ce qui est personnel, ce qu'il fait et donne comme personne particulière; et ce qui regarde sa dignité et son office, à raison desquels il agit dans tout le royaume en qualité de cause universelle, et tous ses ministres, par la vertu de son pouvoir et par ordre à lui. Tous les offices et ministères du royaume sont pour le roi et dérivent de lui, en tant qu'il est la tête du royaume et le pouvoir universel auquel toutes puissances sont subordonnées, comme les membres au chef. Et à cette union et conservation du royaume, qui consiste dans le lien intime de tous les membres avec le chef, il n'est pas un office qui ne tende. Mais tous les offices ne tendent pas à l'union avec le roi quant aux effets particuliers de son amitié : une telle familiarité vient du roi comme personne privée, non comme personnage public. De même la communion est-elle une familiarité avec le Seigneur; mais l'incorporation sacramentelle au Christ et à sa Passion est la fin universelle des sacrements et des fidèles (2).

Et, pour aller au dernier fond de la question, l'Eucha-

(1) Cf. Jean de Saint-Thomas, *l. c.*, n. 27. — (2) Cf. *Ibid.*, n. 19, 22.

ristie, quant au Christ qu'elle contient, et à la chose du sacrement, qui est le corps mystique du Christ, ne serait-elle pas la fin — *de lege ordinaria* — non seulement des sacrements eux-mêmes, mais de toute grâce, parce que toute grâce relèverait de l'ordre sacramentel ?

« Bien que notre union au Christ n'existe que par la grâce, cette grâce ne nous est pas donnée d'une manière quelconque, mais avec un ordre et une union au Christ Rédempteur et à sa Passion... »

Mais « le Christ a attaché la vertu de sa Passion à ses sacrements, comme au moyen par où nous est communiqué le fruit de la Rédemption... La contrition, il est vrai, et l'acte de charité peuvent être donnés pour la justification en dehors (de la réception) des sacrements, mais non pas sans le vœu du sacrement... »

Donc « l'union au Christ Rédempteur et au fruit de sa Passion ne saurait être donnée sans un ordre explicite ou implicite aux sacrements. »

D'autre part, « en tous les sacrements se trouve — on l'a suffisamment démontré — un ordre à l'Eucharistie comme à leur fin universelle... » C'est qu'en effet le Christ Rédempteur est là. « La même Passion du Christ et le même sacrifice qui furent sur la croix, s'y retrouvent. La seule différence est celle du mode, sanglant d'un côté, non sanglant de l'autre. Il n'en existe aucune quant à la chose offerte ni quant à son pouvoir de donner la grâce... » Or, « où le Christ est réellement, il ne se peut pas que ne se trouve pas aussi la fin de la grâce et des choses qui disent un ordre au Christ... » Et, de même que « la grâce nous unit nécessairement au Christ et à sa Passion sur la croix, elle nous unit avec la même nécessité au Christ et à sa Passion dans le sacrement (1) ».

(1) Cf. *L. c.*, n. 25, 27.

Pas une communion de grâce, pas une communion de foi par conséquent, qui ne soit spirituellement une communion eucharistique. On comprend, après cela, que rien ne soit plus ordinaire aux saints Pères que de parler d'une manière indivise de la communion au Christ par la contemplation et par le sacrement; ou bien de développer parallèlement les effets des deux communions, mais en qualifiant de communion au corps et au sang du Christ la communion de la foi. Saint Jérôme en particulier a, sur le précepte du verset 54e de saint Jean, ces mots bien significatifs : « Lorsqu'il dit : Celui qui ne mangera pas ma chair et ne boira pas mon sang..., on pourrait l'entendre du sacrement — on le doit absolument —; toutefois, la parole des Écritures, la doctrine divine est vraiment le corps du Christ et son sang (1). » En vérité, saint Augustin aurait pu invoquer d'autres témoignages encore que celui du pape Innocent I, s'il n'eût préféré dirimer d'un coup le débat par l'autorité du chef de l'Église.

VI

Harmonie de l'économie eucharistique avec le régime de la foi

La communion de la foi, communion spirituelle à l'Eucharistie; la communion sacramentelle exigeant pour disposition la communion spirituelle et destinée à lui donner de merveilleux accroissements, communion de foi elle-même sous peine de n'être qu'un abominable sacrilège; une seule et même communion au même pain de vie, avec deux modes différents : voilà qui révèle suffisamment l'u-

(1) *Tract. in Psalm.* CXLVII; *Anecdota Maredsolana*, vol. III, pars II, p. 301.

nité foncière du discours de Notre-Seigneur, au chapitre vi[e] de saint Jean. Mais l'évidence de la preuve trouve un achèvement dernier dans l'harmonie profonde qui se découvre au regard attentif, entre l'économie eucharistique et le régime de la foi.

On ne veut point signifier par là que la foi exige nécessairement l'économie sacramentelle. Le contraire a été montré naguère : l'homme innocent eût vécu dans la foi; il n'aurait pas eu l'Eucharistie. Néanmoins, c'est bien de part et d'autre même mystère et même imperfection.

La vision de Dieu est en germe au fond de l'âme baptisée dans la présence objective, qui résulte de la présence de Dieu en qualité de cause ou présence d'ubiquité, et de l'ordination essentielle de la grâce à lui comme à un objet de connaissance et d'amour. Dieu est là, présent par son essence d'une présence causale, dans l'opération qui influe à cette âme son être surnaturel; et il y est présent aussi par son essence, comme un esprit dans un esprit, par la présence objective.

Mais cette présence objective sommeille à l'état habituel tout d'abord. En aurai-je autre chose sur la terre que des lueurs lointaines, des éclairs jaillis tout à coup dans la nuit, ou bien un rayonnement diffus, comme d'une lumière derrière un voile?

L'intellectualité divine de la grâce et la présence objective passent à l'acte, mais très imparfaitement, dans la foi vive. Celle-ci connaît Dieu véritablement : c'est lui qui est son objet, et rien d'autre. Même elle le connaît comme un être parent et intime, très confusément il est vrai. Car la grâce est en nous quelque chose de lui, une connaturalité divine; et la charité traduit en acte cette connaturalité, fleur divine d'une racine divine; et les impressions de la charité se réfléchissant sur l'intelligence, on peut dès lors parler

d'une expérience (1), connaissance immédiate d'un objet présent en tant que présent, telle la connaissance pénétrante que l'on aurait d'un ami absent, mais présent au cœur par la ressemblance et connaturalité d'où naît l'amour. Toutefois, la présentation des concepts révélés est fort déficiente; les attirances de la charité, faibles encore, donnent peu à l'intelligence surnaturelle; la lumière de foi est la participation la moins parfaite de la lumière de Dieu, sans laquelle on n'atteint pas Dieu. Cette connaissance demeure donc infirme; l'expérience, encore que les choses divines soient quelque peu familières à l'âme, reste vague et lointaine; puis, c'est une expérience de Dieu présent dans la grâce et la charité, mais Dieu dans sa réalité personnelle, Dieu en un mot, ah! qu'il est caché!

L'intellectualité divine et la présence objective passent à l'acte moins imparfaitement dans la connaissance mystique, « sagesse secrète, communiquée, selon la doctrine de saint Thomas, par l'infusion de l'amour dans l'âme (2) ». Maintenant, en effet, la charité fait sentir fortement ses attirances mystérieuses; et par les dons, que la charité même a mis en action, Dieu communique sa lumière selon son mode divin. Le Dieu vivant commence de se révéler. Il est à la racine de cette charité, retentissement immédiat des battements de son cœur; la lumière de la sagesse a jailli de cette source prochaine. Alors, nous connaissons que notre âme vit d'une vie supérieure unie à soi; dans le moyen de cet influx vital et sous la lumière du don, un toucher intime nous est donné de Dieu, comme du principe de notre vie. Ainsi, en connaissant nos actes, avons-nous conscience de notre âme, comme de leur sujet et de leur source vive.

(1) Cf. II^{a} II^{ae}, q. 15, a. 1; q. 16, a. 4.
(2) Saint Jean de la Croix, *Nuit obscure*, l. II, c. XVII.

Ah! c'est ici quelque chose de tout à fait nouveau, une expérience de Dieu lui-même perçu comme présent, encore que ce soit par une sorte de contact et non par une vue. Présence heureuse, présence sainte, victorieuse de tout mal! Devant le Souverain Bien intuitivement perçu, les anges et les saints veulent toutes choses par ordre à lui, sous la raison de ce Bien véritable, de même que les hommes sur la terre veulent tout sous la raison abstraite de bien; et, parce qu'ils veulent tout sous la raison de Dieu et pour Dieu, les anges et les saints sont incapables de pécher. L'expérience mystique constitue la participation la plus haute de cet état de triomphe; tant que Dieu est là, il n'y a point de place pour le Mauvais. Et toutefois, qu'elle est loin du ciel encore! La charité, issue du cœur de Dieu dans le nôtre, est la présentation la moins restreignante qui soit possible de lui sur la terre, sauf le cas infiniment rare, si toutefois il est réel, d'une vision transitoire de son essence. En un sens, elle ne le restreint pas, puisqu'elle est sa vie en nous : bien supérieure de ce chef à toute idée, même infuse. Pourtant, elle n'est pas Dieu, mais un effet de Dieu; les touches les plus substantielles ne sont que des effets de Dieu. Parce qu'elles sont en nous comme le parfum de son être, émané sans distance, sa respiration immédiate, elles peuvent bien, dans la lumière supérieure des dons, nous révéler par une conscience voilée et nous faire éprouver son existence et présence, avec un pressentiment de ce qu'il est, à faire défaillir l'âme qu'il accable de son amour, mais non pas le donner à voir quidditativement. Saint Jean de la Croix l'a dit avec une éloquence incomparable : « Les communications et manifestations divines, pour grandes qu'elles soient, les connaissances les plus étonnantes et les plus sublimes accordées à l'âme, ne montrent jamais Dieu selon l'essence, et n'ont même rien de commun avec cette réalité. A la lettre, Dieu reste toujours

caché à l'âme (1). » Et encore : Plus le sentiment de Dieu est extraordinaire, plus « l'âme ne perçoit clairement qu'une chose, c'est que tout reste à comprendre », bien qu'elle ait « le sentiment absolu de la perfection et des délices qui se cachent là (2) ». Si l'on voyait Dieu sur terre, les saints mourraient-ils de ne le voir pas? Et, pour reprendre la comparaison de tout à l'heure, notre âme aussi ne se manifeste que par nos actes, et en tant qu'elle est connotée dans l'objet formel et direct de notre connaissance.

L'intellectualité divine et la présence objective ne passent à l'acte parfait que dans la vision, lorsque Dieu, sous la lumière de gloire, affecte immédiatement l'âme par son essence.

Dieu se cache de même dans l'Eucharistie : elle est le mystère de foi par excellence. Ces choses ont été dites admirablement par saint Thomas, en des strophes simples et sans apprêts, où la tendresse de la charité anime de grâce et de poésie les expressions les plus intellectuelles du dogme. Il suffit de les lire, de les paraphraser à peine, pour avoir tout le sens de l'Eucharistie, son harmonie avec la foi, le terme de la béatitude où elles tendent de concert, l'unité de la doctrine sur le pain de vie.

Je vous adore, ô Divinité cachée; sous ces apparences, mystérieusement vous demeurez. Mon cœur se soumet à vous tout entier, parce qu'il se perd à vous y contempler.

La vue, le toucher, le goût, sont ici déçus; la foi, qui vient par l'ouïe, est seule notre sûr guide. Je crois tout ce qu'a dit le Fils unique de Dieu; rien n'est plus véritable que le Verbe de vérité.

Sur la croix se cachait la seule divinité ; ici, l'humanité

(1) *Cantique spirituel*, str. I. — (2) *Ibid.*, str. VII et XI.

se dérobe en même temps. Je crois et confesse l'une et l'autre pourtant, et prie comme pria le larron pénitent.

Je ne vois pas vos plaies comme les vit Thomas; mon cœur néanmoins vous confesse pour mon Dieu. Faites qu'à vous je croie toujours davantage, que j'espère en vous, que je n'aime que vous.

Donnez à mon esprit de vivre de votre lumière, de n'avoir de goût que pour votre douceur. Faites-moi un cœur pur, vous qui sauvez le monde.

O mémorial de la mort du Seigneur, pain vivant qui donnez la vie à l'homme; Dieu réellement présent, quoique dans le mystère, comme la foi vous donne obscurément à l'âme!

Jésus, que mes regards ne voient que sous un voile, vous savez ma prière, la soif qui me dévore : vous voir sans distance, sans séparation, face à face; dans la vue de votre gloire, la béatitude.

fr. E. Pichery, O. S. B.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Cause et fécondité des douleurs de Marie

Nous voudrions parler de la cause et de la fécondité des douleurs de la Sainte Vierge, dans leur rapport avec la plus grande grâce que nous puissions désirer, celle de la persévérance finale. C'est la seconde partie de l'*Ave Maria* qui nous y invite : « Sancta Maria, Mater Dei; ora pro nobis nunc et in hora mortis nostrae, Amen ». Ce rapport des souffrances de Marie avec la grâce de la bonne mort, toute âme chrétienne le perçoit au moins confusément, mais plus on pénètre dans le Cœur douloureux et immaculé de Marie, plus on voit que la profondeur de son amour pour Jésus agonisant a fait d'elle l'Auxiliatrice très tendre et très forte des mourants qui implorent son secours.

Il est un saint amour et une sainte haine qui devront s'exprimer dans notre dernier soupir : l'amour de Dieu et la haine du péché. Où puiserons-nous cette contrition et cet amour plus fort que la mort, sinon dans le Cœur Sacré de Jésus et dans le Cœur douloureux de sa sainte Mère? Pour nous pénétrer de cette salutaire pensée, voyons :

1. Ce qu'est la grâce de la persévérance finale,
2. Quelle fut la cause des douleurs de Marie,
3. Quelle est la fécondité de ses souffrances pour le salut des agonisants.

I

La grace de la persévérance finale

Pour bien mourir, il faut une grâce. Les enfants du catéchisme n'ignorent pas que, pour être sauvé, il faut même au moment de la mort être en état de grâce. C'est là, simplement exprimée, une doctrine très haute, qui dépasse infiniment toutes les spéculations des savants et des philosophes sur la mort. Lorsque notre corps perd ses forces et sa vie, commence à se corrompre, va devenir un cadavre qui tombera bientôt en poussière, il y a en nous un principe de vie intellectuelle et morale, qui ne peut pas mourir : l'âme spirituelle. La droite raison, par ses seules forces, peut affirmer cette vérité que plusieurs philosophes non chrétiens ont enseignée. Ces philosophes ont même pu dire, d'un point de vue purement naturel, les conditions d'une bonne mort, celle d'un juste ou d'un sage, qui élève sa volonté à la hauteur du devoir manifesté et dicté par la raison. Et les incrédules pensent qu'il n'est pas besoin d'une grâce pour mourir ainsi, qu'il suffit de l'énergie naturelle de la volonté, laquelle s'élève parfois à l'héroïsme.

Mais dans un ordre très supérieur à celui de la seule raison, notre foi nous dit ce qu'enseigne le catéchisme : pour faire une bonne mort, il faut être en état de grâce. Qu'est-ce à dire? Il ne suffit pas de mourir dans l'amour des siens, dans l'amour de sa famille, de sa patrie : il faut mourir dans l'amour de Dieu, dans la conformité à la volonté de notre Père céleste, qui nous appelle à une béatitude surnaturelle, à la vie de l'éternité et qui donne à toutes les âmes de bonne volonté la grâce pour y parvenir. Ces bonnes volontés, c'est lui-même qui les suscite, les aide et finalement les confirme dans le bien.

Il faut donc qu'à la mort il y ait dans notre âme le germe

de la vie du ciel, *semen gloriae*. Étonnant et sublime contraste : au moment où le corps perd ses forces, se refroidit et déjà se corrompt, il faut, pour être sauvée, que l'âme soit vivante, non seulement de la vie naturelle d'une intelligence clairvoyante et d'une volonté énergique, mais vivante d'une vie divine, participation de la vie intime de Dieu. Il faut, pour mourir chrétiennement, avoir dans l'essence même de l'âme la grâce sanctifiante, dans l'intelligence la lumière surnaturelle de la foi, dans la volonté l'espérance du ciel et la charité ou l'amour de Dieu par-dessus tout. Ainsi, par Jésus, la mort devient le passage à l'éternelle vie. Sitôt après le dernier instant de notre existence terrestre, intérieurement et définitivement éclairés sur l'état de notre conscience, nous percevrons ce qui nous est dû pour toujours, selon nos mérites ou nos démérites.

Pensons que la presque totalité de la vie de l'âme doit se passer dans l'au-delà. Que peuvent être soixante ou quatre-vingts ans vécus sur la terre, en comparaison de milliards d'années, bien plus, d'une vie sans fin, heureuse ou malheureuse, qu'est celle d'outre-tombe ?

Aussi, rien de plus important pour chacun de nous que de mourir chrétiennement, dans l'amour de Dieu et le vrai repentir. Quelle grâce précieuse, celle qui fortement et suavement nous fera faire notre dernier acte de contrition et nous confirmera dans la charité ! C'est là précisément la grâce de la bonne mort ou de la persévérance finale : sans elle, nous sommes perdus pour l'éternité ; par elle, c'est le ciel qui s'ouvre, ou qui, tout au moins, après la purification, s'ouvrira pour toujours à nous.

Cette grâce de la persévérance finale combien peu y pensent sérieusement ! Beaucoup vivent dans plus la folle insouciance, croyant avoir toujours le temps de se convertir, remettant la chose à plus tard, au moment peut-être où, après avoir abusé de tous les secours divins, ils n'auront plus

guère de connaissance pour s'occuper de la grande affaire de leur salut. La vie du monde est comme un de ces grands trains où l'on s'installe confortablement, où l'on cause, on joue, on dort, si bien que l'on ne fait plus attention que le convoi marche à toute vitesse ; ainsi, dans leur voyage vers l'éternité, beaucoup perdent conscience de la fuite extrêmement rapide du temps, et, loin de se préparer à la mort, ces âmes sans espérance s'étourdissent pour n'y penser jamais. D'autres, qui ont des habitudes de vie chrétienne, manifestent parfois une assurance qui ressemble plus à la présomption qu'à la véritable espérance, et paraissent croire avoir mérité la grâce de la bonne mort.

Cette grâce dernière, pouvons-nous prétendre la mériter au sens propre de ce mot? Le mérite proprement dit est un droit strict à une récompense. Avons-nous ce droit à la grâce de la bonne mort, du fait que nous avons vécu chrétiennement vingt ans, quarante, soixante ans et plus? Pouvons-nous par nos mérites être véritablement assurés de notre persévérance finale? Grave question, sur laquelle se sont trompés de façon contraire les pélagiens et les protestants (1). Ici, comme toujours, la foi véritable est, dans sa simplicité, d'une admirable profondeur. Notre-Seigneur a prédit : « *La charité de beaucoup se refroidira, mais celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé* » (Matth., XXIV, 12). *De deux hommes qui seront dans un champ, l'un sera pris, l'autre laissé; de deux femmes qui seront à moudre à la meule, l'une sera prise, l'autre laissée* » (Matth., XXIV, 40). Saint Paul ajoute (Phil., II, 12) : « *Ainsi, mes bien-aimés, comme vous avez toujours été obéissants,*

(1) Les Pélagiens disaient que nous pouvons mériter strictement la première et la dernière grâce. — Les Protestants soutenaient que pour être sauvé la foi suffit sans les œuvres méritoires, et que dès ici-bas on peut, sans révélation spéciale, être absolument certain de sa propre prédestination ; dès lors, on serait sauvé même sans mériter.

travaillez à votre salut avec crainte et tremblement,... car c'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir. » — « *Que celui qui croit être debout, prenne garde de tomber* » (I Cor., x, 12). Qu'il mette sa confiance dans le Tout-Puissant, seul capable de conserver le juste, simple et sans reproche, au milieu d'un monde corrompu et pervers (Phil., II, 15; Rom., XIV, 4).

La sainte Église, pour nous prémunir également contre la présomption et le désespoir, nous dit : « *Bien que nous devions tous espérer fermement en Dieu, personne ne peut avoir* (sans une révélation spéciale) *la certitude absolue qu'il persévérera jusqu'à la fin* » (Concile de Trente, Sess. VI, c. 13 et can. 16). Sans doute le bon Dieu ne nous abandonnera jamais le premier, mais nous-mêmes pouvons l'abandonner; nous pouvons manquer à la grâce et faiblir dans la lutte contre les tentations de la chair, du monde et du démon.

La théologie avec saint Augustin (1) et saint Thomas (2) précise encore ce que disent la sainte Écriture et l'Église; elle ajoute : On ne peut pas mériter le principe même du mérite. Or ce principe du mérite, c'est précisément l'état de grâce et la persévérance dans cet état. De même donc qu'on ne peut pas mériter la première grâce de la conversion, on ne peut pas mériter strictement la dernière.

Mais il est des dons, qu'on ne peut pas strictement mériter, et que cependant on peut, on doit même demander, auxquels on peut et l'on doit se disposer. Telle est la grâce de la conversion dans le cours de la vie, telle aussi celle plus précieuse encore de la persévérance finale, au terme du voyage. Ne pas la demander, ne pas s'y préparer c'est évidemment, quoi qu'en aient dit les Quiétistes, la

(1) S. Augustin, *De dono perseverantiae*, c. 6 et 17, et *de Prædestin. sanctorum*, c. 11.

(2) S. Thomas, *Summa theol.*, I^a II^{ae}, 114, 9.

plus funeste et la plus insensée des négligences. « *Demandez et vous recevrez..., frappez et l'on vous ouvrira* » (Matth., VII, 7). Notre-Seigneur lui-même nous a appris à dire dans le *Pater* : « *Ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal* », pour que nous persévérions.

Pouvons-nous donc, par la prière, obtenir infailliblement la grâce de la bonne mort? La théologie enseigne que la prière faite en certaines conditions nous obtient infailliblement les biens nécessaires au salut et par suite la dernière grâce. Mais vous connaissez ces conditions de la prière infailliblement efficace : elle doit être humble, confiante et persévérante. Ici reparaît notre fragilité : nous pouvons manquer de persévérance dans la prière, comme dans les œuvres méritoires. Bossuet dit très profondément : « Dieu « veuille ne pas permettre que nous succombions à la ten- « tation de ne pas prier, qu'il nous délivre du mal de per- « dre le goût et la volonté de prier. Et y a-t-il aucun « endroit de notre vie, où nous éprouvions plus sensible- « ment le besoin de cette grâce qui prend le cœur, que « nous l'éprouvons dans la prière?... Ainsi la plus grande « et la plus efficace, et en même temps la plus gratuite de « toutes les grâces est la grâce de persévérer dans la prière « sans se relâcher jamais... malgré même les sécheresses « et tant de tentations de laisser tout là (1). »

Nous avons donc besoin d'être aidés jusqu'à la fin, non seulement pour mériter, mais pour prier. A qui demanderons-nous secours? Au bon Dieu, certainement, auteur de toute grâce; à Notre-Seigneur, qui a versé son sang pour notre salut. Il nous l'a dit lui-même : « *Si vous demandez*

(1) BOSSUET, *Défense de la Tradition et des saints Pères*, l. XII, c. X et VIII. Nous disons de même à la sainte messe, avant la communion : « Fac nos tuis semper inhaerere mandatis, et a te nunquam separari permittas. — Faites-nous, Seigneur, obéir toujours à vos commandements et ne permettez pas que nous nous séparions jamais de vous. »

à mon Père une chose en mon nom, il vous la donnera; vous n'avez encore rien demandé en mon nom » (Joan., XVI, 23, 24). Et comme Jésus est notre Médiateur auprès de son Père, Marie est notre Médiatrice auprès de Jésus. « Dieu veut donner tous ses dons et même ce don de la persévérance finale à ceux qui l'en prient de la manière dont il veut être prié (1) », par l'intercession du Sauveur et de sa sainte Mère.

C'est de cette médiation de Marie que nous devons nous entretenir.

II

Le mystère des douleurs de la sainte Vierge

Parmi les mystères de la vie de la Sainte Vierge, un des plus profonds, des plus touchants, des plus lumineux et des plus féconds est celui de ses douleurs. Pourquoi Marie, plus que toute autre créature, peut-elle nous obtenir la grâce de la contrition dernière? Parce que, plus que toutes les autres créatures, elle a saintement souffert du mal le plus grave dont le pécheur doit s'affliger.

Pénétrons un peu dans le mystère d'amour du Cœur de la sainte Vierge. Voyons 1° quelle fut la cause profonde de ses souffrances, et 2° quelle en fut la fécondité.

La cause des douleurs de Marie

Toute âme chrétienne, habituée à faire son chemin de croix, répondra : La cause profonde des douleurs de Marie, comme de celles de Jésus, ce fut le péché. Bienheureux les cœurs simples, pour qui cette vérité fondamentale n'est

(1) Bossuet, *Instr. sur les états d'oraison*, l. IV, au début (contre les Quiétistes). Cf. S. Augustin, *De dono perseverantiae*, c. 6 : « *Hoc Dei donum suppliciter emereri potest* ».

pas seulement une formule gravée dans la mémoire, mais une vérité de vie. Bienheureux ceux qui éprouvent une vraie douleur de leurs fautes. En ce sens Notre-Seigneur a dit : « *Bienheureux ceux qui pleurent* » (Matth., v, 5). Bonne souffrance, que seule la grâce peut produire en nous. De quoi souffrons-nous généralement? Des maladies qui éprouvent notre corps, plus encore parfois des blessures faites à notre amour-propre, à notre vanité, à notre orgueil. Nous souffrons aussi tout naturellement de l'ingratitude des hommes, des injustices, qui affligent notre famille, notre patrie. Mais nous souffrons trop peu du péché, de nos propres fautes, en tant qu'elles sont une offense à Dieu.

A la réflexion, nous nous disons bien que le péché est le mal de tous le plus profond. Qu'il s'appelle orgueil, avarice, envie, luxure, il atteint les âmes mêmes dans toutes leurs énergies, et par suite il est cause de tous les désordres que nous déplorons dans les familles et les sociétés, cause évidente de cette terrible guerre, qui a ensanglanté l'Europe durant plus de quatre ans. Malgré cette vue, nous n'éprouvons pas une bien grande douleur des fautes personnelles, par lesquelles nous coopérons plus ou moins au désordre général; notre légèreté et notre inconstance nous empêchent de prendre vivement conscience de ce mal, dont la profondeur même nous échappe. Il ressemble à ces maladies qui atteignent les organes les plus essentiels, et que nous portons parfois en nous sans les soupçonner, tandis que nous crions pour une égratignure.

Pour ressentir très vivement cette bonne souffrance qui est celle de la contrition, il faudrait avoir un amour très profond de Dieu, que le péché offense; il faudrait avoir aussi un désir ardent du salut des âmes, que le péché détourne de leur fin.

Les saints souffrent du péché dans la mesure de leur amour pour Dieu et pour le prochain. Sainte Catherine de Sienne reconnaissait les âmes en état de péché mortel à l'odeur insupportable qu'elle sentait en leur présence. Une carmélite, apprenant la publication du livre de Renan contre la divinité de Jésus, faillit s'évanouir de douleur (1). Mais si vous voulez comprendre jusqu'où peut aller la souffrance causée par le péché, demandez ce secret au Cœur de Marie. La mesure de sa douleur fut celle de son amour pour Dieu, pour son Fils et pour les âmes.

L'amour de Marie pour le bon Dieu, qui peut le mesurer? La charité très ardente des plus grands saints, d'un saint Paul, d'un saint Jean, ne peut se comparer à la charité de Marie. Pensons que, dès le premier instant de sa Conception immaculée, celle qui devait être la Mère du Sauveur avait reçu une plénitude de grâce et d'amour qui dépassait la grâce de tous les saints et de tous les anges réunis. Comme un diamant vaut incomparablement plus à lui seul que des milliers d'autres pierres, Marie dès le premier instant l'emporte sur toutes les âmes par sa charité. Cette plénitude initiale de grâce n'a cessé de grandir par une fidélité parfaite; jamais la moindre faute vénielle n'est venue ralentir en elle l'élan de son amour. Chacun de ses actes méritoires, plus fervent que le précédent, multipliait l'intensité de sa charité, selon une progression prodigieuse que nous ne pouvons pas imaginer (2).

Si telle était la ferveur de l'amour de Dieu dans l'âme de la Vierge, combien dut-elle souffrir du plus grave de tous les maux, dont notre légèreté et notre inconstance nous empêchent de nous affliger!

(1) *Vie de Sœur Marie-Aimée de Jésus*, carmélite, P. I, p. 310.
(2) P. Hugon, *La Mère de la divine grâce*, Paris, Lethielleux, pp. 122-123.

Marie, dans la lumière surnaturelle qu'éclairait son intelligence, voyait que toutes les âmes sont appelées à chanter la gloire de Dieu, incomparablement mieux que les étoiles du ciel. Chaque âme devrait être comme un rayon de la divinité, rayon spirituel plein de pensée et d'amour. Notre intelligence n'est-elle pas faite pour connaître Dieu et notre cœur pour l'aimer? Or tandis que les astres suivent régulièrement leur voie fixée par la Providence et racontent la gloire du Créateur, des âmes innombrables, dont chacune vaut un monde, se détournent de Dieu. A la place de ce rayonnement divin, de cette gloire extérieure du Très-Haut, que trouve-t-on dans des milliers de cœurs? Trois plaies horribles : la concupiscence de la chair, comme s'il n'y avait d'autre amour désirable que l'amour charnel; la concupiscence des yeux, comme s'il n'y avait d'autre gloire que celle de la fortune et des honneurs; l'orgueil de la vie, comme si Dieu n'existait pas, comme s'il n'était ni notre Créateur, ni notre fin, comme si nous n'avions d'autre Dieu que nous-mêmes.

Ce mal. Marie le voyait dans les âmes, comme nous voyons, nous, les plaies purulentes dans un corps malade. Or la perfection que l'Immaculée Conception avait apportée en elle la rendait extraordinairement sensible à toutes les plus vives douleurs, spécialement à celle du péché.

Mais surtout la Mère du Sauveur a vu, sans illusion possible, se préparer et se consommer le plus grand des crimes, le péché contre la lumière divine libératrice, le péché contre l'Auteur du salut, le déicide.

La cause des douleurs de Marie ce fut l'ensemble de tous les péchés réunis, de toutes les révoltes, de toutes les colères sacrilèges, portées en un instant à leur paroxysme et s'acharnant contre Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Pensez à l'amour de Marie pour son Fils, non seulement chéri, mais légitimement adoré. Pensez qu'elle l'a mira-

culeusement conçu, qu'elle l'aime avec un cœur de Mère, et avec un cœur de Vierge, le plus pur et le plus tendre qui fut jamais. Elle l'aime non seulement comme son unique enfant, mais comme son Dieu, avec une intensité surnaturelle d'amour, que nous ne pouvons pas soupçonner. Pensez que Marie n'ignore rien des causes du crucifiement, rien des causes humaines (l'acharnement des Juifs, le peuple élu, son peuple à elle), rien des causes supérieures (la rédemption des âmes pécheresses), et vous entreverrez quelque chose des douleurs intimes de la Vierge Mère.

Il n'est pas besoin d'une seconde croix pour elle, dit Bossuet, la Croix de son Fils suffit : elle ne fait qu'un avec lui par l'amour. Toutes les souffrances physiques de Jésus, elle les ressent dans sa vive sensibilité; les blessures des mains et des pieds, elle en souffre plus que n'en souffriront jamais les stigmatisés comme saint François. Toutes les souffrances morales du Sauveur, qu'elles viennent des hommes, de leur trahison, de leurs ricanements, qu'elles viennent de l'enfer, qu'elles viennent de Dieu, juste juge, Marie les éprouve dans la mesure de son amour.

Semblable à tout l'être défiguré et intérieurement broyé de Jésus, plus que les corps et les cœurs des malades, des mourants et des martyrs, le Cœur de Marie fut changé en douleur par les péchés de l'humanité. Marie est ainsi devenue Reine des Martyrs, parce que plus que personne, après Jésus, elle a enduré le martyre du cœur. Vraiment, comme le lui avait prédit le vieillard Siméon, un glaive lui transperça la poitrine. Et le coup de lance qui ouvrit le Cœur du Sauveur, elle le ressentit physiquement et moralement comme le dernier outrage fait à l'Homme-Dieu sur la Croix, et comme la figure de tous ceux qui allaient l'atteindre dans l'Eucharistie.

Pour se faire une idée vive des souffrances intérieures de la Vierge, il faudrait avoir reçu, comme les saints, de ces

grâces crucifiantes qui font participer les âmes à la Croix du Sauveur. Sainte Catherine de Ricci, par exemple, eut pendant douze ans, tous les vendredis, une extase de douleur de vingt-huit heures ; elle y revivait les souffrances de la Passion. Au début, son corps frémissait, elle demandait grâce ; mais Notre-Seigneur lui disait : Ce sera pour l'âme de ce pécheur que tu m'as recommandée, et elle acceptait de faire encore ce terrible chemin de croix. Or les souffrances de sainte Catherine de Ricci n'approchent pas de celles de la Vierge : tous les déchirements du Cœur de Jésus retentirent dans le Cœur de Marie, qui serait morte d'une pareille torture morale, si elle n'avait été surnaturellement soutenue par une grâce exceptionnelle.

Ames qui demandez la grâce d'une bonne mort, pour avoir une sainte douleur de vos fautes, ayez recours à l'intercession de la Mère du Sauveur. Rappelez-vous la cause de ses souffrances : vous ne soupçonnez pas combien elles sont fécondes.

La fécondité des souffrances de Marie

Qu'y a-t-il de vraiment fécond dans l'ordre du salut pour nous rapprocher de Dieu? Les progrès des sciences humaines, de l'art, de l'industrie, des œuvres sociales, ont certes leur valeur, dans leur ordre, pour nous assurer le nécessaire ici-bas. Mais tout cela reste très inférieur à la vie des âmes. Ce qui compte ici, ce sont les mérites, le sacrifice et la prière. Or les douleurs de la Vierge au Calvaire sont d'une fécondité inépuisable pour nous, à cause précisément de leur triple valeur corédemptrice de mérite, de sacrifice et de prière.

1. Ces souffrances ont été méritoires pour nous, parce que, en union avec Notre-Seigneur, c'est pour notre salut et notre sanctification que Marie a enduré le martyre du

cœur. Tout ce que le Verbe fait chair nous a mérité en stricte justice, la Sainte Vierge nous l'a mérité selon une convenance, fondée sur la sainte amitié qui l'unissait au Très-Haut. Pie X (Encyc. *Ad diem illum*, 2 févr. 1904) a approuvé cet enseignement commun des théologiens, d'après lequel Marie unie à Notre-Seigneur nous a mérité *de congruo* ce qu'il nous méritait lui-même *de condigno*.

Qui peut apprécier la valeur d'un pareil mérite? Il se mesure au degré de charité du Cœur immaculé de Marie. A raison de la plénitude de grâce qu'elle avait reçue, la Mère du Sauveur méritait déjà par les actes les plus faciles, plus que tous les martyrs ensemble par les actes les plus pénibles au milieu de leurs supplices. Que dut être, dès lors, la valeur des mérites de la compassion de Marie au pied de la Croix? Pour le soupçonner, considérons ce que furent en elle les actes des trois vertus théologales.

Impossible de concevoir un acte de foi plus grand que celui de la Vierge au Calvaire : en cette heure d'obscurité profonde, qui a été appelée l'heure des ténèbres, lorsque la foi des Apôtres eux-mêmes chancelle, lorsque Jésus, humainement parlant, paraît tout à fait vaincu et son œuvre à jamais anéantie, lorsque le Ciel lui-même semble ne pas répondre à la supplication du Crucifié, Marie ne cesse pas un instant de croire que son Fils est le Sauveur de l'humanité; et lorsqu'il prononce ses dernières paroles : *Consummatum est*, dans la plénitude de sa foi, la Vierge comprend que l'œuvre du salut est consommée par l'anéantissement le plus douloureux. Elle comprend que son Fils agonisant est déjà le vainqueur du péché, et que dans trois jours il sera le vainqueur de la mort, suite du péché. C'est là le plus grand acte de foi : voir le doigt de Dieu, bien plus, l'intervention suprême de Dieu là où les meilleurs, les plus croyants ne voient que ténèbres et désolation. Il y a là pour nous une très grande leçon pour les heures les

plus douloureuses de notre vie, où tout paraît perdu, et où une grande foi peut attirer sur nous les paroles de résurrection, qui produisent ce qu'elles signifient.

Ce fut en même temps en Marie l'acte suprême d'espérance, au moment où tout semblait désespéré. Marie entendit tout le sens de la parole dite au bon larron : « *Ce soir, tu seras avec moi en Paradis* » ; elle vit dès lors le ciel s'ouvrir pour les élus.

Ce fut enfin le plus grand acte de charité : aimer Dieu jusqu'à lui offrir son Fils innocent, au milieu des pires tortures; aimer Dieu par-dessus tout, au moment où elle était frappée par lui dans ses affections les plus hautes et les plus profondes, dans l'objet même de sa légitime adoration.

2. Le sacrifice ici égale le mérite; l'un et l'autre sont d'une valeur inestimable. Sans doute, Jésus seul peut offrir une réparation égale à l'offense du péché mortel. Mais en union avec Jésus, Prêtre éternel, Marie dit son *fiat* dans la douleur, comme elle l'avait dit dans la joie au jour de l'Annonciation. En union avec lui, elle aussi est victime pour nous : victime consciente de la gravité des crimes à expier, victime d'une générosité sans limite, non seulement elle se donne tout entière, mais elle offre son Fils unique qui lui est incomparablement plus cher que sa propre vie; victime absolument innocente, son expiation fut d'autant plus acceptée par Dieu et profitable à l'humanité, que Marie Immaculée n'avait pas besoin de réparation pour elle; par suite, ce trésor spirituel est devenu tout entier notre héritage et l'Église nous en applique incessamment les indulgences.

Fécondité inépuisable des souffrances de Marie : ce sont les douleurs de l'enfantement spirituel qu'elle endura quand Jésus lui confia la maternité de notre race en la personne de saint Jean : « *Fils*, dit Jésus à Jean, *voilà votre*

Mère », et à Marie : « *Femme, voilà votre fils* » (Jean, XIX, 27). Cette parole du Sauveur prononcée du haut de la croix produisit, comme une parole sacramentelle, ce qu'elle signifiait. Elle était dite par le Verbe fait chair, qui allait mourir, mais qui était toujours assez fort pour toucher les cœurs et les vivifier comme il lui plaisait. Cette parole créa entre Marie et Jean un lien spirituel très intime. Elle donna à Marie une affection toute maternelle et très profonde qui enveloppa et pénétra désormais l'âme de Jean et toutes les âmes rachetées par le sacrifice de la Croix.

Ainsi le Calvaire, pour Marie comme pour Jésus, a été vraiment le *consummatum est* de sa mission corédemptrice, de sorte que toute vraie dévotion à Marie doit dire de la Mère des douleurs : « *Nihil scio nisi Mariam Crucifixo compatientem* », comme saint Paul disait du Sauveur : « *Je ne veux connaître que Jésus-Christ crucifié* » (I Cor., II, 2).

3. Maintenant au Ciel, Marie, comme son Fils, ne mérite plus, ne souffre plus pour réparer, mais elle ne cesse pas de prier pour nous. D'elle, comme de Jésus, il est vrai de dire : « *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* » (Hebr., VII, 25). Elle prie pour que nous soient accordés tous les secours mérités par le sacrifice de la Croix. Que doit être cette prière de la Vierge au ciel? Prière éclairée et universelle : Marie connaît toutes les grâces dont toutes les âmes ont besoin, parce qu'elle est notre Mère et qu'elle a reçu de Dieu la mission universelle d'aider toutes les âmes dans la voie du salut. Prière très fervente, qui ne perd rien de son intensité pour s'étendre à tous les pécheurs. Parce qu'elle est souverainement bonne, Marie prie pour tous les hommes, mais plus spécialement pour ceux qui ne résistent pas à ses bonnes inspirations et qui se recommandent à elle assidûment. Elle les regarde avec une particulière tendresse, son intercession pour eux se

fait plus pressante, plus absolue, et elle obtient finalement ce qu'elle demande, elle les conduit au port du salut.

Les grâces qu'elle obtient, elle en est enfin la Dispensatrice. Idéal des prédestinés, Marie forme progressivement les élus (1). Elle distribue sur le chemin de la vie les secours surnaturels qui préparent et assurent la bonne mort, et elle exerce à la dernière heure son patronage d'Avocate et Auxiliatrice des mourants. C'est surtout à ce moment suprême, où se décide le sort d'une âme, que la sainte Vierge se souvient de l'amour qu'on lui a témoigné. Elle se rappelle que ses serviteurs lui ont dit des milliers de fois : « *Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.* » Elle les soutient dans les dernières luttes de l'agonie, elle les défend contre le démon. Elle, qui possède en son cœur la haine souveraine du péché, leur inspire la douleur de la vraie contrition et leur fait faire l'acte de charité parfaite ; quand ils ont expiré, elle les suit au purgatoire, pour les conduire finalement au ciel.

On raconte que saint Jean de Dieu, qui avait pendant toute sa vie montré une grande piété à l'égard de Marie, ne la sentant pas près de lui, à son agonie, comme il l'aurait voulu, se plaignait doucement à elle d'être délaissé. Elle daigna lui apparaître et lui adressa ces paroles consolantes, rapportées par les Bollandistes : « Jean, ce n'est pas mon habitude d'abandonner mes serviteurs à un pareil moment. »

Elle n'abandonne pas non plus les pécheurs. Elle met tout en œuvre pour faire pénétrer le repentir dans leur âme, ouvrir leur esprit à la confiance. Et, parmi les conversions de la dernière heure, il doit y en avoir bien peu qui ne soient dues à quelque pratique en l'honneur de la

(1) B. Grignon de Montfort, *Traité de la vraie dévotion à Marie*, c. v, a. 2.

sainte Vierge, au port du scapulaire, à la récitation de l'*Ave Maria*, de l'*Angelus*, du *Souvenez-vous*, ou du Rosaire. Ces dernières années, tel écrivain extrêmement léger, sur les instances de sa mère, avait fini par lui promettre de dire un *Ave Maria* tous les jours, et il le disait ; en dehors de cette prière, rien dans sa vie ne le disposait à une bonne mort : au dernier moment, il se confessa et mourut chrétiennement.

Que de fois pendant la dernière guerre, Marie a assisté nos pauvres soldats mourants : on rapporte qu'un jeune Français agonisant prononçait en latin les paroles de l'*Ave Maria* ; il ne put les terminer, mais un soldat allemand, qui mourait à côté de lui, continua la prière. Marie veillait sur eux, et leur faisait faire surnaturellement le sacrifice de leur vie, pour les introduire dans un monde meilleur.

Avec l'assistance de la sainte Vierge, la mort n'est plus la mort, c'est, comme le dit Bossuet, le commencement de la délivrance, le passage à l'immortalité.

*
* *

Que conclure ? La dévotion à Marie est un signe de prédestination. Tant qu'on reste attaché à la distributrice des grâces, on est avec le Seigneur ; plus on s'unit à elle, plus on reçoit les influences divines.

Mais pour que cette dévotion soit vraiment une garantie de salut, elle ne doit pas consister seulement en quelques prières dites du bout des lèvres, en certains exercices extérieurs, qui laisseraient pleine liberté aux passions. Ce doit être une pratique d'imitation. La médiation de la Mère de Dieu appelle en effet une coopération de notre part. Et le meilleur moyen d'assurer cette coopération n'est-il pas de vivre en union avec Marie, en méditant les mystères joyeux,

douloureux et glorieux de sa sainte vie, particulièrement en sanctifiant, par le souvenir de ses douleurs, nos peines, souvent déraisonnables, parfois accablantes, presque toujours mal supportées ?

Dans cet esprit, redisons souvent l'invocation : « Cœur douloureux et immaculé de Marie, priez pour nous. » Cœur douloureux, dans la mesure où il était immaculé, où il était plus pur, puisque sa grande souffrance venait du péché; Cœur douloureux, débordant de vie divine, priez pour nous. Souvent cette invocation a calmé les agonisants; habituons-nous à la prononcer, pour qu'elle nous revienne tout spontanément à la mémoire et soit l'expression de notre dernier soupir (1).

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

(1) Sa Sainteté Benoît XV, dans une lettre au Directeur de l'Archiconfrérie de Notre-Dame de la bonne mort, dont le bulletin est publié à Rome (10, Piazza Rusticucci), a vivement recommandé aux fidèles de faire célébrer des messes pour obtenir la grâce de la bonne mort; c'est en effet la plus grande grâce, que nous ne pouvons cependant pas mériter, mais seulement obtenir par la prière, et il n'y a pas de plus grande prière que celle de Notre-Seigneur qui continue de s'offrir sur l'autel par le ministère de ses prêtres : « Idem nunc offerens sacerdotum ministerio, qui se ipsum tunc in cruce obtulit, sola offerendi ratione diversa » (C. de Trente, Denz. 940).

Un saint qui avait vendu son âme au diable :

Le Bienheureux Gilles de Santarem

(† 1265)

Il semble y avoir peu d'élus envers qui la miséricorde de Dieu se soit montrée plus prodigue qu'envers *le saint qui avait vendu son âme au diable*.

Il se nommait Gilles de Valladares et naquit en Portugal, aux environs de 1184 (1). Ses parents, riches et considérés, l'entourèrent, dès son entrée en ce monde, de ce que les hommes croient capable d'assurer le bonheur. Par une conception tout humaine de celui-ci, ils destinèrent leur fils à l'Église, sans se soucier de ce qui aurait dû être leur préoccupation primordiale : les droits du Créateur sur sa créature. Chargeant leur conscience de la plus écrasante des responsabilités, ils engagèrent Gilles dans des liens irrévocables avec le dessein de lui procurer, au moyen de l'état ecclésiastique et de bénéfices cumulés sans vergogne, une vie honorée, oisive et opulente. Il fut, hélas! particulière-

(1) La forme latine *Ægidius* s'était transformée graduellement en *Gidie, Girie, Gilie, Gire, Gile*, — en portugais *Gil*.

La source première est la *Vie*, écrite sur d'anciens manuscrits du couvent de Santarem par le P. André de Resende, O.P., prédicateur du roi Jean III, et publiée en 1586, par le P. Étienne Sampayo. Elle a été reproduite dans les *Acta Sanctorum*, t. III Maii, p. 402. — Cf. Echard, t. I, 221 b et 330 b. — Cardoso, *Agiologio lusit.*, t. III, p. 239 et suiv. — Diego do Rosario, *Hist. das vidas... dos Santos*, t. I.

ment bien doté sous ce rapport. A peine était-il sorti de l'adolescence qu'on l'envoya, pourvu de trois canonicats et de deux prieurés, à l'université récemment fondée de Lisbonne (1).

Son existence y était fastueuse, sa maison bien montée. Il faisait naïvement son personnage, au milieu de condisciples dont la plupart étaient pauvres. Une telle notoriété mondaine n'était pas pour lui déplaire. L'étude avait pour lui un attrait irrésistible : elle ne lui présentait pas seulement la satisfaction d'une curiosité intellectuelle légitime, mais aussi des espérances d'honneurs et de gloire. Il eut vite épuisé les ressources de son pays natal. Paris s'ouvrait devant lui : Paris, la cité des sciences ; Paris, la cité des plaisirs.

« Paris, dit un contemporain, reçoipt de toutes les parties du monde ceulx qui à lui viennent et trouve à chacun ses nécessitez, et donne doctrine et nourriture aux saiges et aux fols. Paris est une cité très puissante en richesses et en marchandises, paisible et en bon air ; et sur une bonne rivière pour les clercz ; et qui a prez, champs et montaignes pleins de beaulté pour rafraichir la veue des escoliers quand ils sont lassez et travaillez d'estudier ; et les rues et les maisons sont bien propres pour escolliers ; et pour ce ne laisse elle pas de recepvoir toutes les aultres manières de gens, suffisamment (2). »

Dans cette ville-lumière, pourtant, les études étaient, comme partout ailleurs, presque aussi empiriques que dans l'antiquité. Les expériences y tenaient peu de place. Les savants témoignaient une confiance aveugle en Hippo-

(1) Les canonicats de Coïmbre, de Braga et de Guarda ; les prieurés de Santa-Eiria de Santarem et de Coruche.

(2) Barthélemy l'Anglais, *Liber de proprietatibus rerum* (vers 1240). Cf. Langlois (Ch. V), *La connaissance de la nature et du monde, au Moyen Age* ; Paris, 1904, p. 160.

crate et Galien ; les ignorants croyaient aux magiciens et aux sorcières : les uns et les autres, partis de données fausses, aboutissaient aux conclusions les plus inconcevables, ainsi qu'en font foi les recueils intitulés *bestiaires* ou *lapidaires* qu'on se transmettait de génération en génération. Ils contiennent de tout : les récits de voyage y voisinent avec les recettes pour philtre d'amour, les prières infaillibles avec la liste des jours favorables à une saignée. Car les auteurs se donnent pour tâche de moraliser, c'est-à-dire de présenter au lecteur des similitudes arbitraires entre les objets les plus hétéroclites et les idées abstraites. En veut-on quelques exemples?

Le Nil est issu du Tigre. L'Inde est peuplée d'hommes sans tête ayant un œil entre les deux épaules, ou qui naissent avec des cheveux blancs, lesquels noircissent en vieillissant; dans le même pays, les femmes sont mères à cinq ans et meurent à huit. Les Finlandais, habitants de la Norvège, vendent les vents propices aux navires des étrangers; ceux-ci les pelotonnent en grosses boules sans y remarquer les nœuds perfides qui occasionnent des naufrages et permettent aux indigènes de s'enrichir à bon compte avec les cargaisons. La chaleur du ciel est la cause de la génération spontanée des grenouilles dans les nuées. Les pilules doivent être avalées en nombre impair, parce que le nombre impair a quelque chose de mystique et de divin!

Méfiez-vous par-dessus tout de la mandragore, plante qui, bien employée, saura vous tirer d'affaire en une foule de cas, et, manipulée sans précaution, vous perdra irrémédiablement. Ses racines ressemblent à un homme ou à une femme, avec des feuilles de laitue ou de bette, respectivement. Pour la cueillir, gardez-vous d'y toucher. Attachez-y un chien affamé que vous appellerez de loin en lui montrant un morceau de pain, — sans négliger de vous bou-

cher les oreilles. L'animal tirera sur la corde et tombera mort, car nul ne peut survivre qui a entendu le cri de la mandragore arrachée. Elle est pourtant un remède souverain ; la seule chose qui dépasse son pouvoir, c'est de ramener les défunts sur la terre.

Les étymologies les plus tirées par les cheveux sont celles que l'on admet le plus aisément : Ève se nomme ainsi de *Extra VAdens*, parce que la femme sort volontiers de la voie de la sagesse et de la raison (1).

*
* *

Gilles se mit donc en route pour Paris, la bourse bien garnie et accompagné d'une brillante escorte. L'orgueilleux jeune homme se voyait déjà en possession du diplôme de *mire* (2) ; mais ce n'était rien pour lui : il ne serait satisfait que lorsque, ayant écrasé tous ses rivaux, il serait devenu l'oracle de son temps. Son esprit inquiet et subtil pressentait les découvertes à faire dans le champ des sciences naturelles, et il résolut de s'orienter de ce côté.

Tandis qu'il chevauchait à travers l'Espagne, tout à ses rêves d'avenir, il fit une rencontre inattendue. Le diable en personne se présenta devant lui. L'heure était favorable. Le malin savait qu'un cœur empoisonné par la vanité et l'ambition est une proie facile, à demi conquise. Il offrit

(1) Langlois (ch. v), Ibid., p. 39 et p. 131.

(2) *Mire*, médecin. Les clercs séculiers seuls jouissaient du privilège d'enseigner et de pratiquer la médecine, privilège refusé aux réguliers (Conciles de Montpellier, 1162 et 1195). Par contre, les clercs ne pouvaient faire de la chirurgie et surtout pas brûler, inciser, répandre le sang (Concile de Latran, 1215). Cf. Vieillard (C.), *Essai sur la société médicale et religieuse au XII[e] siècle*, Paris, 1904. — Lecoy de la Marche, *Les sciences et la médecine au Moyen Age*, Nouv. Revue, XXXVI (1885), pp. 77-113. — Reunier (A.), *Quelques mots sur la médecine au Moyen Age, d'après le « Speculum majus » de Vincent de Beauvais*, Paris, 1893.

à celui dont il allait faire sa victime, et devant lequel il se posait en bienfaiteur, de lui donner et la science et la gloire en échange de son âme.

On sourira peut-être à ce trait. N'est-il pas de bon ton, aujourd'hui, même chez beaucoup de chrétiens, de ne plus croire à l'action directe du diable? On le range parmi les accessoires des « mystères » du Moyen Age ou des « féeries » à l'usage des enfants. Son existence et son activité n'ont pourtant pas cessé d'être des articles de notre foi, et nous n'avons besoin de sortir ni de notre pays, ni de notre siècle, pour en constater des exemples à la fois terrifiants et dûment contrôlés (1).

Gilles donna dans le piège et signa le pacte. Aussitôt, il disparut aux yeux de ses compagnons qui, malgré tous leurs efforts, ne purent retrouver sa trace. Son nouveau maître le cacha au fond d'un souterrain, à Tolède, où il passa sept années. Sans essayer de faire ici le départ de la légende et de l'histoire, nous savons que Tolède, au Moyen Age, tenait école de magie. On y voit encore un souterrain, appelé *Cueva de Hercules*, qui a toujours passé pour le repaire des cultes mystérieux et des incantations sataniques (2). Quoi qu'il en soit, il paraît certain par l'examen des dates que Gilles se déroba, pendant un temps consi-

(1) Cf. Chanoine Champault, *Une possédée contemporaine (1834-1914)*. Paris, 1924.

(2) Sa réputation était telle que, pendant des siècles, on n'osa s'y aventurer, à cause des légendes auxquelles le clergé, aussi bien que le peuple, ajoutait foi. Ce ne fut qu'en 1851 qu'on y pénétra et on reconnut l'existence d'une salle creusée dans la roche vive et remontant à l'époque romaine, au dire des savants. Une inscription prouvait qu'elle avait servi aux égouts; en même temps, on crut y trouver des indices que le culte de Mithra y avait été pratiqué. Il est fort possible qu'au Moyen Age ceux qui voulaient se livrer à des études suspectes, ou à des pratiques superstitieuses, se soient servis de la crainte inspirée par cet antre pour y poursuivre leurs expériences à l'abri des regards indiscrets.

dérable, aux recherches des siens et que lorsqu'il reparut, pour reprendre enfin la route de Paris, il avait acquis — on ne sait comment — une connaissance des sciences naturelles très en avance sur celle de ses contemporains.

A Paris, il conquit sans effort le grade de docteur en médecine, fit des cures retentissantes et, d'étudiant inconnu, devint rapidement célèbre professeur, ou *physicien*, comme on disait alors.

Sa grande fortune, encore accrue par ses succès, permit à Gilles de se créer, dans une installation somptueuse, une riche bibliothèque et un laboratoire. Un jour que, dans ce sanctuaire de son orgueil, il travaillait parmi ses manuscrits et ses cornues, il vit apparaître, monté sur un coursier écumant, un chevalier bardé de fer qui fonça sur lui en le menaçant de sa lance et en lui criant : « Change de vie! Change de vie, te dis-je! » Cette visite, est-il besoin de le dire? sema la terreur dans l'imagination de Gilles, mais les remords, un instant réveillés, s'assoupirent de nouveau et la vie quotidienne reprit son cours.

Dieu, cependant, n'abandonnait pas cette âme; sa miséricorde la poursuivait par des moyens qu'on eût dits empruntés à sa justice. Le cavalier inconnu revint une seconde fois, plus menaçant, s'il se peut, que la première : « Change de vie, sinon je te tue! » Tout tremblant, Gilles lui répondit : « Je changerai, Seigneur, mais donnez-moi du temps! » Éternel refrain des âmes molles, qui voudraient et ne veulent pas. Le fantôme toucha le malheureux de sa lance, le renversa et disparut.

Gilles se releva un autre homme.

Cette fois, enfin, s'était produit dans sa volonté ce revirement généreux qui, seul, caractérise la conversion. A son repentir venait s'ajouter le ferme propos de changer de vie et d'expier son passé par une pénitence proportionnée à ses égarements. Pour commencer, et afin de réparer

le scandale qu'il avait donné, il n'hésita pas devant le sacrifice public de ses livres de magie et en fit dresser un bûcher auquel il mit le feu de sa main; puis, craignant le retour de la tentation, il prit le parti de quitter Paris et de regagner le Portugal.

*
* *

L'ardeur excessive apportée à l'étude, jointe aux circonstances dramatiques que l'on vient de voir, avait miné sa santé. En arrivant à Palencia, ville du nord de l'Espagne, il tomba malade de la fièvre et dut interrompre son voyage.

On était aux environs de 1220. L'Ordre naissant des Frères Prêcheurs venait d'être établi en cette ville par saint Dominique lui-même. Les bâtiments du couvent n'étaient pas achevés, et les religieux, très pauvres, en étaient réduits à aider de leurs mains les maçons. Le spectacle de tant de simplicité, chez les hommes d'une valeur intellectuelle incontestable, édifia profondément Gilles. Ayant demandé à voir le prieur, il lui fit la confession de toute sa vie et sollicita la faveur de revêtir l'habit dominicain. Devant un cas aussi exceptionnel, le prieur ne voulut pas prendre de décision sans en référer au Chapitre du couvent et, sur l'avis favorable de celui-ci, acquiesça, sans plus tarder, au désir du voyageur.

Gilles n'avait pas fait part de son projet aux gens de sa suite, demeurés dans la ville. Quelle ne fut pas leur stupéfaction lorsqu'il se présenta au milieu d'eux sous son grossier habit de moine et avec sa tonsure monastique! Était-ce bien là leur élégant seigneur? Se pouvait-il qu'il s'agît d'autre chose que d'un caprice momentané? Pour les convaincre de la réalité du changement opéré en lui, il leur distribua tous ses biens et les congédia.

Après sa profession et un court séjour au couvent de

Santarem, le nouveau Frère Prêcheur fut assigné à Saint-Jacques de Paris, alors centre des études de l'Ordre et rendez-vous des maîtres les plus autorisés (1). A pied, le bâton à la main, la besace sur l'épaule, Gilles refit la route parcourue une première fois en somptueux équipage, et reparut au milieu de cette jeunesse universitaire qui l'avait si souvent acclamé.

Accueilli au couvent de Saint-Jacques par la phalange illustre des disciples immédiats de saint Dominique, il se lia plus particulièrement avec deux d'entre eux, Jourdain de Saxe et Humbert de Romans, plus éminents encore par leur vertu que par leur savoir. L'estime qu'ils témoignèrent au nouveau venu, malgré son passé dont ils n'ignoraient rien, nous est un garant des progrès de Gilles dans la perfection. Pendant plus d'une année, il partagea la cellule d'Humbert, la multiplication rapide de la communauté ne permettant pas à chacun d'avoir la sienne.

Gilles mit au service de la philosophie et de la théologie l'application jadis apportée aux sciences naturelles. Ses supérieurs ne méconnaissaient ni les dons qu'il avait reçus, ni l'étendue de son savoir. Toutefois l'idéal d'un Ordre apostolique diffère de celui de l'Université, de sorte que Gilles se vit imposer de reprendre par la base l'édifice de ses études (2). Il ne s'agissait plus de richesses, ni de gloire :

(1) Le nom du bienheureux Gilles de Valladares se voit dans l'église Saint-Étienne-du-Mont, à Paris, sur la plaque commémorative du couvent de Saint-Jacques, dont l'emplacement était voisin.

(2) « Non studeant in libris physicis, nec etiam scripta curiosa faciant » (Act. capit. gen. 1243). Les Dominicains, en s'interdisant l'étude des sciences naturelles, n'entendaient pas les proscrire d'une manière générale. Ils affirmaient seulement que, parmi eux, la philosophie et la théologie doivent régner en maîtresses, à cause du but apostolique de leur Ordre. On voit par le soin des malades, auquel Gilles se livra plus tard, qu'il était autorisé à faire un usage charitable de ce qu'il avait appris avant d'entrer en religion. Les noms de Frère Guerric de Saint-Quentin et de Frère Laurent de Fougères,

c'était pour Dieu seul qu'il fallait travailler. Apprendre, pour enseigner; enseigner pour répandre la vérité et sauver les âmes, tel devenait son programme. Il le suivit de point en point, et, dépouillé désormais de toute attache à sa réputation, se consacra à l'étude, la prière et la pénitence. Car c'est là le cachet de toute vraie conversion. La confession n'est qu'un premier stade où l'âme rejoint Dieu dans la grâce reconquise. La grâce pénétrant l'âme y fait naître un besoin d'expiation qui devient pour elle comme une opération vitale.

Au sein de cette atmosphère nouvelle, il semblait à Gilles — bien qu'il eût atteint la quarantaine — n'être qu'à l'aube d'une vie valant la peine d'être vécue.

*
* *

Satan, on le devine, veillait. Puisque Gilles lui échappait, il chercherait du moins à le troubler par de menues tentations sans cesse renouvelées. Peu à peu, la vie religieuse perd pour Gilles tous ses charmes. Les images du passé le harcèlent. Au souvenir de son luxe, ses habits lui paraissent rudes, sa nourriture insuffisante, sa couche bien dure. Comparant à son ancienne indépendance le joug qu'il a assumé, il trouve l'obéissance odieuse sans oser s'y soustraire ouvertement. Son confesseur, témoin de ses combats, l'anime à la pénitence en lui promettant la victoire s'il implore le secours de Dieu et ne se laisse pas décourager par de premiers insuccès. Gilles fait de ces paroles la règle de sa conduite, et, à force de persévérance, après mille chutes suivies de mille relèvements, il vient à bout de sa mollesse.

tous deux médecins, nous montrent que Frère Gilles de Santarem n'était pas alors seul de sa profession chez les Prêcheurs. Cf. Echard, *Scriptores*, t. I, p. 114. — Mortier, *Maîtres généraux*, t. I, pp. 122 et 135.

Cet ennemi à peine terrassé, un autre lui succède. Causeur original et fécond, d'un naturel expansif et gai, habitué à être entouré d'un groupe de disciples dont il est plus ou moins l'oracle, Gilles ne peut se faire à la solitude de sa cellule, ni renoncer à jouir, au gré de sa fantaisie, de la société de ses amis. Si la mollesse a été difficile à vaincre, la dissipation de l'esprit l'est plus encore. Et cependant, la loi du silence est là, de ce silence « père des Prêcheurs », dont on lui a enseigné qu'il est à la fois une mortification des sens et un moyen de recueillement. Afin de triompher de la démangeaison de parler, Gilles s'enferme dans sa cellule, il finit par s'y plaire et n'en sortir que pour traiter de questions graves et utiles (1).

Néanmoins, il est un coin du couvent où l'aimable compagnon qu'il fut dans sa jeunesse se retrouve tout entier : c'est l'infirmerie. L'austère silence n'y est plus de règle. Il s'agit, au contraire, de distraire et d'encourager les malades, d'apporter à la vie monotone des infirmes le chaud rayon de soleil de la charité fraternelle. Gilles s'y entend à merveille. Son tempérament joyeux le prédispose à rendre service au prochain et à pratiquer le fructueux apostolat de la bonté.

Son orgueil, ne l'oublions pas, avait causé sa perte. Il lui déclare une guerre acharnée et évite jalousement de faire montre de sa science ou mention de ses succès. Les novices sont-ils en classe, l'ancien maître en profite pour balayer le dortoir, comme un serviteur ignorant incapable d'une besogne plus relevée. A l'infirmerie, il ne donne pas seulement l'exemple de la charité, ainsi que nous venons de le voir, mais encore celui de l'humilité. Est-il malade, il ne se prévaut jamais de son titre de docteur pour diriger le traitement, et, souvent plus instruit que ses infirmiers,

(1) Gérard de Frachet, *Vitae Fratrum*, P. IV, c. xvi, 1.

ou même que ses médecins, se prête avec la docilité d'un enfant à tout ce qu'on tente pour le soulager.

Gilles est vraiment devenu doux et humble de cœur.

*
* *

Mais une pensée le hante et empoisonne ses jours. Il a vendu son âme au diable; il lui a laissé la cédule qui détermine les conditions du marché. Le démon, du reste, assiège sans trêve le nouveau converti; il cherche à le convaincre que, le paradis étant irrévocablement perdu pour lui, tout recours à la miséricorde divine est inutile. Mais Gilles est fils d'un Ordre consacré à la Reine du ciel, à celle qui tient le démon sous ses pieds, et c'est en Marie qu'il a mis sa confiance. Pendant sept années, il l'invoque avec ferveur, et son espérance ne sera pas trompée.

Une nuit, au couvent de Santarem où Gilles a été rappelé et où il exerce la charge de maître des novices, il est prosterné dans le sanctuaire, devant une statue de la sainte Vierge; pour la millième fois, il lui recommande son salut.

Tout à coup, — il ne peut en croire ses yeux, — il voit le funeste parchemin descendre en voletant sur l'autel. Satan l'a jeté par le trou du toit où passe la corde de la cloche.

Dire la gratitude du pauvre Frère est impossible. Il convoque les religieux, et tous, d'un cœur unanime, chantent avec lui sa complète délivrance. Une fois de plus, Marie s'est montrée la Mère et la Patronne des Frères Prêcheurs : *Ordinis Praedicatorum Mater et Patrona* (1).

(1) En souvenir de ce prodige, le couvent conserva pendant des siècles la statue de la sainte Vierge et la corde de la cloche; quant au parchemin, nul doute qu'il n'ait été jeté au feu.

*
* *

Le bienheureux Gilles vécut encore près de quarante ans après sa victoire sur l'enfer et occupa diverses charges importantes dans le gouvernement de l'Ordre, en Espagne et en Portugal. Les épreuves par lesquelles il avait passé, les lumières qu'il avait reçues dans ses longues oraisons, avaient fait de lui un maître de la vie intérieure particulièrement averti sur la puissance et les ruses des démons. Voici un fait qui nous révèle sa connaissance des âmes tentées :

Pendant l'un de ses priorats, il parcourait un soir le couvent avec un religieux nommé Gérard qui portait une lampe à la main. Comme ils pénétraient dans le *dormitorium* du noviciat, un formidable fracas retentit à leurs oreilles. Le Frère Gérard eut si peur qu'il laissa tomber la lampe et appela au secours dans l'obscurité ; le Frère Gilles, au contraire, ne témoigna aucune émotion et donna même à entendre que la chose ne le surprenait pas. Déjà, la veille, il avait annoncé à mots couverts que le malin s'apprêtait à faire des siennes, mais que, par la prière, on l'empêcherait d'emmener le novice sur lequel il avait jeté son dévolu. En effet, un novice de grande espérance songeait à retourner au monde. Craignant qu'on ne voulût le retenir, il se gardait bien de réclamer ses vêtements séculiers et organisait en secret les préparatifs de sa fuite. A l'heure où les religieux s'étaient retirés dans leurs cellules, il avait grimpé sur le toit, pensant, de là, franchir le mur de clôture ; mais à l'endroit le plus périlleux de son équipée, il vit briller devant lui ces mots : « *Quo nunc, proditor?* Où vas-tu maintenant, traître? »

Pris de remords et de vertige, à cheval sur le faîte, n'osant avancer et ne pouvant reculer, il poussait dans la nuit des cris déchirants. Sur les ordres du prieur, on vint avec

des échelles opérer le sauvetage du fugitif repentant, qui persévéra dans sa vocation et devint un bon religieux.

Malgré ses longues années de vie dominicaine, ses vertus héroïques, les miracles même qu'il opérait par l'invocation du nom de Jésus, Gilles n'était pas entièrement à l'abri des attaques de son ancien ennemi. Le démon, désespérant de l'attirer dans des pièges grossiers, s'ingéniait à lui faire commettre de ces fautes légères contre la charité ou la patience dont les meilleures vies ne sont pas toujours exemptes.

Un jour — c'était à Coïmbre, — Gilles venait de prêcher, lorsque, dans l'église, il se vit accoster par un des Pères du couvent, un Français nommé Julien, homme pacifique s'il en fut, avec lequel il entretenait les relations les plus fraternelles en souvenir de ses séjours en France. Julien, sans raison apparente, se mit à l'accabler d'injures. Surmontant, non sans effort, la vivacité de son naturel, Gilles ne lui répondit rien, et, de guerre lasse, l'autre s'en alla.

A la suite de cet incident inexplicable, Gilles vint trouver le prieur :

« — Permettez-moi, mon Père, lui dit-il, de retourner au couvent de Santarem.

« — Et pourquoi donc, Frère Gilles? Serait-ce que vous n'êtes pas heureux parmi nous?

« — Certes, je le suis, mon Père, mais je m'aperçois que ma présence est un sujet d'irritation pour le Frère Julien. Ne ferais-je pas mieux de m'éloigner que de l'exposer à trahir la charité? »

Surpris de ces paroles, le prieur se livra à une enquête. Le Frère Julien, interrogé, produisit un alibi indiscutable, et l'on dut reconnaître que le diable, éternel semeur de discordes, avait revêtu l'apparence du Frère Julien.

En une autre occasion, Gilles succomba, il est vrai, à un premier mouvement d'impatience, mais pour le rache-

ter aussitôt d'une façon qui peint au vif sa nature primesautière, la bonté de son cœur et la puissance de son intercession.

La scène se passe au village d'Azoia, non loin de Santarem. Tandis qu'il étudie dans le recueillement de sa chambre, le coq d'une pauvre femme trouble de son chant retentissant tout le voisinage. En vain le religieux se bouche les oreilles : impossible de travailler. A la longue, exaspéré, il saisit un bâton et le lance, de toute sa force, dans la direction du coupable. Il n'a que trop bien visé : le bruyant volatile tombe mort. Honteux de sa colère, désolé du tort qu'il a causé, Gilles se met en prière et, d'un signe de croix, rend la vie au coq, en lui enjoignant, au nom de Dieu, plus de discrétion à l'avenir (1).

*
* *

Le bienheureux Gilles mourut au couvent de Santarem, plutôt de vieillesse que de maladie, en 1265, le jour de l'Ascension. Gracieux à sa dernière heure aussi qu'il l'avait été toute sa vie, il consolait par des paroles affectueuses les frères en larmes réunis autour de lui, et exhala le dernier soupir dans les sentiments d'une joie toute céleste.

Les miracles se multiplièrent sur sa tombe au point que, pour satisfaire la piété des pèlerins, on dut transférer ses restes dans une chappelle richement ornée attenante à l'église du couvent. Son culte se propagea rapidement dans toute la péninsule ibérique et ne comportait pas moins de trois fêtes annuelles : on célébrait, le dimanche dans l'oc-

(1) Gérard de Frachet, *ilae Fratrum*, édit. Lecocq, Paris, 1912, p. 333.

tave de l'Ascension, sa naissance au ciel; le 25 juin, sa conversion; le 1er juillet, sa translation (1).

En face de cette vie dramatique, dont la première phase apparaît vouée à la damnation et qui, néanmoins, demeure éternellement acquise à la béatitude, demandons-nous si nous n'avons pas, nous aussi, préféré parfois le diable à Dieu. Un pacte formel, il est vrai, n'est pas intervenu; mais le péché, qu'est-il, sinon le choix délibéré des plus misérables satisfactions, au mépris des droits de Dieu? Après nos chutes, notre pénitence s'est-elle avérée généreuse, exemplaire, persévérante? Ne nous sommes-nous pas aisément déclarés quittes au prix d'une de ces confessions, bâclées et présomptueuses, que le P. Lacordaire appelait du nom trop justifié de *replâtrage de conscience*? Ou bien si, au contraire, instruits par notre triste passé, nous avons été tentés de jeter, comme on dit, le manche après la cognée, avons-nous imploré de Dieu, par le sang de Jésus-Christ, la grâce sans laquelle on ne peut rien et avec laquelle on peut tout? Avons-nous prié d'un cœur filial

(1) Voici le texte de l'oraison dans l'office du Bienheureux Gilles, anciennement en usage au Portugal; il diffère de celui qui a prévalu au missel et au bréviaire dominicains :

« Deus qui beatum Ægidium, confessorem tuum, a peccati subjectione revocasti, ei perpetrati sceleris veniam impetrandi specialem gratiam tribuens : da ejus meritis tuam hic consequi misericordiam, ut nostrorum excessuum detestatione perpetrata scelera redimamus » (*A. SS.*, t. III Maii, p. 389).

Son culte a été approuvé par Benoît XIV et sa fête fixée au 14 mai. Ses reliques, retirées de son tombeau lors des troubles politiques de 1834, sont actuellement confiées à la garde des comtes de Tarouca.

Echard (t. I, p. 232) nie la plupart des prodiges et reporte l'entrée de Gilles dans l'Ordre à l'année 1225, en précisant qu'elle eut lieu à Paris. Malgré les raisons qu'il donne, il est seul de son avis; les autres historiens suivent Resende, à cause de l'ancienneté des documents sur lesquels il s'appuie. Le célèbre Bollandiste Papebroch, critique à la fois très sévère et très autorisé, n'admet pas de doute motivé sur l'ensemble des faits.

celle qui est, à la fois, *la Vierge puissante* pour vaincre l'enfer, et *la Vierge clémente* pour accueillir le pécheur repentant?

Telles sont les questions, soulevées par la physionomie originale que nous venons d'esquisser, physionomie qui nous offre, avec de sérieuses raisons de craindre, des raisons plus impérieuses encore d'espérer. Car malgré l'effroyable activité des anges de ténèbres, le dernier mot reste à la miséricorde divine, dans l'histoire du *saint qui avait vendu son âme au diable*.

M. C. de Ganay.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Notes de Pédagogie religieuse

(suite)

Les images.

Dans l'œuvre de l'éducation religieuse des enfants, les images et les récits ont un rôle de tout premier plan, parce que cela s'adresse soit aux yeux, soit à l'imagination, c'est-à-dire aux sens extérieurs ou intérieurs extrêmement impressionnables à cet âge surtout. Images et récits s'harmonisent en un tout symphonique. Un récit est imagé et l'image raconte.

Parlons d'abord des images.

Combien elles excitent l'enthousiasme des petits! Les grands ne les affectionnent pas moins, avec cette différence qu'ils en apprécient mieux l'art et la facture.

Pourquoi cette séduction des images? Parce qu'elles sont la reconstitution, faite par nous-mêmes, de ce que nous aimons le plus, la nature et la vie. Peut-être aussi parce qu'elles ont le privilège de fixer immuablement en quelque sorte ce que nous ne voyons, dans la réalité des choses, qu'en une scène essentiellement mouvante et fugitive. Qu'un peintre vienne à fixer sur une toile les splendides couleurs d'un coucher de soleil, et nous voilà suspendus à jamais d'aise et d'admiration devant cette beauté qu'une nature jalouse ne nous présentait que pour nous la ravir aussitôt. Ainsi les monuments que l'on élève à la mémoire des héros assurent-t-ils à l'histoire d'un jour la durée des siècles.

Ce bonheur éprouvé devant la nature et la vie devenues immobiles ne serait-il pas l'indice et le prélude de cette jouis-

sance qui sera la nôtre quand, au tourbillon des fantômes qui passent, aura succédé la paix des réalités qui demeurent ? L'enfant — et nous lui ressemblons tous — veut l'éternité avant la lettre. Il ne se plaît à voir la vie présente que par petites tranches, comme si elle ne changeait pas. On lui a donné des images. C'est sa vie. C'est un peu son paradis. Ses rêves de bonheur, sa soif d'émotions se mesurent à la soi-disant stabilité de ces pages coloriées, reproductions vivantes de la nature, ou même représentations fantastiques, chimères ou contes de fées.

Il y a plus. Tout ce que les images soulèvent chez lui d'impressions simultanées ou successives, ces mêmes figurations de couleurs et de lignes en garderont désormais l'empreinte inaltérable; elles sont la pierre à feu d'où jaillira perpétuellement l'étincelle. Si bien qu'il ne pourra les revoir sans se retrouver lui-même avec les sentiments qui l'agitaient la première fois qu'elles lui furent montrées. Réveillons nos souvenirs. Ils ne sont faits que d'images, et d'images accompagnées, suivant les cas, de joie, d'appréhension ou de mélancolie.

Mais les images ne sont pas qu'une puissance émotive. L'enfant y trouve un profit meilleur encore : les idées. Par elles il s'instruit, et comme en s'amusant. A la faveur des gravures qui illustrent son manuel d'écolier, il se représente mieux et retient sans peine le caractère des personnages, des batailles, la topographie et les dates.

La pédagogie moderne utilise cette ressource beaucoup plus universellement qu'on ne faisait jadis. La sécheresse des livres scolaires, qu'il s'agisse d'histoire, de géographie ou de sciences, s'est colorée. Entre les lignes d'un texte maussade, des profondeurs d'horizon se sont fait jour. Les progrès, issus des applications de la photographie, y ont aidé.

Aussi bien, en faveur d'un enseignement collectif, les vues projetées sur écran nous ont apporté des scènes agrandies, tout en relief et vivantes. Vivantes, non point tout à fait. Il y manquait le mouvement. Et voici que le cinéma, imprimant à ces vues statiques un dynamisme tout proche de la vie, connaît une vogue inouïe. Au point que cette forme d'images a supplanté toutes les variétés modernes de l'amusement. Le cinéma fait recette, de beaucoup au-delà de ce que font les théâtres les plus courus.

Ce n'est pas une nouveauté que l'homme, par ce côté, soit

toujours enfant. Toujours il s'est plu à crayonner, à peindre, à sculpter, pour exprimer le beau, pour instruire, pour se survivre à travers les générations. Des civilisations les plus anciennes, de l'égyptienne par exemple, il nous reste de superbes dessins au trait. Des catacombes nous possédons en fresques maints récits bibliques. L'Église a toujours eu le culte des saintes images, et condamné ceux qui les supprimaient. Qui, plus qu'elle, peut présenter un magnifique ensemble d'objets d'art anciens? Avec les verrières de ses nefs, elle a instruit les foules ignorantes. Les cathédrales, comme les forêts, ont leur flore et leur faune, cadre naturel des personnages de pierre et de lumière qui les habitent.

Notre pédagogie catéchistique rajeunit ses procédés. Peut-être serait-il plus exact de dire qu'elle reprend les méthodes anciennes. Nous avions l'Histoire Sainte illustrée. C'est le tour des catéchismes. Non seulement des grands catéchismes tout en images, qui ont déjà eu tant de succès, auxquels souvent il ne manque que la modicité du prix, mais aussi les simples petits manuels. L'évêque de Fribourg en Suisse vient d'éditer un « petit catéchisme » destiné aux élèves du cours inférieur et du cours moyen, et orné de gravures. Chaque chapitre comporte une image, quelquefois deux, une explication de l'image, un questionnaire et une pratique. La doctrine sur le péché est accompagnée de plusieurs tableaux, l'Agonie de Notre-Seigneur, le Déluge, enfin cette scène de saint Dominique pleurant sur un tertre en face d'une ville à la pensée des péchés qui s'y commettent. Ainsi l'enfant peut réfléchir à son aise en son particulier, et le catéchiste possède le moyen de multiplier les commentaires devant tous les enfants réunis.

Nous devons applaudir à ces efforts tentés pour l'éducation religieuse des tout petits.

Pour ce qui regarde l'utilisation des images, quel qu'en soit le mode ou la mesure, on ne peut pas y rester indifférent.

Il faut croire d'abord à leur puissance d'évocation. Pas n'est besoin d'être grand observateur pour discerner de ce point de vue les inclinations de l'enfant, disons celles de l'homme mûr : la concupiscence des yeux ne s'éteint qu'avec la vie.

Que faut-il pour se rendre habile dans l'exploitation du procédé?

Avant tout bien choisir, si du moins le choix est en notre pouvoir. Sans doute les images ne seront le plus souvent qu'un

prétexte à explications. Les scènes les plus suggestives auront nos préférences. Prenons garde pourtant qu'elles ne soient trop compliquées : l'idée dominante du sujet apparaissant à première vue, les personnages nettement accusés, un ensemble empreint de ce caractère de sobriété et de simplicité qui est une des conditions de l'art, voilà ce que nos légitimes susceptibilités réclament. D'autre part, encore qu'elles ne s'adressent qu'à des enfants, nos images ne doivent pas être nécessairement un défi au bon goût. D'autant que les chefs-d'œuvre religieux ne manquent pas. Quoi de plus simple et de plus imposant, pour ne parler que des modernes, que les belles compositions d'un Hippolyte Flandrin, son « Entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem », ses processions de Saints?

L'image grand format est indiquée pour l'enseignement collectif. Le Catéchisme en images de la Bonne Presse se recommande de lui-même. D'autres albums sont d'un prix également abordable. L'enseignement peut être procuré collectivement avec des images petit format, du moment qu'on les met entre les mains de chaque enfant. C'est ainsi qu'on peut utiliser certaines reproductions d'œuvres d'art en cartes postales. Signalons, à titre documentaire, la pochette de 25 jolis tableaux en couleurs (pour 5 fr., chez Becker et Cie, 51, rue Botanique, Bruxelles). A ceux qui voudraient une explication de la messe par l'image, nous indiquons une brochure (0 fr. 30 l'exemplaire) des PP. Bénédictins de l'abbaye de St-André, par Lophem-les-Bruges, Belgique, dont il convient de recommander le très substantiel *Bulletin paroissial liturgique*, lequel est enrichi lui-même d'illustrations artistiques.

Resterait à dire un mot sur la façon d'expliquer les images. Si elles parlent assez par elles-mêmes, leur éloquence s'accroît de la ferveur de nos sentiments. L'art de les interpréter crée pour nous la nécessité de ne le faire qu'après une préparation sérieuse, comme s'il s'agissait d'un texte à commenter : préparation de l'esprit qui prévoit ce qui est à dire et la manière; préparation de l'imagination qui se mesure aux horizons du spectacle montré pour le bien traduire; préparation de l'âme qui s'échauffe dans l'amour de Dieu, d'un Dieu qui s'est fait homme, réalité vivante, pour nous sauver, oui, mais qui a voulu, s'il est permis de parler ainsi, se continuer en image pour nous persuader; image de son crucifix dressé partout, au carrefour des grands chemins, dans chaque foyer, sur l'autel,

image de son Sacré-Cœur proposée à nos regards dans ces derniers temps : « Je bénirai les maisons où l'*image* de mon Sacré-Cœur sera exposée et honorée. »

Faisons entrer l'Évangile par les yeux. S'il est vrai que l'image est trop souvent une cause de perversion, que l'instrument d'iniquité prenne sa revanche pour le bien.

***

Les récits.

Après les images, les récits.

La puissance d'un récit bien conduit est irrésistible. Aussi l'art de conter représente-t-il un des meilleurs secrets de l'éducation. Nous le savons par expérience, les plus turbulents parmi les enfants cessent d'un coup leurs ébats dès que la phrase sacramentelle est prononcée : « Il y avait une fois... »

Poésie, éloquence, peinture, musique même, on trouve de tout cela dans les ressources exploitées par un habile conteur. Les grand'mères y excellaient jadis. Elles savaient parfois, interrompant la narration, nous chanter avec une mémoire fidèle et sur un ton pathétique, quand elles ne les déclamaient pas, les vers d'une complainte douloureuse destinée à nous tirer des larmes, et qui en tout cas ne manquait pas de leur arracher quelque sanglot. La complainte ! Il n'était pas d'événement tragique qui ne connût la sienne. Le genre démodé a disparu. Disparue peut-être, avec lui, cette fleur de sensibilité qui faisait si aisément pleurer nos aïeules : les victimes de Troppmann ont eu leur complainte ; celles de Landru n'ont réussi qu'à provoquer la curiosité malsaine d'un public de cinéma.

Peut-être lui aussi, l'art de conter, irait-il se perdant avec l'instabilité croissante des foyers.

Toujours est-il que le privilège en appartient naturellement aux vieillards, à ceux qui ont beaucoup vu, et dont le sentiment, au soir de la vie, se recueille en un rayonnement mélancolique de soleil couchant. Aussi bien, chez eux, les extrêmes se touchent, et les mille riens du passé le plus lointain deviennent devant leurs yeux réalité vivante, plus présente que le présent. Et c'est encore cela qui fait le charme prenant de leurs causeries.

L'enfant, quand on lui raconte une histoire, est saisi par endroit sensible. Contes de fées, légendes, récits de chasses et

d'aventures, faits et gestes de brigands, autant de choses qui le passionnent jusqu'à suspendre son souffle. On dirait qu'il n'est plus là : c'est l'extase, dans toute la vérité naturelle du terme.

Mais, ne l'oublions pas, bien que, selon la pente naïve de son esprit, l'enfant croie tout ce qu'on lui dit, ce qu'il est le plus avide d'entendre ce sont les « histoires vraies ». Abuser du conte et de l'invention serait non seulement exploiter à peu de frais une crédulité trop facile, mais encore manquer de cette « infinie vénération » exigée des païens eux-mêmes à l'égard des oreilles tendres qui nous écoutent. Des légendes, soit! Mais qu'au moins elles prétendent, sur les ailes colorées et mouvantes de l'imagination sensible, élever les âmes. Narrateurs conscients de votre mission, suscitez dans les âmes toutes les bonnes impressions; répandez parmi les choses une atmosphère de sympathie et de grandeur; revêtez le masque de vos personnages de ces airs de noblesse qui s'imposent. Il faut qu'on sente jusque dans le plus abject des pauvres que vous décrivez je ne sais quelle dignité qui inspire, avec la pitié, le respect.

Cependant, par-dessus tout, la vérité de l'histoire! Rien n'est beau que le vrai; rien n'intéresse que le vécu. Et, pour nous, la vraie vérité vécue, la plus aimable, la plus attachante, c'est l'histoire religieuse.

Catéchistes, cherchez avant tout vos histoires dans *l'Histoire Sainte*. Que voulons-nous? Éveiller, développer chez nos enfants le sentiment de Dieu. Mais le moyen le plus efficace, en même temps que le plus agréé de nos auditeurs, celui par lequel il faut commencer, c'est tout simplement, s'il est possible de parler ainsi, de leur raconter l'histoire du bon Dieu. Y pensons-nous? La Bible n'est pas tant l'histoire du peuple de Dieu que l'histoire de Dieu même se mêlant, s'intéressant aux affaires de l'humanité. Quoi de plus émouvant, de plus grand! Quoi de plus touchant aussi que de voir l'histoire du bon Dieu écrite sous la dictée de Dieu lui-même! Et nous ne ferions pas aimer, en le faisant lire, en le racontant, un pareil livre, le Livre par excellence!

Notre enseignement catéchistique manquera de base s'il ne s'appuie sur cette primordiale initiation religieuse qui s'adresse aux jeunes imaginations sous la forme historique. Déplorons que les difficultés se soient accumulées autour de nous pour nous empêcher de donner à cette méthode de formation toute

son ampleur. Les enfants nous viennent trop tard; nous les avons trop peu de temps; le programme est trop chargé. L'enseignement de l'Histoire Sainte se trouve souvent réduit à un minimum voisin du néant. Comment faire? S'efforcer du moins de le remettre à sa place et à son temps qui est la période du petit catéchisme; et, pour ce temps du petit catéchisme, recruter bon gré mal gré des *narratrices*, des catéchistes volontaires. Peut-être qu'en les convoquant pour montrer des images et raconter des histoires, les effaroucherons-nous moins, puisqu'il s'agit d'une tâche pour laquelle elles sont faites : les jeunes filles, faisant semblant d'être vieilles, accepteront volontiers de cultiver l'art d'être grand'mères en racontant aux enfants de jolies histoires, surtout la sublime Histoire qui prime les autres, celle du grand Dieu qui a créé les mondes, et du petit Jésus qui a sauvé les hommes.

Qu'elles s'apprennent donc, sans prétendre au talent d'une Comtesse de Ségur ou d'une Julie Lavergne, qu'elles s'apprennent à raconter. C'est un don. Il s'acquiert pourtant en quelque mesure. Par quelles façons d'exercices?

D'abord on devra s'appliquer à voir, avec l'acuité d'une seconde vue, les événements passés revivant sous les yeux et comme présents. Vision, audition véritable qui deviendra commune au narrateur et aux auditeurs.

Puis sentir vivement les choses. Le moyen? Aimer ce que nous racontons, nous attacher à nos héros figurants, vivre en commerce fréquent avec eux, en occuper notre imagination. Oh! la bonne manière pour traduire avec éloquence la beauté de leurs gestes, et rendre aimable aux enfants ce que nous voulons leur faire aimer! Quelle force persuasive nous prendrions, catéchistes, à affectionner certains tableaux de l'Écriture! Avec quelles couleurs nous saurions les peindre, avec quelle émotion les faire parler! De l'Écriture, disons-nous. Cela est vrai aussi de la vie des Saints, à commencer par ceux de l'Église primitive. Quel charmant récit à faire, par exemple, de la délivrance de saint Pierre, au chapitre 12e des Actes, rien qu'à suivre le texte!

La narration elle-même demande à être sobre, rapide, marquée au trait. Le rideau se lève : une phrase fait le tour du décor; la présentation des personnages s'exécute aussi vite qu'en un salon. Peut-être, suivant le but à atteindre, s'attardera-t-on avec quelque complaisance à décrire certains détails de costu-

mes, telle expression de physionomie, tel effet de lumière, surtout à ménager l'intrigue afin que l'intérêt soit soutenu. Mais tout ce jeu préparatoire, suspendu à temps, n'est que pour mieux faire jaillir l'étincelle.

La voici qui paraît. Les feux de la rampe brillent, et c'est le but. Vous en voyez le reflet dans tous ces grands yeux braqués sur les vôtres. Vous tenez les feux allumés, vous en faites jouer le scintillement aussi longtemps que faire se peut, sans excès. Rayonnement mystérieux, radium de grâce qui pénétrera dans ces âmes neuves à travers les profondeurs obscures de leur ignorance ou de leur insouciance.

Ce trait de lumière à enfoncer, ayons-le toujours présent d'avance, que ce soit la foi, la crainte, la douleur, la générosité, l'amour. Pour nous y préparer, voulons-nous quelque beau sujet d'étude, en même temps qu'un exercice utile de description? Approfondissons, rien qu'au point de vue de la foi, cette galerie de portraits incomparables qui s'appellent Abraham, Moïse, David, Élie, Samuel, Daniel, Tobie. L'apôtre saint Paul s'y est employé à merveille, dans ce raccourci, si plein, du chapitre onzième de l'Épître aux Hébreux.

Enfin rappelons-nous que ce qui relève la valeur du récit, c'est le ton qui l'accompagne, le sentiment qui l'anime, la vie qu'on y met, la disposition surnaturelle qu'on y apporte.

Puissions-nous mériter quelque chose de l'éloge décerné par l'Écriture à ceux qui la racontent bien elle-même : *Laudemus viros gloriosos,... narrantes carmina Scripturarum.*

*
* *

La leçon de choses.

La leçon de choses est le complément indispensable de l'enseignement spéculatif. Il serait plus exact de dire qu'elle le précède et le prépare. En tout cas elle fait l'illustration de la théorie. Point d'enseignement sérieux de la physique sans laboratoire, ni de la chimie sans expériences, ni de l'arpentage sans exercice sur le terrain.

Faire voir à l'enfant quelques spécimens de choses religieuses, quelques objets du culte, les lui expliquer afin d'atteindre par eux la doctrine, c'est la meilleure méthode, conforme à la nature humaine composée de corps et d'âme.

C'est ce que fait la nature elle-même par le ministère des parents. A mesure qu'il ouvre les yeux à la lumière, l'enfant s'extasie devant tout objet nouveau qu'il rencontre. Il veut savoir ce que c'est, comment cela s'appelle, en connaître le pourquoi. On le satisfait dans la mesure où son âge le comporte. C'est la première initiation intellectuelle par le contact des choses.

L'initiation religieuse ne sera pas différente. Les vraies mères le savent. N'en avons-nous pas vu quelqu'une, parfois, entrer dans l'église, aux heures de solitude, avec son petit sur les bras? Ce qui l'entraîne à cette visite, c'est moins peut-être le besoin de contenter sa dévotion personnelle que de présenter à Dieu, par un élan du cœur, cet être fragile qu'elle tient de lui. Sa sollicitude va plus loin : il s'agit de présenter Dieu lui-même à ce mignon qui n'a pas deux ans, mais dont l'imagination en éveil est déjà en mesure d'entendre cette présentation ineffable. Sel de la terre, lumière du monde, elle se sent elle-même de quelque façon le premier prêtre de son enfant. N'a-t-elle pas sanctifié dès l'aube ce fruit de son sein? Ne l'a-t-elle pas béni au berceau chaque jour depuis sa naissance? Maintenant elle va commencer à l'instruire, puisque ses grands yeux d'innocent annoncent que l'âme, elle aussi, s'entr'ouvre à la lumière d'en haut.

Elle est donc venue. Suivons-la. D'une main assurée elle dirige la menotte de l'enfant vers l'eau du bénitier et lui fait esquisser un signe de croix. Puis lentement, à droite, à gauche, elle sollicite du regard le regard du chérubin, l'invite à fixer tout ce qui se présente, une image, un vitrail, le grand crucifix, le tabernacle. La foi sommeille dans cette petite tête, comme le germe, si vivant qu'il soit, dans l'œuf. Il faut l'éveiller en l'échauffant, la couver pour la faire éclore. Le germe de vie est au-dedans. La chaleur vient du dehors... : « Vois-tu, le bon Dieu là-bas... » Ce mot de douceur et d'amour, glissé à voix basse, bouche contre oreille, ce mot, accompagné d'une chaude haleine pénétrante, d'un enveloppement caressant, devient une sorte de baiser articulé qui pour ainsi dire opère ce qu'il signifie... Encore s'agit-il d'un amour tout plein de majesté. Ce parler bas impressionne le lutin, qui n'était accoutumé jusque-là qu'à entendre criailler autour de lui, gronder ou rire aux éclats. Que se passe-t-il donc pour que sa mère ait brusquement changé le ton? Ah! c'est que le petit Jésus est

là, derrière la porte d'or qui se devine à travers les courtines transparentes. Il est là jour et nuit, caché, silencieux, vivant, ami des petits enfants sages qu'il voit, qu'il entend lorsqu'ils lui font bien leur prière... Et la foi s'allume, et la prière jaillit, suggérée par des lèvres maternelles qui sont elles-mêmes comme le cratère d'un volcan tout de feu : « Bon Jésus, je vous aime de tout mon cœur... »

L'inspection continue. Chaque mot désignant un objet est souligné par un geste indicatif... Mais voici que le prédicateur commence à prêcher dans le désert. Un jasement significatif le rappelle au sens de la mesure. S'il en doute, on tirera les grands jeux. Soudain la trompette éclate, en guise de sortie. N'est-ce pas assez pour une fois? L'on n'envoie pas dire à la petite maman, tout comme les Athéniens au sermon de saint Paul, qu'on l'écoutera un autre jour... Mais pourquoi donc ce petit ange, auréolé du nimbe de ses cheveux blonds, lui paraît-il aujourd'hui plus beau? L'heureuse mère, en regardant ses yeux, s'aperçoit qu'elle a mis un peu de ciel dans le fond de leur pur miroir. Un baiser retentissant rompt une fois encore le silence du lieu saint et met fin à la cérémonie. On recommencera prochainement.

Les catéchistes auront, eux aussi, à recommencer la même leçon, mais en la développant. Tandis que la mère, auprès de son petit, ne fait que *montrer* les choses en les nommant, eux, devant les enfants, de six à huit ans, vont *expliquer* les mêmes choses en y greffant les premiers éléments de la doctrine. Ainsi évoqueront-ils, par exemple, sur les fonts baptismaux l'idée de la chute originelle et de la Rédemption, sur les statues des saints quelque trait moral de leur biographie, sur le maître-autel la notion de la sainte Messe et de la présence réelle...

L'effort se poursuivra utilement, même au grand catéchisme, alors qu'on veut continuer cette œuvre d'éducation religieuse, la seule chose dont nous nous occupions ici. La même leçon sera reprise du même point de départ, mais avec plus de détails circonstanciés. A l'analyse des éléments de chaque notion, succédera fort à propos leur reconstitution en une synthèse vivante. Quelle plus excellente vue d'ensemble à présenter, par exemple, à nos enfants, que la vie surnaturelle de leur âme baptisée prenant naissance dans l'eau des fonts sacrés, se purifiant au confessionnal, s'alimentant à la Table Sainte, s'éclairant au pied de la chaire, s'édifiant des exemples des Saints

devant ces images perpétuellement exposées, offrant ses petits sacrifices sur l'autel du grand Sacrifice, prenant des assurances de pureté et de persévérance devant l'autel de Marie! Comment mieux leur démontrer que leur vie se rattache par toutes ses fibres à l'église qui est comme leur seconde mère, l'église qu'il faut aimer comme la maison paternelle, plus encore, autant que le ciel l'emporte sur la terre?

Enfin le même procédé de la leçon de choses n'ira pas sans succès, serait-ce au catéchisme de persévérance. Ici les notions s'enrichissent de l'apport (qu'il faudra proportionner à l'âge et au milieu) des données précieuses, et combien colorées et vives, de l'archéologie, de l'art, de l'histoire, de la spiritualité même. A ceux qui réclament à bon droit une formation liturgique, ample satisfaction est assurée par cette voie.

Cette leçon graduée d'éducation religieuse par l'explication des choses n'est, remarquons-le, qu'une forme d'application de ce système moderne, en usage dans l'enseignement, des cours concentriques : l'élémentaire, le moyen, le supérieur. Le premier cercle, au centre, indique les éléments, le deuxième les détaille et les explique, le troisième les approfondit. Système qui pourrait être représenté géométriquement par trois cercles concentriques, comme serait la figuration linéaire d'un arbre vu en perspective du sommet : au centre la tige; dans le deuxième cercle les tronçons principaux; dans le troisième les ramifications multiples. C'est bien là l'image du développement de la vie, de la vie surnaturelle en particulier, multiple dans ses épanouissements, une dans son principe, donc admirablement figurée par un centre rayonnant : la grâce unique au milieu, puis les branches maîtresses des vertus théologales, puis les dons, et les vertus morales multiples aboutissant aux fruits.

Or le grand art de l'éducateur est de partir de l'unité, et, tout en progressant, d'y revenir sans cesse. Car il faut opérer toujours dans la même ligne de vie. L'ébauche commence, le dessin développe, le relief par ombres et lumières achève. Mais le fini doit serrer de près l'ébauche. Et si le mérite, si le génie sont quelque part, c'est dans l'unité et la simplicité de l'ébauche créatrice. Tant pis pour les âmes qui se perdent dans les dévotions ou les pratiques et qui oublient les premières lignes de la vie, en particulier la foi et sa culture intensive. Beaucoup de végétation, peu de fruits.

La grande leçon ébauchée par la mère a porté sur les lignes essentielles de la vie : elle a appris à son enfant la foi, la charité, la confiance et l'espérance. Respectons ces lignes, revenons-y, poussons le dessin sans le dénaturer.

En résumé, pour ces diverses leçons de choses, observons les règles suivantes :

1° Ne perdons jamais de vue le centre et ses premières ramifications, la grâce et les vertus théologales. Faisons vivre « le juste de la foi ».

2° En reprenant ce travail de la mère, prenons-en le ton qui sera maternel, ton de piété, d'onction, de simplicité affective, à la manière de saint Paul, *tanquam si nutrix foveat filios suos.*

3° Enfin préparons-nous. Une leçon de choses n'est pas, comme on pourrait le croire, un thème facile de conversation, sous prétexte que l'objet à interpréter parle déjà aux yeux. Rien ne s'improvise, même s'il s'agit du cours le plus élémentaire. Il y faut, au contraire, beaucoup d'observation, d'étude, de prévisions sagement calculées : préparation intellectuelle qui cherche la lucidité et le relief, préparation de zèle qui vise le plus grand bien, préparation morale qui soumet les pensées, le cœur, le ton du langage, tout soi-même à l'action de grâce.

Les choses feront ainsi entendre leur leçon, à la condition que nous leur prêtions la lumière, la chaleur et la vie,... notre vie.

*
* *

Telle est la forme d'initiation religieuse qu'il est du devoir des mères d'assurer à leurs enfants dès le plus bas âge, avant toute instruction religieuse par l'étude et l'explication du manuel. Cette tâche de la mère de famille est dans l'ordre des nécessités de la Providence.

Si beaucoup de mères lui sont devenues infidèles, si même, pour un grand nombre, elles en ont perdu jusqu'à la notion, force nous est de suppléer à leur déficience par le recours aux catéchistes volontaires. Le canon 1333, § 1°, permet au curé (et même lui en fait un devoir, s'il est légitimement empêché et qu'il y ait nécessité) d'utiliser, pour la formation religieuse des enfants, le concours de pieux laïcs.

Or ce qu'il convient de demander aux laïcs, femmes surtout,

c'est cette forme d'éducation préliminaire, si essentielle pour l'intelligence des réponses abstraites d'un manuel didactique.

Au défaut des mères et des catéchistes, le prêtre se fera lui-même, autant qu'il le pourra, éducateur d'abord.

Le cœur avant l'esprit, mais l'esprit ensuite. C'est faire également fausse route que de supprimer totalement le manuel ou de commencer par lui. Dans le premier cas, c'est laisser l'esprit de l'enfant aux prises avec des idées flottantes et incertaines, et, dans le second, le mettre en face de l'abstraction d'abord, ce qui veut dire l'obscurité.

Toute la thèse présente tend à établir l'ordre logique.

Il resterait à démontrer que la formation eucharistique fait, elle aussi, partie essentielle de l'éducation religieuse de l'enfant. C'est nécessairement l'objet d'une étude spéciale.

Mgr L. Paulot.

Chronique de pédagogie spirituelle

1. *Méthode Catéchistique*, par un prêtre catéchiste. Imprimerie Sainte-Jeanne-d'Arc, Toulon, 1927, 82 pages.
2. *Les jeux religieux instructifs d'Épinal*, par l'abbé Clément Colin, Hadigny par Châtel-sur-Moselle (Vosges) : Le loto liturgique 24 fr. 75 (franco, 28 fr. 65) ; Aux plus habiles, Aux trois cartes, Aux cinq scènes Évangéliques, chacun 9 fr. 75 (franco, 10 fr. 80).
3. *Tableau explicatif du Cycle Liturgique*, par Dom Gaspar Lefebvre, O.S.B., Directeur du Bulletin Paroissial Liturgique illustré. Abbaye de Saint-André, Lophem-lez-Bruges (Belgique), 110 × 135. *Tableau mobile de la Messe*, par le même, 4 planches en papier carton (50 × 70) avec notice. 24 fr. (franco, 27 fr.). Société liturgique, Paris-Rome, 57, rue de Rennes.
4. *Les Paraboles Évangéliques* de la collection « Des Fleurs et des Fruits », Bibliothèque pour les jeunes dirigée par l'abbé Félix Klein, professeur honoraire à l'Institut Catholique de Paris. Éditions Spes, Paris, in-4°, 64 pages illustrées, 15 fr.
5. *Le Rosaire pour les enfants*, par la Baronne Coche de la Ferté (avec une lettre du R. P. Bernadot), sans indication de prix, ni d'éditeur.
6. *La messe des enfants en l'honneur du Christ-Roi*, par Dom J.-B. Monnoyeur, O.S.B., abbaye Saint-Martin à Ligugé (Vienne). 47 pages illustrées : 1 fr. 50.
7. *Les prières du Louveteau*, avec le « nil obstat » du R.P. Noble, O.P., Bliguet, O.P., Louis, O.P. (1). — *Fais-toi scout de France*, Appel du Général de Maud'huy à la Jeunesse Française. — *Pour devenir Scout de France* : I. *Épreuves d'aspirant*, 3e éd., 20e mille, par Jacques Sévin, scout de France IXe Lille, 96 pages illustrées : 3 fr. 25. — *Le scoutisme*, par le R. P. Jacques Sévin, secrétaire de l'Office international des Scouts Catholiques, 2e édit. Lettre-Préface de S. Ém. le Cardinal Dubois, Archevêque de Paris, Préface de M. Georges Goyau, de l'Académie Française. 341 pages compactes : 10 fr. (Et divers sur le Scoutisme). Éditions La Hutte, 51, rue Saint-Didier, Paris.

(1) Par la préface on apprend que ce livret est l'œuvre du R.P. Maréchal, O.P.

8. *La Vie au Patronage.* Organe catholique des œuvres de jeunesse. Paraît tous les deux mois. Abonnement 4o fr., à Antony (Seine).

9. *Jeunesse et Missions.* Revue mensuelle de 20 pages 17×25, illustrée. 10 fr. par an. M. l'abbé Dhuit, 276, rue des Pyrénées, Paris-XX^e^. C/c 615.22.

10. *Face à la vie.* Aux jeunes gens, par Raoul Plus, S.J. Apostolat de la Prière, 9, rue Montplaisir, Toulouse. 101 pages.

11. *Auguste Moriceau (1906-1922)*, par l'abbé L. Adam. Chez Aubanel Frères, à Avignon. 39 pages.

12. *Marie Clotide (1908-1918)*, Souvenirs d'une mère. Préface de S.G. Mgr Julien, Évêque d'Arras. Apostolat de la Prière, 9, rue Montplaisir, Toulouse. 143 pages.

13. *Simone de V...* (par le même). 32 pages.

14. *Pour l'hostie. Récits et nouvelles*, par Victor Marmoiton, 158 pages illustrées. Apostolat de la Prière, 9, rue Montplaisir, Toulouse.

15. *Sur les pas de saint Louis de Gonzague*, par L. Rouzic. Téqui, éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris.

16. *On demande des Prêtres*, par A. Bessières, S.J. Firme Ch. Beyaert (Bruges). Dépôt à Paris : A. Giraudon, 22, rue Jacob, VI.

11. Que n'a-t-on pas écrit, et que n'a-t-on pas répété, et epuis combien de siècles, sur la *Méthode catéchistique*? Un rêtre catéchiste nous fait part de ses réflexions, mûries par ne longue expérience, et elles rejoignent les conseils séculaires u chancelier Gerson. Il faut donc croire que les jeunes catéhistes commettent toujours les mêmes fautes, et qu'ils y toment par le penchant de la nature humaine. Ils sortent de asse. Pendant dix ans, quinze ans, ils ont suivi des classes et es cours. Alors, ils font une classe de catéchisme. Mais le catéhisme ne s'apprend pas comme un manuel, pour se réciter, ais pour se vivre : parce qu'il ne vise pas à un diplôme, mais la sanctification de l'âme. Notre auteur critique fortement le ractère trop souvent artificiel et livresque, la forme pénible s séances de catéchisme. Il recommande la méthode historique, surtout la méthode appliquée, et, avec plus de précision, méthode eucharistique. Il en donne un exemple, qui est ssi bon que peut l'être une rédaction de ce qui doit être dit, cu, suggéré avec des intonations, des émotions, des influens fascinatrices, qui ne passent pas dans le style.

12. Puisque le catéchisme doit être attrayant, pourquoi ne pas pprendre sous forme de jeux? C'est ce qu'a pensé M. l'abbé

Clément Colin, Curé d'Hadigny (Vosges). Il nous offre une série, pas mal avancée déjà, de *Jeux religieux instructifs d'Épinal*. En quoi celà consiste-t-il? Voici d'abord un *Loto Liturgique*. Tout le monde connaît les cartons du loto. Ici les numéros sont remplacés par d'exquises vignettes en couleurs, où l'or, du plus beau brillant, n'a pas été épargné. Chaque carton en porte six, soulignée chacune d'un titre, par exemple : « Je quitte le monde et je vais au Père », une des plus belles vignettes de la collection ; « Les dix Lépreux », etc... Dans le sac, au lieu des numéros, on trouve des cartons, sur lesquels sont reproduits les même titres qui soulignent les vignettes : un titre sur chaque carton. Et le jeu se comprend par lui-même. Disons-le tout de suite : le jeu amuse énormément les enfants. La même remarque vaut pour les autres. Nous les avons tous mis à l'épreuve. Une remarque aussi, et qui vaudra pour tous : on est émerveillé qu'une si belle imagerie se vende à si bas prix.

Voici donc trois autres jeux, nommés respectivement : *Aux plus habiles*, *Aux trois cartes*, *Aux cinq scènes évangéliques*. Les cartes (12 × 9) représentent, mais cette fois en noir, diverses scènes du saint Évangile. Des numéros, des titres, ou des phrases inachevées permettent d'habiles jeux, apparentés à l'écarté ou au nain jaune, qui ravissent les enfants, et leur apprennent, sans qu'ils s'en aperçoivent, une infinité de choses. Qu'on veuille bien en faire l'essai. On ne s'en repentira pas. Les jeux de l'abbé Colin vont devenir classiques dans les familles, dans les patronages, dans les infirmeries des collèges, enfin dans tous les lieux où des enfants doivent jouer à des jeux tranquilles.

3. Dans un genre voisin, d'enseignement par les yeux, voici deux compositions extrêmement originales de Dom Gaspar Lefebvre, O. S. B. La première est un *Tableau explicatif du Cycle Liturgique*; la deuxième, un *Tableau mobile de la messe*. Les deux tableaux ne se ressemblent nullement. Lorsque le premier, qui est large d'un mètre dix, se déroule, en bonne lumière, de toute sa longueur d'un mètre trente, on demeure d'abord ébloui. Dieu, que c'est beau! ne peut-on s'empêcher de s'écrier devant ce miroitement de couleurs et de lignes d'abord inextricables. Bientôt le centre captive la vue. Il y a là en effet un cercle d'or, large, massif, impérieux et qui s'impose : tout au centre on reconnaît l'image de l'Agneau, le mystère

eucharistique, qui est le centre de la divine liturgie, et qui resplendit jusqu'aux extrémités du cycle. De ce divin soleil partent donc, dans la direction des rayons, des faisceaux qui alternent, sans ordre apparemment, aux couleurs liturgiques : il en est de larges, il en est de très effilés. Tous aboutissent à un cercle limite où s'inscrivent les noms des douze mois de l'année. Il faut lire dans le sens des aiguilles d'une montre. Dans un large faisceau de couleur blanche, qui occupe la place de midi, on voit écrit Noël ; Pâques vers 5 h., et la Pentecôte à peu près à 7 h. On discerne assez vite les noms des diverses fêtes : S. Pierre et S. Paul, Assomption... Et le regard, s'il se rapproche du centre reconnaît les deux grandes divisions du cycle : Noël ou Mystère de l'Incarnation ; Pâques ou Mystère de la Rédemption. Mais il faut prendre le temps et s'accorder le plaisir d'examiner les détails. Alors on s'émerveille des leçons quasi infinies de cette belle image, dont chaque trait, et Dieu sait s'il y en a, signifie quelque chose. On y retrouve tout, même la mystique du temps et des fêtes, et les Évangiles des dimanches. Bref, c'est une œuvre prodigieuse.

Toute différente est la mise en scène de la messe sur un fond immobile, au moyen de personnages et d'objets mobiles. Le catéchiste représente à son gré tel moment de la messe, et puis tel autre, aussi longtemps qu'il faut pour se faire comprendre. Au surplus, les enfants, qui ont eu beaucoup de plaisir aux découpures, n'en ont pas moins à reproduire eux-mêmes l'ordre de la messe. Exercice assurément utile.

4. Les éditions Spes nous ont offert les *Paraboles Évangéliques* de la collection « Des Fleurs et des Fruits », ou « Bibliothèque pour les Jeunes ». La collection se publie sous la direction de M. l'abbé Félix Klein, l'auteur bien connu du *Jardin de mon Filleul* et d'autres excellents travaux pédagogiques. Cette collection, à juger par les *Paraboles*, dont il a rédigé lui-même l'introduction et les commentaires, comptera parmi les meilleurs et les plus utiles de ses travaux. C'est écrit pour le grand public des enfants et des adolescents, ou pour le grand public, tout court. Les plus jeunes comprennent et sont charmés. Les plus mûrs, les plus difficiles songent et sont touchés. Les images, car chaque page est illustrée, dans le goût sobre, simple, naïf même, et très expressif de l'art renouvelé, sans égaler un texte qui est divin, n'en sont pourtant pas indignes.

En peut-on faire plus grand éloge? Une image nous a frappé si fort, que son empreinte ne s'efface pas. Elle illustre cette maxime : le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. On aperçoit les brebis à travers les claies de la clôture. Au premier plan, le bon pasteur, adossé à la porte qu'il tient de ses deux bras grand ouverts en forme de croix, se livre en pâture à une bande de loups. L'album contient trente-deux paraboles en soixante-deux pages. Très joli et très bon petit cadeau à faire aux enfants, et, par eux, à leur famille.

5. « On doute trop autour de nous, ordinairement, de l'aptitude des enfants à la vie intérieure. Ni les parents, ni les éducateurs, ni même les catéchistes, ne songent ou n'*osent* leur proposer la méditation. C'est un fait que nous nous en tenons trop à ce qui est extérieur dans la formation chrétienne de l'enfance et que nous négligeons les ressources surnaturelles dont le baptême et la communion ont enrichi les plus jeunes âmes. Permettez-moi, Madame, de vous féliciter respectueusement pour ne pas vous être laissée arrêter par ces habitudes regrettables. Vous n'êtes pas de ceux qui ne font pas confiance aux enfants... » Ainsi s'exprime le R. P. Bernadot, notre Directeur, dans une lettre à *Madame la Baronne Coche de la Ferté*, en tête d'un charmant opuscule de méditations intitulé *Le Rosaire pour les Enfants*. Nous ne saurions mieux dire. Et le R. Père ne dit pas trop.

6. *La messe des enfants en l'honneur du Christ-Roi* est un extrait de *Messe et Liturgie des Enfants*, par Dom J.-B. Monnoyeur, et qui fait bien augurer de l'ensemble. Outre le propre de la messe du Christ-Roi, qui se trouve en appendice, le livret contient l'ordinaire de la messe, sous forme dialoguée. Il faut avoir pratiqué ce genre de dévotion, pour en savoir l'extrême difficulté. Et l'on ne saurait assez remercier et féliciter le patient et ingénieux auteur de nous donner un texte qui paraît vraiment au point. De nombreuses illustrations, toutes empruntées de vénérables et antiques documents, ornent presque chaque page.

7. Voici encore un livre de prières pour enfants. Il se présente sous forme d'un livret, qui porte en couverture une belle image, que voici. Dans un cadre, qui paraît être celui d'un château de France, saint François, saintement agenouillé, a

pris à deux bras par le cou son fameux loup de Gubbio, et l'embrasse avec effusion. A quelques pas derrière, un groupe de petits garçons, dont les premiers rangs seulement paraissent, regardent cette scène avec autant de plaisir que de piété dans l'étonnement. Un titre se laisse lire au travers de l'image : *Les prières du Louveteau*. Sur quoi peut-être plus d'un reste rêveur? S'il examine le livret sur l'autre face, il s'arrête devant une autre image non moins énigmatique : un chevalier du vieux temps, tout de fer habillé, une grande croix en travers de la poitrine, et la tête toute en fer avec une fente par laquelle il doit regarder, ce vieux croisé, l'épée au côté, pose sa main gantée de fer sur l'épaule d'un mignon petit garçon, habillé à peu près comme tous les petits garçons à notre époque, crâne, candide, fûté, et qui fait un signe, un salut, en tenant la main à hauteur de l'épaule, l'index et le médium levés vers le ciel. S'il était plus grand, il lèverait trois doigts. Ce serait un Scout. Ce n'est encore qu'un Louveteau. A l'intérieur, on trouve la messe, les prières propres au scoutisme, avec la communion et la confession. Les textes, très brefs, frappent comme une décharge électrique : et par leur teneur, et par leur disposition typographique, et par les illustrations admirables, de vraies œuvres d'art, qui les soulignent. Que l'imagerie religieuse a donc fait de progrès depuis notre enfance! Toutes les images mettent les louveteaux en scène : un louveteau communie, un louveteau se confesse, etc... Et de tout cela il faut dire, si l'on a manié des enfants : C'est du vécu, c'est du vrai.

Mais il convient peut-être d'éclairer la religion de nos lecteurs, de quelques-uns, sur le Scoutisme. Car nos Louveteaux, qui n'ont pas encore douze ans, aspirent « à devenir un jour des Scouts, pour être plus tard, — quand ils auront dix-huit ans, — de beaux Chevaliers du Christ ».

Il faut donc dire, pour ceux qui s'y méprendraient, que le Scoutisme, qu'il ne faut pas confondre avec l'éducation sportive, n'est rien de moins qu'une école, ou une arène, de la plus saine spiritualité catholique. Le scoutisme, — le mot est français, tombé hors d'usage à l'époque classique, il nous revient d'outre-Manche, — est né en Angleterre, peu d'années avant la guerre mondiale. Il prit tout de suite, dans tous les pays du monde, des accroissements fantastiques. Aujourd'hui c'est par millions que s'enrôlent sous sa bannière les adolescents de l'un et l'autre sexe. La France a suivi le mouvement avec lenteur,

après y être venue une des dernières. Et la première adaptation française fut l'œuvre des francs-maçons. Un certain discrédit en rejaillit sur le Scoutisme en général, qui, même en pays protestants, est essentiellement religieux. Mais c'eût été une faute impardonnable de laisser la F.·. M.·. capter un courant qui emporte, dans tous les pays du monde, la grande foule des enfants et des adolescents. De là est né le Scoutisme Catholique, et la fédération internationale des Scouts catholiques. Tout récemment le Saint-Père, qui chérit d'une tendresse singulière ses Scouts ou Éclaireurs d'Italie, a enduré à leur sujet de paternelles et cuisantes angoisses, lorsqu'une loi longtemps discutée et enfin votée et promulguée, l'obligea à dissoudre presque tous ses groupes d'*Exploratori*. Lorsqu'au mois de septembre dernier le R. P. Doncœur allait à pied de Livourne à Rome, par Assise, avec une colonne de Roumiers, la plupart issus du Scoutisme, le Saint-Père, qui les reçut en audience, s'étendit si longuement dans ses éloges du Scoutisme, qu'un des jeunes gens, issu d'ailleurs, fit cette réflexion : Les Scouts ! Il n'y en a eu rien que pour eux ! L'année précédente un congrès international des Scouts catholiques s'était tenu à Rome même. On peut se procurer à « la Hutte », 151, rue Saint-Didier, Paris, le discours du Saint-Père à ses bien-aimés fils les Scouts. A la même adresse, on trouvera une belle plaquette du R. P. Doncœur, extraite des *Études*. Les *Études*, à plusieurs reprises, ont lancé le Scoutisme. Et avec succès. L'œuvre maîtresse, qu'il faut lire pour se documenter, — à défaut ou à l'appui d'observations directes, — est *Le Scoutisme* du R. P. J. Sévin. Il signe résolument : des Scouts de France IX[e] Lille. Le défunt général de Maud'huy était le premier Scout de France. Il a publié un bref et efficace *Appel aux jeunes de France*, sous le titre : *Fais-toi Scout de France* (même adresse). Et toute une littérature en français, une petite bibliothèque se forme, théorique, et surtout pratique, sur le Scoutisme. La place nous manque, dans une chronique déjà trop longue, pour étudier à fond la psychologie et la spiritualité qui font du Scoutisme un merveilleux instrument de croissance « en âge, en sagesse, et en grâce, devant Dieu et devant les hommes ». Il prend l'enfant tout entier, âme et corps, et par ses tendances les plus naturelles, et dans ses opérations les plus spontanées, enfin dans le cadre de sa vie originale et personnelle. Il enthousiasme. Il assouplit. Il élève. Il forme. C'est le but de toute éducation.

Mais le Scoutisme use de moyens qui lui sont propres et dont la puissance et la portée paraissent très grandes.

8. Le présent est encore aux Patronages, où il se fait énormément de bien. *La Vie au Patronage* en deux éditions, pour les garçons et pour les filles, revue bimensuelle, est l'organe catholique des œuvres de jeunesse. Les rédacteurs s'appliquent, avec un soin qui ne se lasse pas, à imprégner de christianisme tous les divers organes de la vie au patronage, depuis le cercle d'études jusqu'aux sociétés sportives. Le théâtre est l'objet d'une sollicitude particulièrement avertie, et qui ne se borne pas à donner des conseils d'or, chose facile, mais qui publie des pièces, monologues, chansons, etc., d'un métal sain.

9. Dans tous les patronages, et dans les milieux scouts, et dans les collèges, et dans les familles, une nouvelle Revue va faire son entrée. Elle s'intitule *Jeunesse et Missions*. Don Auffray, des Salésiens de Don Bosco, lance cette nouveauté. « Voici deux constatations, écrit-il dans le premier numéro. Il existe en France 52 Revues de Missions, 35 en Belgique, 8 au Canada, 6 en Suisse... Aucune n'a choisi comme clientèle préférée la jeunesse. Au contraire, il existe en France et ailleurs, à foison, des revues d'aventures, de voyages, de vulgarisation scientifique, de modes, de sports, qui sont composées exclusivement pour la jeunesse des deux sexes. Dans quel esprit déplorable, on le devine... Pourtant ce groupe de revues répond à un besoin permanent des jeunes : le besoin de merveilleux, d'aventure, de mouvement... » Il s'agit donc de satisfaire cet appétit de la jeunesse. Et c'est à quoi va réussir *Jeunesse et Missions*. « Des aventures, elle en sera cousue, mais ces aventures auront sur les autres cette supériorité, d'avoir été vécues. Du merveilleux, elle en débordera, mais ce merveilleux sera réel, le merveilleux de l'héroïsme chrétien... Du mouvement, elle en sera toute frémissante, promenant son lecteur des glaces du Groenland aux plateaux du Thibet, en passant par la Brousse africaine. » Et le premier numéro, qu'on se promet cependant de surpasser, est captivant d'intérêt. Inutile de dire sa haute portée morale et religieuse. Le talent de Don Auffray, rédacteur en chef du *Bulletin Salésien*, auteur d'un livre excellent, que nous avons chaleureusement recommandé (*Une méthode d'éducation*), et bientôt d'une grande et définitive *Vie de Don Bosco*, son

esprit de zèle et sa puissance de suggestion permettent à tous les apôtres des jeunes le plus large crédit à *Jeunesse et Missions*.

10. *Aux jeunes gens. Face à la Vie. Ire Série.* Brèves lectures, à méditer. En voici une.

« Il n'y a pas un homme sur dix mille qui soit une personne » (*L'Éducation de la Volonté*).

« Être « moi ».

« M'efforcer le plus possible de penser par moi-même, de sentir par moi-même, de vouloir et d'agir par moi-même. Beaucoup imitent, copient, reproduisent. Très peu découvrent, inventent, créent.

« Chercher à épanouir au mieux ma personnalité, non par vanité, ce qui serait ridicule, mais pour faire valoir les dons de Dieu, pour m'exploiter le plus richement possible; donner à ma vie son maximum de rendement.

« Ce moi, en faire quelqu'un.

« Jeune, on vise surtout à se différencier des autres par des excentricités. Pour mieux trancher sur les autres, on verse dans l'étrange. L'originalité de bon aloi ne consiste pas à n'imiter personne. Elle peut consister à imiter quelqu'un; si c'est un vrai modèle, un artiste ou un saint, où est le mal? Ne pas confondre originalité de simple dissemblance et originalité de profondeur.

« Originalité de dissemblance : n'imiter personne, et moins que tous autres les vrais modèles. Stupidité.

« Originalité de profondeur : dépasser les autres en pénétrant plus que personne à l'intime du sujet. Fécondité..»

On reconnaît les qualités maîtresses, mais à dose de concentration, de l'auteur bien connu de *Dieu en nous*. Nous souhaitons grand succès à ce petit livre, succès égal à son mérite, qui est grand.

11. *Auguste Moreau* fut un doux adolescent de la plus riante vallée de la Sarthe, d'origine modeste, de culture modeste, d'ambitions modestes : mais simple, candide, dévoué, pieux à souhait; et qui s'éteignit, après de longues souffrances, dans une extase, ou dans un saint délire, où il voyait les anges. Extase? Délire? Au *Proficiscere* que son pieux curé lui dit en français : Pars, âme chrétienne d'Auguste,... il répondit : oui; et il partit. Son nom s'ajoute à la liste déjà longue des âmes

d'enfants, qui méritent une étude, et qui, malgré le délai de nos hommages, exaucent nos prières.

12. A la même liste inscrivons en lettres d'or le nom de *Marie-Clotilde*. Par une heureuse fortune, son biographe, qui est sa mère, est aussi un maître dans l'art d'observer, de former et de raconter les enfants. L'âme de Marie-Clotilde s'éleva par les dures secousses de la guerre. Ame d'élite, qui reçut une éducation d'élite, et qu'une éducation d'élite, plutôt que des grâces exceptionnelles, semblent avoir faite une âme d'élite. Cette œuvre offre donc un très grand intérêt aux éducateurs, qui verront ce qu'ils peuvent, dans des circonstances favorables, avec le secours de la grâce ordinaire de Dieu.

13. *Simone de V...* que nous présente l'aimable Directeur de la *Croisade des Enfants*, paraît avoir été une mystique. Elle s'éteignit, elle aussi, à l'âge de dix ans. Elle était née en 1879, et ce fut une petite âme victime. Autrefois, c'est-à-dire il y a quarante ans, on ne songeait pas à la puissance d'apostolat de ces petits morts de dix ans. C'est bien regrettable. Combien de trésors ont dû se perdre! Remercions le R. P. Marmoiton d'avoir exhumé celui-ci, qui est d'un grand prix.

14. Remercions-le aussi de ses belles inventions eucharistiques, récits et nouvelles *Pour l'Hostie*. C'est inventé, ou c'est arrangé. Mais c'est vraisemblable, et c'est bienfaisant. Sous forme d'histoires, on trouvera là toute une doctrine de l'apostolat par les enfants, par les petits Croisés de l'Eucharistie, et plus qu'une doctrine, une excitation, et Dieu veuille, une grâce de zèle inconfusible.

15. Tous ces jeunes héros marchent *sur les pas de saint Louis de Gonzague*, dont M. l'abbé Louis Rouzic, à l'occasion du centenaire, retrace pour les grands jeunes gens, qui composent son auditoire habituel, la vraie et suggestive physionomie. L'imagerie, plus que la librairie, nous avait si bien défiguré, mutilé, corrompu, sur le modèle des petits jésus de sucre, ce mâle et expert jeune homme!

16. *On demande des prêtres*, s'écrie le R. P. Bessières, qui emprunte une formule de Léon Bloy. Son appel est éloquent.

Il s'adresse surtout aux élites, et par élites le R. Père entend aussi, et le souligne, les élites de l'action et du travail. Il demande que l'on montre aux jeunes gens de l'élite que la vocation sacerdotale décuplerait leur valeur et leur rayonnement, et leur procurerait les moyens les plus efficaces de servir. Dans une deuxième étude il prouve, par les faits, la vertu de l'éducation eucharistique pour la naissance et la culture des vocations sacerdotales. Merci et bon succès aux continuateurs du vénéré Père Delbrel.

F. Gellé.

Dominicaines missionnaires des campagnes

Il y a quelque vingt ans, un illustre écrivain français jetait un cri d'alarme émouvant, sur la grande pitié des églises de France.

Mais la ruine menaçante des glorieux monuments qui favorisèrent si efficacement la formation de la fille aînée de l'Église, était surtout le signe d'une pitié plus lamentable encore, et chaque jour grandissante, la pitié des âmes de France.

Et aujourd'hui, ce qui était signifié et annoncé apparaît dans une évidence qui terrifie tous les Français soucieux de la conservation de notre race.

Les églises de nos campagnes, c'est-à-dire de la majeure et de la plus saine partie du pays, se sont vidées davantage d'année en année. Le nombre des catholiques qui ne fréquentent plus leurs églises est si grand sur la terre française que les statistiques s'enhardissent à fixer à un minimum invraisemblable le nombre des catholiques de France : dix millions!

Et ce n'est pas tout. Le mal va chaque jour s'approfondissant et s'attaquant aux sources mêmes de la vie chrétienne. Ce ne sont pas seulement les individus qui de plus en plus nombreux sont indifférents c'est la famille, et le village tout entier, qui, de plus en plus, se trouvent dans l'impossibilité de pratiquer. Les paroisses rurales manquent de prêtres ; l'instituteur a chassé le curé.

Si nous passons en revue les 87 diocèses de la France continentale, c'est en moyenne cent paroisses par diocèse que nous trouvons sans pasteurs ; cent paroisses et davantage, qui, malgré le dévouement des curés voisins, s'habituent lentement à se passer de culte, de catéchisme, de sacrements.

Et dans ces paroisses plus encore que dans les autres, la jeunesse n'existe pas ou s'en va, hypnotisée par le mirage de la grande ville. Sans doute, il y a là un cercle vicieux bien diffi-

cile à rompre. Si les prêtres manquent, c'est que la vie chrétienne a déjà fortement diminué, et si la jeunesse fait défaut, c'est que la religion n'a plus assez d'emprise sur les consciences pour leur faire accepter la loi de Dieu, loi de la multiplication de la vie et loi du plan providentiel où chacun doit occuper sa place avec conscience et avec fierté.

Mais, le prêtre manquant, la paroisse va se vider, avec une rapidité sans cesse accrue, de toute vie chrétienne et même de toute vie, simplement.

Voilà où git la vraie pitié de l'Église de France : elle est dans le nombre des paroisses rurales sans prêtres et dans le nombre des paroisses rurales sans jeunesse.

Il faut donc, de toute nécessité, trouver un moyen de maintenir, là où le prêtre n'est plus, une source de vie chrétienne, et de fixer à la campagne la jeunesse qui assure à la France le pain quotidien et la vie saine, salubre et forte.

Comment?

Dans la formation chrétienne d'une âme il y a un double agent : l'agent principal, c'est le prêtre, *sal terrae et lumen mundi*. Mais il y a aussi un agent par participation, c'est la mère. Saint Paul enseigne que l'homme est soumis à la même loi, dans sa croissance surnaturelle et dans sa croissance naturelle. Il lui faut d'abord la nourriture et les soins que seule la mère donne, et ce n'est qu'ensuite qu'il pourra assimiler le pain et la nourriture forte de l'âge adulte. C'est pour cela que, dans le plan divin, la mère est aussi lumière à l'aube de chaque vie d'enfant. Mais cet astre, qui le premier doit luire sur l'âme de l'enfant, et qui a ensoleillé pour toujours tant d'âmes de saints, semble avoir pâli dans le brouillard de notre vie moderne. Et en même temps que le prêtre fait défaut, manque également dans la famille l'éducation religieuse par la mère, qui aurait dû préparer et aurait pu suppléer, jusqu'à un certain point, celle que donne le prêtre. Il faut trouver des âmes qui soient capables de s'en charger, d'en renouveler les bienfaits, et de la remettre en faveur.

Voilà pourquoi de toutes parts, en France, surgissent, au souffle de l'Esprit de Dieu, des groupes de femmes chrétiennes, qui veulent assumer dans nos campagnes désolées le rôle de la mère défaillante, et apporter au Pasteur, trop lointain et trop rare, la collaboration de leur zèle ardent et modeste, dans toute la mesure où il peut seconder l'office sacerdotal.

Il était impossible que l'Ordre de Saint-Dominique ne fût pas aux premiers jours de cette initiative. Par ses Tertiaires, que le grand Patriarche institua pour la défense et la propagation de la Foi, il a été, à toutes les heures de l'histoire, le tenant de la Vérité divine qui délivre et qui sauve l'humanité. Et de sainte Catherine à Catinon Menette, il a fourni à l'Église les femmes saintes dont elle a besoin aujourd'hui pour la sauvegarde de la foi dans notre patrie.

Dans cet esprit, une douzaine de Tertiaires dominicaines, venues des quatre points cardinaux de la France, se sont réunies dans un petit village du Jura, privé de prêtre depuis vingt-cinq ans. Tout est à faire, elle font tout pour rechristianiser cette paroisse.

D'abord, elles maintiennent la présence du Christ, Fils de Dieu et Fils de l'Homme, qui a réalisé le miracle de son Eucharistie pour rester avec les hommes jusqu'à la consommation des siècles.

Quand l'Eucharistie demeure dans la paroisse, si matérialisés que soient les chrétiens qui l'entourent, ils ont Dieu au milieu d'eux, et quand même il est celui qu'ils ne connaissent pas, il est là comme au début de sa vie publique, les lèvres débordantes de vérité et de pitié, les mains pleines de bénédictions. Nos Tertiaires dominicaines ont donc d'abord la garde du tabernacle, l'entretien de l'église qu'elles rendent dignes de l'Hôte divin, et où elles assurent la prière en commun et les exercices de piété dont le prêtre leur confiera le fonctionnement. Désormais, quand le pasteur pourra venir, chaque semaine ou chaque quinzaine, il n'aura plus le douloureux spectacle d'une église abandonnée et quasi désaffectée. Son Maître l'attendra dans son tabernacle, et ses paroissiens, qui bon gré mal gré sont restés en contact avec le surnaturel, ne l'accueilleront pas comme un étranger dont on peut se passer.

Mais si le tabernacle est le centre de la vie chrétienne, c'est pour que son Hôte opère l'œuvre du salut dans les âmes qui composent la paroisse.

D'abord nos Tertiaires agissent, sous son impulsion et en union avec lui, sur les plus petits par les catéchismes.

Le catéchisme est leur premier apostolat. Elles peuvent le faire chaque jour à une catégorie d'enfants, parce qu'elles habitent la paroisse. Elles prennent les plus jeunes pendant que la mère travaille. Les retardaires qui sont moins exacts, il

faut les saisir quand ils sont libres. Les plus âgés sont rassemblés les jours de congé, pour leur faire repasser et leur faire mieux comprendre les formules fixées dans leur mémoire. Et dans ces catéchismes se trouve l'occasion, préparée par Dieu, de susciter, d'encourager, d'éprouver une vocation sacerdotale, dont le milieu familial ne peut plus favoriser l'éclosion et le développement.

En dehors des catéchismes, l'influence de nos Tertiaires se fait surtout sentir sur l'élément féminin par le patronage et par l'ouvroir, deux œuvres bien distinctes.

La patronage complète la formation morale de la jeune fille : seul, il peut aujourd'hui, dans une paroisse sans prêtre, initier la jeune fille à la vie chrétienne pratique. C'est là, presque uniquement, que se formera la future épouse et mère de famille, à qui l'éducation familiale et les exemples du dehors enlèvent tout souci de vie chrétienne, toute habitude religieuse, pour la laisser sans défense à la merci des instincts de jouissance, aujourd'hui maîtres de la société humaine à la campagne comme à la ville.

L'ouvroir a un but plus spécial. Si la jeune fille quitte si facilement la campagne, c'est qu'elle met en avant la nécessité d'occuper ses mois d'hiver en gagnant l'argent nécessaire à son établissement. C'est au moins le prétexte qui abuse les meilleures. Mais une fois partie, elle ne revient plus, et son gain fond, aussi rapidement que sa santé, dans l'atmosphère des grandes villes. L'ouvroir lui fournira pendant tout l'hiver un travail féminin rémunérateur. Et ainsi il exerce sur elle une influence préservatrice en la gardant loin des sollicitations de la ville; puis, tout en lui assurant quelque avance pour s'établir, il la maintient dans la tradition des travaux propres à la femme, de ceux qui sont du ressort et qui font le vrai mérite de la maîtresse de maison, et qui ont toujours fait la gloire de la femme forte dans l'histoire de la France comme dans l'histoire du peuple de Dieu.

Enfin, après la garde de l'église, le catéchisme, le patronage et l'ouvroir, nos Tertiaires assurent, dans la paroisse sans prêtre, le soin des malades. La bonté, la miséricorde, c'est le signe de Dieu. La bonté pour tous, sans salaire matériel ni même moral. Dieu fait du bien parce qu'il est le Bien!

Dans la paroisse rurale, il y a tant de misères physiques que personne ne soulage parce que le médecin est loin, tant de

misères morales inconsolées parce que le prêtre n'est plus là ! Depuis les enfants que l'on ne sait pas soigner jusqu'aux adultes qui négligent de le faire, et aux vieillards que les infirmités accablent, et aux incurables qui s'acheminent au désespoir parce qu'ils ne reconnaissent plus en Dieu le consolateur et le juste rémunérateur des épreuves d'ici-bas, quel terrain de choix pour la charité de nos Tertiaires ! Dispensaires, soins à domicile, pansements quotidiens de ceux que tout le monde abandonne, telle est la voie de bonté par laquelle le divin guérisseur rentre dans les âmes. Et voilà ce qui permet à nos Tertiaires d'être, au dernier moment du mourant le plus hostile, l'ange gardien qui lui ouvrira la porte du pardon.

Déjà quatre postes leur ont été confiés, où, sous la règle du Tiers-Ordre, elles se livrent à leur dur labeur de rédemptrices. La prière, le sacrifice, la fidélité à leur règle, les préparent chaque jour au dévouement sans mesure qu'exige leur vocation. Sous la direction du curé le plus voisin, sans qui elles n'entreprennent rien, n'étant que ses déléguées, elles ravivent la Foi qui s'éteint dans nos campagnes. Elles-mêmes vont loin chercher la communion et la messe quotidiennes, sans lesquelles leurs âmes s'étioleraient. Elles sont les apôtres de leur temps, ne négligeant aucun des moyens que ce temps met à leur disposition.

Que Dieu multiplie leur nombre ! Ce sont elles qui aideront la France à franchir le mauvais pas où elle se trouve, comme Catinon Menette et ses pareille sont aidé les paysans de la grande Révolution à conserver leur foi en attendant l'heure de Dieu.

Les personnes désireuses d'aider au développement de cette jeune branche de l'Ordre de Saint-Dominique peuvent s'adresser au T. R. Père Chauvin, 222, faubourg St-Honoré, Paris-VIII, — ou à Mlle Bernadette Beauté, Clos Sainte-Thérèse, Champagne-sur-Loue, par Port-Lesney (Jura).

Vie spirituelle et littérature

Un livre sur le Théâtre. — Deux drames d'Henri Ghéon

Un livre a récemment paru, qui nous reporte aux origines religieuses et aux sources spirituelles du drame. Dans *le Masque et l'Encensoir* (1), Gaston Baty oppose le drame *complet*, tel que l'avait formé la Grèce dionysiaque et apollinienne, tel que la chrétienté médiévale l'avait ensuite développé après l'avoir reçu de la liturgie, au drame uniquement intellectuel et littéraire que constitua l'humanisme du XVI[e] siècle de connivence avec la Réforme, et qui, après trois siècles de vicissitudes, est aujourd'hui agonisant.

Le drame complet et authentiquement théâtral se distingue par son caractère d'universalité : toute la nature avec tout ce qui est au-dessus et au-dessous, toute l'intelligence avec tout ce qui est en deçà et au delà, tel est son objet ; tous les arts (plastiques, littéraires, musicaux), voilà ses moyens d'expression ; toute une cité ou toute une fraternité d'hommes, voilà ses artisans et son public. Il a donc une valeur spirituelle du fait qu'il n'abstrait pas son objet de l'univers, mais embrasse, comme fait la réalité même, les créatures et le Créateur, la chute et la Rédemption, la nature et la Grâce, les corps et les esprits. Cette valeur spirituelle est préfigurée dans la tragédie antique, malgré les déficiences de l'âme païenne ; elle se manifeste distinctement dans le mistère médiéval, bien que ce mistère n'ait pas été servi, comme l'avait été le théâtre grec et comme devait l'être le théâtre littéraire, par des génies poétiques de première grandeur.

Le théâtre complet ne pouvait se définir que dans la catho-

(1) Gaston Baty, *Le Masque et l'Encensoir*, Paris (Bloud et Gay), in-8 de 324 pages (Préface de Maurice Brillant).

licité, dans une société unie sous le règne du Christ, dans un monde conformé à la communion des saints. Cet ordre sacré et profane non seulement décelait l'ordre universel, mais le présentait analogiquement aux sens et à l'esprit : les diverses œuvres d'art en traduisaient les réalités en signes : ces signes, le théâtre n'eut qu'à les appareiller. C'est pourquoi Baty le nomme *thomiste*. De même que la *Somme* est une cathédrale philosophique, le mistère tend à être une « cathédrale dramatique ».

Le drame intellectuel et littéraire que les puritains de la Réforme et les doctes abstracteurs de l'humanisme ont substitué au mistère n'est plus un ensemble où toutes les formes de l'être, par l'entremise des arts qui permettent de les signifier, forment un concert de rôles et représentent l'histoire sacrée du monde, déroulée sur tous les plans du réel devant la Sainte Trinité. La Réforme ayant séparé l'homme de l'Église, des sacrements, de la communion des saints, de la société chrétienne, pour le réduire à une conscience prétendue autonome; le nouvel humanisme l'ayant considéré indépendamment de l'ambiance, de son corps, de ses passions et appétits, de ses instincts naturels et de ses destinées surnaturelles, pour ne retenir que son moi raisonneur et livresque, il s'ensuit que le personnage dramatique, exclu de l'être et de la vie, devient un *récitant* et que, de ses éléments traditionnels, le drame ne garde plus que le discours. Ce drame réduit au discours, Baty le dénomme *cartésien*.

Ce n'est pas ici le lieu de suivre avec notre auteur les destinées du drame littéraire, ni d'examiner comment Baty metteur en scène travaille à susciter aujourd'hui un théâtre authentiquement théâtral, qui, actuel par les données de fait et les modes d'expression, redevienne éternel par les principes. Bornons-nous à observer que les grands modèles de Baty supposaient des communions spirituelles qui lui manquent : ainsi le théâtre médiéval, né de la liturgie catholique, demeura jusqu'au commencement du XVI[e] siècle intégré à la vie de l'Église et de la chrétienté. Baty ne peut plus compter sur de telles communions, mais seulement sur l'affinité des penchants artistiques ou des besoins spirituels qu'il trouve dans une élite de collaborateurs, de spectateurs et d'amis, tous adhérant à son esthétique, mais tous ne partageant pas sa foi. Il doit faire état, non du catholicisme en acte, mais d'un catholicisme en

puissance, et cela n'est pas sans comporter certains risques.

Il faut sans doute le louer d'avoir vu dans le drame un concert de signes procurés à l'ouïe, aux yeux, à l'entendement pour montrer en jeu toutes les activités de la nature et du monde surnaturel; un système où la présence efficace de Dieu et des diverses créatures requiert et règle l'emploi de tous les arts qui doivent discrètement et harmonieusement concourir à les manifester; un symbole de l'ordre institué dans l'univers, du désordre introduit, du remède apporté; un hommage au Dieu créateur et sauveur. Comme l'univers sensible et intelligible pour l'âme spirituelle, l'univers théâtral pour le spectateur fidèle est à la fois témoignage et prière. Toutefois un pareil théâtre peut-il se passer, chez ses artisans et son public, de pensée, de sensibilité, d'imagination et d'activité chrétiennes? En d'autres termes, *la cathédrale dramatique* peut-elle se former si la cathédrale philosophique et la cathédrale liturgique n'existent pas déjà pour lui communiquer un esprit et une méthode? La catholicité d'une esthétique suffira-t-elle à rendre peu à peu catholiques toutes les intentions du nouveau drame? Pour obtenir cette grâce, Baty recourt à la prière. (Voir pp. 242 et 243 de son livre.)

*
* *

Visant aux mêmes fins, Henri Ghéon suit une voie plus sûre. Sa compagnie d'auteurs et de musiciens, de « joueurs » et d'artisans placée sous le patronage de Notre-Dame, ne comprend que des fidèles. Bien que proposant ses spectacles aux incroyants comme aux croyants, c'est pour ceux-ci qu'elle travaille : elle échappe ainsi au risque de corrompre sa vie intérieure, elle évite de flatter au péril de la foi les goûts et l'opinion de la foule, elle maintient les droits de la vérité.

Ghéon, qui fut jusqu'en ces derniers temps le principal auteur de sa compagnie, professe sur le théâtre des idées qui tout d'abord semblent ne pas s'accorder avec celles de Baty : on voit néanmoins, à l'expérience et à la réflexion, qu'il n'en est rien : les méthodes diffèrent, les théories ne s'opposent pas. Baty part d'un ensemble d'éléments où l'élément littéraire occupe une position centrale et remplit la fonction directrice. Ghéon part de cet élément littéraire, dépouillé, ordonné,

rythmé suivant les besoins de l'action, mais force lui est de le compléter peu à peu par des éléments plastiques, musicaux, lumineux, qui expriment ce que la parole exprimerait moins bien, comme certains états de la sensibilité, ou n'exprimerait pas, comme certaines réalités d'ordre spirituel. Le dramaturge catholique, s'il est authentiquement dramaturge et catholique, n'échappe pas à la nécessité d'emprunter à tout l'univers pour nous présenter l'universel : son art obéit aux lois de l'expression liturgique.

Dans *les Trois sagesses du vieux Wang* (1), drame chinois qui fut joué récemment par « les Compagnons de Notre Dame », c'est sans doute l'élément verbal qui domine, mais sans absorber les autres. Il s'agit de montrer sur la scène comment l'âme d'un vieux Chinois chrétien s'élève du ressentiment le plus farouche, bien que le plus juste selon la raison naturelle, jusqu'au pardon que le Seigneur prescrit, puis de ce pardon à une forme de sacrifice beaucoup plus haute, non prescrite par l'Évangile, mais où la grâce porte ceux qui, attachés à la Croix, tendent à la perfection de la Charité.

Le vieux pugiliste Wang a comblé de leçons gratuites, d'aide morale et de bienfaits matériels son élève besogneux, le jeune païen Tchang-fou-Tang. En retour l'élève, pendant la révolte des Boxers, a massacré les enfants et saccagé les biens de son maître absent. Puis il a quitté le pays. Le vieux Wang revient, et bouleversé devant son désastre, ne songe plus qu'à la vengeance. Mais voici que le Père Missionnaire du village lui rappelle qu'il est chrétien, et qu'un chrétien pardonne : le criminel est proche, se dit repentant et voudrait rentrer chez lui sans crainte... Comment le vieux Wang, malgré sa souffrance et l'horreur que lui inspire Tchang-fou-Tang, plie d'abord sa volonté au pardon, puis pardonne en effet et embrasse le bourreau des siens, puis voyant son ex-élève converti et pénitent, s'offre à lui servir de parrain et de père adoptif, c'est ce que le dialogue seul, si plein et substantiel soit-il en sa brève simplicité, ne suffit pas à nous rendre sensible. Il y faut d'autres moyens théâtraux qui donnent figure, mouvement, couleur et voix au monde invisible dont cette action suppose

(1) Henri Ghéon, *Les Trois Sagesses du Vieux Wang*, drame chinois en quatre tableaux, Paris (André Blot), in-16 de 106 p.

l'action : par exemple le diable chinois qui au début a mis en jeu la jalousie, l'orgueil, la convoitise du jeune païen pour lui rendre odieux son maître chrétien et qui, plus tard, pour retenir Wang dans la haine, présente à son esprit l'affreuse image de la scène où les siens ont péri ; par exemple encore, cette harmonie d'attitudes et de groupements que composent les Chinois chrétiens du village quand, agenouillés en demi-cercle sous la lueur des lanternes orange, ils demandent pour leur frère Wang la force de vaincre sa rancune. Juste économie des mouvements, valeur des silences, distribution de la lumière, autant de muets acteurs qui prolongent l'effet des paroles. Celles-ci nous présentent l'idée de la grâce dont le vieux Wang a besoin ; ceux-là nous expriment analogiquement ou nous font pressentir l'action de cette grâce. La structure, l'imagerie, l'éclairage de la cathédrale, jouaient un rôle pareil à l'égard de l'office qu'on y célébrait : ils le développaient à l'infini.

Le même caractère est plus marqué encore dans les cinq tableaux dramatiques intitulés par Ghéon : *La Vie profonde de saint François d'Assise* (1). Il est vrai que la vie profonde d'un saint n'est directement ni objet de drame ni matière à spectacle ; mais elle le devient indirectement : dramatique en soi par les conflits et les luttes, les dures conquêtes et les progrès douloureux qu'elle implique, elle se décèle dans les propos et les actes de celui qui la mène, dans les circonstances qu'il modifie, dans les créatures qu'il émeut, attire et fait renaître au Christ. Les éléments divers du drame concourent donc ici à nous livrer l'accès de cette vie mystérieuse en nous transportant des effets à la cause. Cinq phases successives de cette vie sont présentées dans ces cinq tableaux.

D'abord François se dépouille totalement. Ayant en vain cherché le bonheur « dans la chambre royale de sa suffisance et de son contentement personnel », il accepte le rendez-vous nocturne que lui a donné Dame Pauvreté. Il surmonte le dégoût qu'elle inspire par sa misère, ses haillons, ses flétrissures, sa lèpre ; il s'offre à elle comme chevalier et comme époux ; il l'embrasse. Aussitôt la lune vient baigner Dame Pauvreté d'une lumière qui la transfigure ; elle apparaît à François comme un ange décharné, mais noble et beau, et pendant que tous deux,

(1) Henri Ghéon, *La vie profonde de saint François d'Assise*, cinq tableaux dramatiques, Paris (Blot éditeur), in-16 de 220 p.

pour se fiancer, rompent un pain dur et boivent l'eau de la fontaine, l'hymne du rossignol s'élève d'un buisson et une musique légère enveloppe les fiançailles.

Puis l'époux de la Pauvreté se voue à la réfection de l'Église. Ce vœu est manifesté par un symbole : François apporte des pierres et du mortier pour réparer la chapelle de Saint-Damien, mendie d'autres pierres parmi la foule, chante à la façon des jongleurs pour rendre sa quête plus fructueuse. *L'homme simple* qui fut son premier disciple s'offre à lui en guise de pierre et l'on reconnaît par là que les pierres du temple à rebâtir figurent les membres du Corps mystique à recomposer. Pendant cette scène, les railleries, les injures et les lourds propos de la foule marquent l'hostilité du monde à ce qu'il tient pour démence : la sagesse du Christ. Et cette hostilité, par contraste, accuse davantage le sacrifice intérieur de François.

A quel point ce sacrifice a conformé François au Christ, c'est ce que manifestent le troisième et le quatrième tableau. Dans le troisième, le saint converse avec les oiseaux; dans le quatrième, il reçoit les cinq plaies sur l'Alverne. Là le nouvel Adam, lui renouvelant les grâces perdues par le premier, le remet en rapports fraternels avec les créatures soudain rendues confiantes et dociles; ici François obtient de souffrir autant que possible les souffrances du Fils de l'Homme et d'éprouver autant que possible l'amour qui les lui fit rechercher étant Dieu. Des vertus que possède l'innocence originelle, le premier épisode nous fait remonter à cette innocence même, telle que François l'a reconquise; le second nous incline vers les abîmes de charité où baigne son âme. Et dans l'un et l'autre cas, l'art du groupe, du mouvement et du geste, le juste emploi des bruits et des sons, la mélodie et la symphonie, la décoration stylisée et les jeux de lumière prolongent les sentiments et les idées qu'exprime le dialogue jusque dans les profondeurs de la vie spirituelle et les profondeurs de Dieu.

Sans insister sur le dernier tableau qui nous montre le corps de François porté devant l'autel du couvent Saint-Damien, chez les filles de Sainte-Claire, par Dame Pauvreté, Dame Chasteté et Dame Obéissance, notons le caractère essentiel de ce théâtre : il unit et discipline tous les arts et utilise toute la nature pour représenter ou évoquer par symboles toute l'œuvre divine, toutes les vertus divines. La même union et la même discipline existaient jadis dans la cathédrale. Or le théâtre qui naît chez les

Compagnons de Notre-Dame ne procède point, comme celui du Moyen-Age de la cathédrale; il fait corps avec le présent et exclut toute archéologie. Mais parce qu'il est purement et entièrement catholique, il est porté, comme le fut cette Maison de Dieu, à proposer une figure de l'universel. La foi, la doctrine, la prière liturgique dirigent ses artisans dans le même sens où elles avaient dirigé nos vieux maîtres d'œuvre.

René Salomé.

Pour la lecture spirituelle

Le Sacré-Cœur.

Le Cœur de Jésus, étudié dans la tradition catholique, par le R. P. Kanters, est une œuvre d'érudition et de piété. Cet ouvrage est divisé en deux volumes : Le premier est un *commentaire des litanies du Sacré-Cœur* (1), série de lectures pour le mois de juin. Les commentaires de chacune des invocations des litanies sont à la fois l'œuvre personnelle de l'auteur et de tous les mystiques catholiques dont le R. Père a su tirer un merveilleux parti. Il assemble des textes de tous les siècles et en fait une mosaïque qui est un chef-d'œuvre du genre. — Le second volume étudie *les demandes et les promesses du Sacré-Cœur* (2) en deux séries de douze chapitres, composés de la même façon que le précédent volume, mais proposés comme sujets de lectures pour le premier vendredi du mois.

Le R. P. Kanters a puisé ses citations dans près de cent cinquante auteurs différents, il faut louer ses patientes recherches et l'art avec lequel il met en bonne et due place chaque passage cité. Le but du R. Père était d'embrasser toute la tradition catholique sur le Sacré-Cœur, mais il n'a pas épuisé la doctrine de chacun des auteurs sur le sujet traité. Du reste les mêmes expressions se retrouveraient dans beaucoup d'entre eux. On aimerait avoir des ouvrages de ce genre se bornant à une école de spiritualité et donnant toute la doctrine de cette école.

Ce souhait ne semble pas non plus avoir préoccupé le

(1) *Le Cœur de Jésus étudié dans la tradition catholique. — Commentaire des litanies du Sacré-Cœur*, par Ch.-G. Kanters. 1 vol., 360 pages; 9 fr. Librairies A. Dewit, 53, rue Royale, Bruxelles, Beauchesne, Paris — Desclée, de Brouwer, Rome.

(2) *Les demandes et les promesses du Sacré-Cœur*. 1 vol., 310 pages, 9 fr.

R. P. Richstaetter S. J. (1), collationnant des passages remarquables et bien choisis de quelques mystiques du Moyen-Age, courtes lectures à méditer le premier vendredi du mois.

M. le chanoine Charpentier expose *la dévotion au Cœur de Jésus* (2) dans trente-trois méditations sur ses caractères et sa pratique. Cet ouvrage montre les diverses manifestations de la dévotion au Sacré-Cœur, leur histoire, leur développement providentiel; il s'appuie principalement sur les révélations de Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie. L'auteur souhaite que ce livre contribue à faire mieux connaître cette grande dévotion.

M. l'abbé Kœnig donne une seconde édition de son *Nouveau Mois du Sacré-Cœur*, d'après l'Évangile (3). Chaque chapitre de cet ouvrage interprète un récit évangélique et en fait l'application aux âmes; un exemple, souvent bien choisi, et une prière terminent chacune de ces lectures. C'est un livre à recommander pour les exercices quotidiens du mois du Sacré-Cœur.

Le R. P. Potvain a eu l'idée de rapprocher la dévotion au Sacré-Cœur et les exercices spirituels de saint Ignace (4). Œuvre originale où les âmes habituées à la méditation des Exercices trouveront des aperçus intéressants et verront sous un jour nouveau la dévotion au Sacré-Cœur.

Le travail du P. Lepidi, *Explication dogmatique sur le culte du Cœur eucharistique de Jésus* (5) est un exposé clair, doctrinal et court, d'une dévotion intimement unie à celle du Sacré-Cœur, mais cependant réellement distincte et bien caractérisée. Cette dévotion excite dans les âmes l'amour de Notre-Seigneur se don-

(1) *Les douze vendredis du Sacré-Cœur*, par le R. P. Richstaetter, S. J. 1 vol. in-16, 132 pages. 3 fr., franco 3 fr. 50. Apostolat de la Prière, Toulouse, Tournai.

(2) *La dévotion au Cœur de Jésus*, par le Chanoine Charpentier. 1 vol. in-8 tellière ; franco 6 fr., étranger 6 fr. 60. Aubanel, fils aîné, 15, place des Études, Avignon.

(3) *Nouveau mois du Sacré-Cœur*, d'après l'Évangile, par l'abbé J. Kœnig. 2e édit., 1 vol., 240 pages; 5 fr.; Librairie Téqui.

(4) *Le Sacré Cœur de Jésus et les Exercices spirituels de saint Ignace*, par le R.P. Potvain. 1 vol. in-12, 216 pages; 5 fr., franco 5 fr. 50. Apostolat de la Prière.

(5) *Explication dogmatique sur le culte du Cœur Eucharistique de Jésus*, par le Rme P. Lepidi, O. P., Maître du Sacré Palais. Nouvelle édition par le R.P. Hugon, O. P. 1 vol. in-12 de 55 pages; 2 fr. Téqui.

nant à nous dans l'Eucharistie et demeurant parmi nous. Le R. P. Hugon donne le texte latin et le texte français du savant dominicain et ajoute une note sur l'histoire de la dévotion au Cœur Eucharistique. Cet ouvrage en précise bien la portée et le caractère.

Rappelons aussi en ce mois de juin l'œuvre du R. P. Mateo, grand apôtre du Sacré-Cœur (1). Guéri à Paray-le-Monial le R. Père eut comme une révélation de sa mission providentielle : prêcher le règne social du Sacré Cœur de Jésus, et l'introniser dans toutes les familles. Animé d'un zèle ardent il a parcouru l'Europe et l'Amérique, sa parole de feu a soulevé des auditoires toujours plus nombreux. Toutes les grandes villes de France l'ont entendu, son œuvre s'infiltre partout et opère des conversions nombreuses. Son action bienfaisante se poursuit; puisse le Christ-Roi régner par son Sacré-Cœur ! On retrouve dans les brochures que nous signalons les élans de foi et d'amour qui animaient la prédication de cet apôtre, les anecdotes qui émaillaient ses sermons et qui sont le témoignage de ce

(1) *Vers le Roi d'amour*, recueil des prédications du R. P. Mateo Crawley-Boevey. 1 vol. de 220 pages. Œuvre de propagande du Sacré-Cœur, 10, Montée du Télégraphe, Lyon.

Entretiens évangéliques sur le Cœur de Jésus, adressés aux enfants de la Vierge Immaculée, par le P. Mateo. 94 pages. Braine-le-Comte, 16, rue Damien-de-Veuster; Louvain, 16, Mont Saint-Antoine.

Conférence du P. Mateo au Pensionnat du Sacré-Cœur (Arnhem, Hollande). 32 pages. Braine-le-Comte.

Notes et souvenirs de la retraite prêchée aux zélateurs et zélatrices de l'œuvre de l'intronisation, par le P. Mateo, à Fribourg (Suisse). 72 pages. Louvain; Braine-le-Comte; Paris, 35, rue de Picpus.

Ses *Conférences à l'Abbaye de Sept-Fons sur le règne social du Sacré Cœur de Jésus*. 48 pages. Abbaye de Sept-Fons; Paray-le-Monial; Paris.

Heure Sainte, par le P. Mateo. 1 vol. de 544 pages. Braine-le-Comte; Paris.

Extrait de son appel à l'apostolat du Sacré-Cœur par l'intronisation (à la Visitation de Lyon). 48 pages. Braine-le-Comte; Paris.

L'intronisation du Sacré Cœur de Jésus dans les foyers. 80 pages. Paris; Braine-le-Comte.

Une paroisse du Sacré-Cœur en France. 64 pages. Paris; Louvain; Braine-le-Comte.

Tracts divers : *Règne social du Sacré Cœur de Jésus; les Tharcisius du Cœur de Jésus; les Benjamins, apôtres du Cœur de Jésus; apostolat par la souffrance; petit message mensuel.*

que peut obtenir la prière fervente, la générosité chrétienne.

Recommandons spécialement l'*Heure Sainte*. Une certaine mise en scène, qui paraît exagérée à la simple lecture, ne peut que donner de la vie à l'exercice en commun et exciter des élans d'amour. Il y a tant d'âmes apathiques qu'il faut porter à faire des actes de charité plus ardents.

Saint Jean Eudes.

« Le Père, le Docteur et l'Apôtre du culte liturgique des Sacrés-Cœurs », saint Jean Eudes, a suscité une abondante littérature. Au moment de sa canonisation *La Vie Spirituelle* lui a consacré tout un numéro (juin 1925) et a signalé déjà dans la bibliographie (p. 361) l'ouvrage du R. P. Georges (1). Rappelons seulement les mérites de cette vie « écrite avec aisance et chaleur, présentée par tableaux d'ensemble plutôt que dans l'ordre chronologique ». Signalons plus spécialement les chapitres sur le culte des Sacrés-Cœurs et sur les relations du Saint avec Marie des Vallées.

Pour la messe et la communion (2).

M. Lepin ne publie pas seulement de grands livres autour desquels discutent théologiens et exégètes. Voici qu'il nous donne un excellent petit livre de piété. Cette explication de l'ordinaire de la messe est adressée à des âmes qui se consacrent spécialement au service de Jésus, souverain prêtre, et de l'Église. Elle n'en convient pas moins à toutes les âmes désireuses d'entendre la messe et de communier d'une façon qui réponde aux intentions de Notre-Seigneur et le glorifie plus parfaitement. Nous recommandons volontiers ces pages excellentes.

S. Bézine.

(1) *Saint Jean Eudes, Missionnaire apostolique*, Instituteur de la Congrégation de Jésus et Marie, par le Père Émile Georges, C. J. M., in-8 de x-520 pp. 30 fr., franco 33 fr. P. Lethielleux, éditeur.

(2) M. Lepin, *Pour la messe et la communion*, in-12 de 125 pages; au Grand Séminaire de Francheville-lez-Lyon. 4 fr. 50.

La vie dominicaine (1).

Sous le signe de saint Dominique et du P. Lacordaire, dont elle évoque la chère image aux deux premiers chapitres de son livre, Mlle Renée Zeller offre au grand public le portrait de la vie dominicaine en sa réalité concrète et actuelle.

Le caractère de la Collection à laquelle elle destinait son livre la dissuadait de tenter l'analyse de la vie dominicaine en son fond et par le dedans. Mieux valait essayer d'en faire le portrait, c'est-à-dire de présenter au lecteur son apparence extérieure, sa forme sensible, son visage. Mais le bon portraitiste prétend bien, en reproduisant les traits de son modèle, révéler quelque chose de son âme. Mlle Z. se promettait, tout de même, de retracer la forme extérieure de la vie dominicaine avec une fidélité si exacte et si pieuse qu'en elle apparaîtrait sa loi profonde, son âme cachée.

L'entreprise avait sa difficulté. Mlle Z., pour en triompher plus sûrement, s'est avisée de la diviser. Au lieu d'un portrait, elle nous en présente quatre, ceux du Novice, de l'Étudiant, du Prêcheur, du Mourant. Par la superposition de ces images partielles, il lui a paru que son lecteur obtiendrait l'image totale d'une vie complexe mais qui demeure une en la succession de ses phases prévues et concertées.

Pour le Novice, la tâche était relativement facile. Le seul péril, mais redoutable, était la *littérature*. Grâces soient rendues à Mlle Z. de s'en être gardée. Chez le Novice, l'harmonie est parfaite entre l'âme et le visage. Les formes extérieures de la vie dominicaine, culte liturgique et discipline régulière, se déploient pour lui dans un ordre parfait que rien ne vient troubler où s'encadre et par où se manifeste sa religion intérieure toute simple encore, toute nouvelle, si directe et émouvante. Son portrait est très réussi et infiniment aimable, sans être flatté.

Pour l'Étudiant, c'était déjà plus difficile. Les formes extérieures de sa vie n'ont plus au même degré la pure beauté hiératique de celle du Novice. L'étude y vient mêler sa grisaille apparemment profane. Sa religion d'autre part s'intellectualise,

(1) R.C.T. Zeller, *La Vie dominicaine* (Collection : Les grands Ordres religieux, d'Édouard Schneider); Paris, Grasset, 1927; un vol. in-16 de XI-230 pp.

Sa vie intérieure, qui s'enrichit et s'approfondit parmi les crises salutaires qui accompagnent toute croissance, perd quelque chose, pour un temps, de sa simplicité première. Son âme devient plus secrète. La réalité profonde de sa vie ne s'exprime plus tout entière dans les formes sensibles de la liturgie et de la discipline régulière. Avec beaucoup d'admiration, on dirait que Mlle Z. ne peut s'empêcher d'en éprouver quelque impatience, celle du bon portraitiste qui, discernant clairement la difficulté de sa tâche, s'inquiète d'y demeurer égal. Mais c'est cela même qui garantit la valeur de son portrait.

Devant le Prêcheur, l'inquiétude de Mlle Z. semble prendre les proportions du désespoir. Ce visage de la vie dominicaine dont la beauté l'avait séduite chez le Novice, enchantée encore chez l'Étudiant, il lui faut un peu d'attention pour le reconnaître chez le Prêcheur. Et pourtant, c'est bien toujours le même, creusé, buriné par la maturité de l'âge et le dur labeur de l'apostolat. La réalité cette fois l'emporte infiniment sur l'apparence. Renonçant à faire le portrait du Prêcheur, Mlle Z. se contente d'en tracer quelques traits, mais si justes et si émouvants qu'ils suffisent à suggérer sa grandeur.

Le Mourant lui offre une belle compensation, dont l'agonie, la mort, les funérailles s'enveloppent de la sereine beauté des rites dominicains.

Qu'il superpose donc ces images et le lecteur aura la figure même des fils du Patriarche Dominique. Pour l'y aider, Mlle Z., en terminant, se donne la joie de grouper en un portrait idéal les traits distinctifs des Saints et Saintes de l'Ordre, différents et semblables.

Livre charmant et émouvant et, ce qui est mieux, livre vrai, digne de la Collection qui l'a accueilli et de l'Ordre qu'il s'est proposé de faire connaître.

Fr. A. Lemonnyer, O. P.

Par les images (1)

S'aider de l'image pour mieux faire revivre sous nos yeux et d'une manière saisissable pour tous la belle figure qu'est saint

(1) P. Théodore de Saint-Joseph, C. D., *Vie iconologique de saint Jean de la Croix, Docteur mystique*, 68 gravures hors texte. — Courtrai, Presses « Vooruitgang », 1926. Couvent des Carmes, 11, Chaussée d'Aelbeke.

Jean de la Croix, telle est la tâche que s'est prescrite l'auteur de cette vie iconologique. Les images, il les a trouvées toutes faites, et très bien faites, dans les gravures dues au ciseau de François Zucchi, ornant l'édition italienne des œuvres complètes du Saint publiée à Venise en 1748 par le P. Marc de Saint-François. Restait le travail, certes bien délicat, de montrer le lien qui détermine leur filière, et, tout en restant suffisamment complet, de mesurer la longueur du récit biographique à l'espace très restreint que laisse à l'écrivain une publication de ce genre. Nous croyons pouvoir dire que l'auteur s'est acquitté parfaitement de cette tâche minutieuse, et que l'abondance de traits et de détails intéressants, empruntés aux biographies les plus connues et voire aux derniers travaux historiques de M. Baruzi, se joignant aux gravures dont elle constitue le commentaire, met vraiment en lumière des côtés bien typiques de la personnalité du Saint. Pour ne citer qu'un exemple : la planche XLVII, qui nous montre le Saint ensemble avec son frère, favorisés, au milieu d'une conversation que l'on voit familière et intime, de la vision de leur mère Catherine Alvarez, jouissant de la gloire céleste, est délicieusement éclairée par les petits traits du commentaire nous faisant saisir sur le vif l'intimité des relations que le Saint conserva toujours avec sa famille. Notons que les détails en question paraissent dus à des recherches récentes ; mais l'image, vieille, elle, de bientôt deux siècles, parlait déjà le même langage. — Les gravures sont de plus révélatrices de certains anciens usages de l'Ordre. Ainsi elles nous font voir les religieux au réfectoire revêtus de leur manteau. De fait, primitivement ils l'y portaient : d'anciennes instructions de nos Saints Déserts prescrivent à celui qui fait une mortification au réfectoire d'enlever d'abord son manteau. Ce pauvre manteau au cours des siècles a perdu de plus en plus du terrain, jusqu'à devenir dans les derniers temps uniquement un vêtement de chœur.

Les images les moins connues de la collection sont celles qui terminent la série. Elles symbolisent l'idée dominante de chacune des œuvres du Saint. Elles ont de remarquables qu'elles manifestent clairement que leur auteur considère les œuvres en question comme constituant une progression continue, *un tout*. L'âme est représentée partout par la même jeune personne que soutiendront dans la voie rude les ailes de l'espérance. Sur la 1re gravure elle fait son choix, sous l'influence d'un rayon de la grâce divine ; puis, tandis que Dieu se cache, (2e grav.)

elle monte dans la nue solitude portant le flambeau de sa foi vivante. La nuit passée, voici la rencontre de l'Époux et de l'épouse; (3e grav.) du cœur de l'un et de l'autre s'échappent les flammes de l'amour embrasé : dorénavant la vie de l'âme se passe dans le délicieux jardin de l'Époux. Il est néanmoins des sommets plus élevés encore, où la Sainte Trinité se révèle; c'est ce que nous montre l'image symbolisant le traité de la *Vive Flamme*. Le commentaire, bref mais substantiel, souligne à son tour l'unité marquée par les gravures. Très justement l'auteur y marque (p. 64) que la perfection selon saint Jean de la Croix est « l'union d'amour avec Dieu »; encore : que la *Montée* et la *Nuit* ne forment qu'un tout et traitent de la même matière; plus loin : que la connaissance communiquée à l'âme dans l'union est « une connaissance à la fois abyssale et *obscure* de ses perfections ». Tous ces différents traits marquent une intelligence très exacte de la doctrine du Saint. Et pour décrire la vie de l'âme transformée, l'auteur a choisi la page la plus belle, la plus fouillée qu'on puisse trouver sur le sujet dans toute l'œuvre du Saint. D'une manière à la fois profonde et typique il synthétise : « Saint Jean de la Croix est le type accompli du mystique de la transcendance. Il est l'aigle (*aquila metaphysicans*) de l'école dionysienne.

Les amis de saint Jean de la Croix parcourront cette œuvre avec joie et profit.

P. G.

Pour les scrupuleux (1).

Pascal, derrière un bon livre, voulait trouver, non pas un auteur, mais un homme. C'est sans doute parce que chaque ligne du *Guide des nerveux et des scrupuleux* trahit l'exquise bonté de son auteur qu'on le lit avec tant de charme et de profit. Il est le fruit d'une longue expérience et d'une vie entière toute donnée au soin des âmes scrupuleuses. Il est écrit et pour elles et pour ceux qui ont mission de les guider.

On a contesté l'opportunité d'un tel ouvrage. Mettre entre les mains d'un nerveux un livre qui lui dépeint son mal, n'est-

(1) R. P. Raymond, O. P., *Le Guide des nerveux et des scrupuleux*, vade-mecum de tous ceux qui souffrent ou qui voient souffrir. Nouvelle édition, 47e mille. Paris, Beauchesne.

ce pas l'aggraver? Ici, c'est à l'expérience à répondre. Sans doute, pour conseiller la lecture de ces pages à un malade, faudra-t-il user de prudence et de discernement. Encore est-il que l'auteur a écrit avec une expérience consommée et avec un sens éprouvé des besoins spirituels des âmes qu'il veut guérir : il montre qu'il connaît bien leur mal, mais que ce mal n'est pas incurable; que la grâce, la prière, la confiance en Dieu, l'espérance chrétienne, ont souvent remis à flots de pauvres cœurs qui sombraient; il suggère ainsi l'espoir et la volonté de guérir, et le résultat est énorme.

Les confesseurs liront avec le plus grand profit le nouveau chapitre sur la direction spirituelle des scrupuleux : que d'observations justes sur la mentalité des nerveux, sur les conseils à leur donner, sur la charité nécessaire en cet apostolat, sur la collaboration du prêtre et du médecin, observations qu'une longue expérience seule peut enseigner et que l'auteur a résumées pour ses confrères avec une clarté parfaite et un accent tout apostolique.

Ét. Lajeunie.

Un « roman mystique » (1)

Nous n'en aurions pas parlé si on ne le recommandait comme une sorte de chef-d'œuvre. Nous devons avertir nos lecteurs qu' « *Electe* » est un livre dangereux, et en définitive un mauvais livre. Mauvais parce qu'il respire d'un bout à l'autre une sensualité suspecte, parce que sous les dehors d'un amour spirituel on nous y fait l'éloge d'un amour sensible qui ne peut être innocent et se manifeste en des gestes que la théologie morale a coutume de qualifier sévèrement; parce qu'on nous offre comme admirable un mélange qui heureusement répugnera à toute âme droite et délicate, la combinaison d'un amour humain très suspect avec ce qu'on voudrait nous faire prendre pour la vie mystique. Non, de grâce, non, ne mêlons pas choses si diverses. Le très chaste amour de Dieu n'a rien à voir avec ces malsaines voluptés. N'abusons pas des sublimes pages où l'Écriture nous dévoile un peu des très pures et très spirituelles réalités qui se passent bien au-delà des sens quand

(1) M. M. Saeyeys, *Electe*. Paris, Plon.

le Seigneur vient à l'âme, non pas à l'âme exaltée d'une dévotion sensible, mais aux humbles, aux mortifiés, à ceux qui portent leur croix tous les jours et vivent dans le dévouement au prochain, dans le renoncement imposé par le Christ à ses disciples. Hors le chemin du Calvaire il n'est pas de mystique ni de vie spirituelle. Il est déplorable qu' « *Electe* » ait si complètement oublié une vérité élémentaire. Nous lui conseillons de faire une bonne méditation sur quelques paroles de Notre-Seigneur : « *Bienheureux les cœurs purs... Celui qui veut me suivre, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix chaque jour et qu'il vienne.* » Et nous conseillons à nos lecteurs de ne jamais ouvrir ce livre suspect où sont racontées des extravagances qui n'ont rien à voir avec la mystique et risqueraient de jeter le discrédit sur les choses les plus saintes.

M.-V. BERNADOT.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † AUGUSTINUS, episc. Forojul.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne)